
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 04073 5037

LES PETITS MYSTÈRES

DE L'OPÉRA

Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

LES PETITS MYSTÈRES DE L'OPÉRA

PAR ALBÉRIC SECOND

ILLUSTRATIONS PAR GAVARNI.



PARIS,

G. KUGELMANN | BERNARD-LATTE

25, RUE JACOB. | 2, BOULEVARD DES ITALIENS

1844

INTRODUCTION



L'OMBRE DE POINSINET.

Ce jour-là, M. Duprez avait mal à son ut de poitrine; madame Dorus-Gras était enrhumée; M. Barroilhet avait failli s'empoisonner en teignant son sourcil gauche, et madame Stoltz s'en était allée à Dieppe respirer l'air vif de la mer, sous l'astucieux prétexte d'un subit enroûment.

Ce jour-là, — jour trois fois maudit, — l'Académie royale de musique ne battait que d'une aile; ce n'était point un théâtre, c'était bien plutôt une succursale de la Pitié, un appendice de la Charité ou de l'Hôtel-Dieu. Pour comble d'infortune, les premiers sujets de la danse n'avaient pas été respectés davantage. Mademoiselle Carlotta Grisi était éclopée, et, par un de ces hasards qui ressemblent fort à de la sympathie, M. Petipa avait déclaré qu'il lui serait impossible d'exécuter le plus mince entrechat.

Ce jour-là, les chefs du chant et les maîtres de ballet se réunirent en un conseil privé, auquel furent convoqués M. Habeneck, le chef d'orchestre, et M. Battu, son premier lieutenant.

— Et le directeur? allez-vous dire. Est-ce que le directeur ne faisait pas partie de ce congrès diplomatique? Était-il donc malade comme les autres?

— Le directeur? mon cher monsieur... le directeur avait suivi l'exemple de madame Stoltz. Lui aussi, il respirait à Dieppe l'air vif de la mer, non pas qu'il fût enroué, mais uniquement, sans doute, parce qu'il pouvait le devenir.

Les maîtres de ballet étaient consternés; les chefs du chant gémissaient en cadence, et M. Habeneck mêlait ses pleurs silencieux aux larmes éloquentes de M. Battu.

Cependant il fallait prendre une décision. Deux fois

l'imprimeur avait envoyé demander *la copie* de l'affiche.

— Que faire? s'écria M. Benoît.

— Que devenir? murmura M. Coralli.

— Comment nous en tirer? demanda M. Battu.

— Si nous donnions la huitième représentation de mon *Vaisseau Fantôme?* hasarda M. Dietsch.

M. Habeneck bondit sur sa chaise.

— Jamais! s'écria-t-il. Mieux vaudrait encore faire relâche!

— Impossible! fit M. Mazillier. Que diraient les abonnés?

— Et la commission? dit M. Benoît.

— Et M. Edouard Monnais? fit M. Battu.

— Il nous faut, à toute force, organiser un spectacle quelconque, dit à son tour M. Coralli; dût-il être exécrable, abominable et détestable; dussions-nous faire six cents francs de recette... peu importe!

— Alors si nous donnions la huitième représentation de mon *Vaisseau Fantôme?* hasarda de nouveau M. Dietsch.

Une violente rumeur couvrit la voix de l'honorable préopinant. M. Habeneck, qui présidait l'assemblée, lui déclara qu'une troisième proposition de cette nature serait le signal de son exclusion immédiate de la salle du conseil.

Après mille pourparlers infructueux, et quelques centaines de propositions sans résultat, le spectacle

du soir fut enfin arrêté. Triste spectacle, en vérité, tout composé de pièces et de morceaux, lambeaux magnifiques, si vous le voulez, mais cousus ensemble sans logique et sans goût : un acte de ci, un acte de là, avec accompagnement de ténors de quatrième ordre et de coryphées du plus bas étage. — Interrogez les vieux habitués de l'orchestre, et ils vous raconteront que ce soir là, — ô honte! — on vit les personnages peints sur le rideau du théâtre s'agiter avec colère, et Louis XIV essayer, par trois fois, de se voiler la face sous les innombrables anneaux de sa majestueuse perruque blonde.

M. Coralli avait prophétisé juste : la recette encaissée s'éleva au chiffre honteux de six cent quarante-cinq francs, soixante-dix centimes. A quelques exceptions près, la salle était vide comme le récipient d'une machine pneumatique. Les balcons et la galerie ne comptaient pas un seul spectateur; les loges de face n'étaient guère peuplées que de femmes de chambre et de bonnes d'enfants, protestation éloquente des abonnés à l'année; deux douzaines de provinciaux se pavanaient à l'amphithéâtre, où ils déclinaient le substantif *bravo* de toute la force de leurs robustes poumons. La claque garnissait le parterre, et cherchait à communiquer son enthousiasme de commande à quelques sous-officiers en semestre et à un petit nombre d'étudiants récemment débarqués. S. M. Véron Ier occupait seul son avant-scène; il avait l'œil morne et

la tête baissée : sauf la cravate, vous eussiez dit Marius pleurant sur les ruines de Carthage.

En entrant dans cette salle ainsi faite, il me sembla que je posais le pied dans une catacombe. Le lustre me parut ne verser que des lueurs blafardes, et l'orchestre n'exécuter que de funèbres symphonies. Je me glissai bien vite dans la stalle de M. Rothschild, — cette stalle enchantée, dont nous avons, autre part, écrit la très-véridique histoire, — et, pour mieux échapper aux lugubres influences du spectacle de la salle, je concentrai toute mon attention sur le spectacle de la scène.

Je ne me souviens plus de ce qu'on jouait ce soir là, ou mieux, pour l'honneur de l'Opéra, je ne veux point m'en souvenir. Le théâtre était livré aux plus obscurs comparses et aux triplures les plus ignorées. Des roulades horriblement équivoques montaient en spirales vers les frises; des points d'orgue dont on ne saurait se faire aucune idée se croisaient dans l'air, où ils voltigeaient lourdement, pareils à une troupe de canards civilisés.

Quand vint le tour du ballet, ce fut cent fois pis : tous les gros pieds, toutes les grosses mains et toutes les grosses jambes de l'Opéra s'en donnèrent à cœur joie. Les danseuses les plus outrageusement maigres affrontèrent sans pudeur le grand jour de la rampe. Il y eut, entre autres, un certain bolero exécuté par mademoiselle Louise Fitzjames et par mademoi-

selle Carrez, durant lequel, à diverses reprises, mes cheveux se dressèrent d'épouvante. A les voir si sèches toutes les deux, je craignais que, venant à se choquer dans une pirouette, elles ne prissent feu tout à coup, comme on voit l'étincelle jaillir de deux cailloux frottés l'un contre l'autre. — Horreur! M. Frémolle, odieusement frisé, dansa un pas qu'on eût peut-être applaudi au théâtre des Funambules.



A cet affreux spectacle, je fermai les yeux et je

m'enfonçai bien carrément dans la stalle M. de Rothschild. Quelques minutes après, j'avais oublié l'Opéra, mademoiselle Carrez, M. Habeneck, mademoiselle Fitzjames, M. Frémolle et tout le reste; et je m'endormis aussi profondément que la princesse Isabelle au quatrième acte de *Robert*.

Combien de temps ce sommeil léthargique dura-t-il? je l'ignore. Lorsque je me réveillai, la représentation était finie, le lustre éteint et la salle vide. J'eus beau ouvrir mes oreilles et écarquiller mes yeux, j'étais tout à fait dans la situation de ce malheureux chanté par le poëte Delille, lequel ne voyait que la nuit et n'entendait que le silence. J'eus froid et j'eus peur. Il me semblait apercevoir, à des horizons considérables, toutes sortes de feux-follets capricieux. Aidé par mes souvenirs et talonné par la frayeur, j'entrepris alors le plus périlleux voyage qu'il soit donné à aucun homme de rêver. A chaque pas, je rencontrais quelque obstacle imprévu. En escaladant la barre de l'orchestre, je crevai la peau des deux timbales et je disparus dans les vastes flancs de la contrebasse de M. Matthieu, comme autrefois Jonas dans le ventre de la baleine. Après mille et mille détours dans les corridors, nouveau labyrinthe, considérablement augmenté, où Thésée en personne se serait infailliblement perdu, j'arrivai sur la scène. C'était là que tendaient tous mes désirs.

— Terre! terre! m'écriai-je avec l'ardeur d'un

marin qui depuis quatre mois ne voit que l'eau et le ciel.

— Qui parle? qui a parlé? demanda une voix qui retentit tout à côté de mes oreilles.

Je me retournai aussitôt; mais je n'aperçus rien, tant les ténèbres étaient profondes.

— Il y a quelqu'un ici? fis-je d'un ton qui n'était guère assuré.

On ne me répondit point. Tout à coup le silence fut interrompu par un petit bruit sec, pareil à une légère détonation.

Je fis un saut en arrière.

— Au secours! au meurtre! à l'assassin! criai-je en fuyant à toutes jambes.

— Casse-cou! casse-cou! me fut-il répondu.

Par malheur, l'avertissement arrivait trop tard. J'avais à peine couru l'espace de dix pas, que je me heurtai violemment contre un portant de coulisses.

Pour la troisième fois, la voix inconnue se fit entendre.

— Est-ce que vous seriez blessé, monsieur? me demanda-t-elle.

Je me retournai de nouveau, et, cette fois, j'avisai un petit vieillard qui m'examinait sournoisement. Ses cheveux étaient soigneusement poudrés, ses bas blancs et bien tirés accusaient une jambe qui avait dû être galamment tournée; il était chaussé en sou-

liers à talons, et portait une épée en verrouil. Il tenait à la main une lanterne sourde, et l'explosion qui m'avait si fort effrayé était tout simplement la détonation de l'allumette chimique dont il s'était servi pour éclairer sa lanterne.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demandai-je à cet étrange personnage, en m'inclinant jusqu'à terre.

Le petit vieillard se redressa de toute la hauteur de sa petite taille, et, se campant fièrement, le poing sur la hanche.

— Le sieur Poinsinet de Sivry vous salue, me dit-il avec une certaine arrogance.

— Vous êtes Poinsinet? m'écriai-je au comble de la surprise.

— Sans doute.

— Poinsinet le poëte?

— Lui-même.

— Celui qui florit au dix-huitième siècle?

— Celui-là en personne.

— Par quel miracle du ciel êtes-vous encore de ce monde?

Poinsinet sourit dédaigneusement, et haussa les épaules.

— Hé! sandis, jeune homme, dit-il, ne savez-vous pas que les écrivains de génie sont tous immortels?

— Au moins, repris-je, m'expliquerez-vous comment il se fait que je vous trouve, à cette heure

avancée de la nuit, perdu, comme moi, sur les planches de l'Opéra?

— Ceci est une autre paire de manchettes. Je suis condamné à ne point sortir de cette enceinte, et cela par une volonté supérieure, à laquelle vous me voyez contraint d'obéir. Sans doute vous n'ignorez pas que toute ma vie durant j'ai été en butte aux jalousies les plus ardentes, les plus férocement enracinées?

Il s'est rencontré des bélîtres qui ont nié mon esprit, des cuistres qui ont contesté mon imagination, des ânes qui ont mis en doute ma verve entraînante et mon style harmonieux. J'ai fait des vers, et ils ont sifflé mes vers! J'ai fait de la prose, et ils ont hué ma prose? Connaissez-vous *Ernelinde?*

— Non, monsieur.

— Tant pis pour vous, jeune homme, tant pis pour vous. *Ernelinde*, je ne crains pas de le dire, est le chef-d'œuvre des opéras français. Vaincu par les sollicitations de Philidor, je lui abandonnai mon poëme, et le drôle, avec son ignare musique, fut cause de l'insuccès qui rejaillit sur moi. Quels souvenirs! quelle journée, monsieur! il me semble y être encore. C'était le 24 novembre 1767. Toutes les loges étaient louées, il y avait du monde dès midi, et la salle regorgeait, ainsi que les corridors, les galeries et les avenues. Le sieur de Vismes, le directeur d'alors, se frottait les mains et m'appelait son cher ami. Eh bien!

monsieur, le public siffla mon *Ernelinde*... Que dis-je! c'est la musique de Philidor qui fut sifflée... ce qui n'empêcha point mes ennemis de se répandre en médisances de toute sorte et en calomnies de toute nature. Croiriez-vous qu'un obscur gazetier se permit de faire courir l'épigramme suivante :

La muse gothique et sauvage
De Poinsinet,
La Muse a fait caca tout net.
A Philidor rendons hommage,
Et réservons le persiflage
A Poinsinet.

Mes ennemis politiques ne s'en tinrent point là. Quelques jours après, j'assistais au bal de l'Opéra, lorsque je vis entrer dans la salle une troupe de six masques, trois habillés dans le costume des différents rois, personnages de mon opéra, avec des inscriptions qui les caractérisaient. Un quatrième faisait Ernelinde, et portait écrit sur son front : *Femme impie*, hémistiche superbe, souvent répété dans ma pièce. Le cinquième était en habit déguenillé, en mauvaise perruque, avec un domino de papier chargé de vers tirés du poëme : il figurait ma poésie! Le dernier était revêtu d'un domino bariolé d'une multitude de notes; il figurait la musique de Philidor. De ces deux figures, la première paraissait se soutenir sur l'autre et la faire chanceler. Ce groupe odieux, après s'être promené beaucoup dans l'assemblée et

s'être fait remarquer de tout le monde, se remit au milieu de la salle, où ils tombèrent ensemble tout à plat.

— Mais c'est affreux, cela! dis-je au poëte, dont l'œil étincelait et de qui les poings se crispaient convulsivement.

— C'est monstrueux, monsieur, c'est monstrueux! les envieux firent si bien que mon *Ernelinde* n'eut que dix-huit représentations. M. le duc de Chartres, encore l'un de mes ennemis politiques, celui-là, avait parié cent louis que mon opéra n'irait pas vingt fois. Il gagna!!! *Ernelinde* fut donc retirée du répertoire, et je n'en demeurai pas moins persuadé que j'avais fait un chef-d'œuvre lyrique. On m'a accusé d'être vaniteux. C'est un tort; je n'étais que juste et consciencieux vis-à-vis de mon talent; et pourtant les dieux eux-mêmes ont fini par prêter l'oreille aux niaises criailleries des stupides humains. Ils m'ont condamné à ne quitter l'Opéra que le jour où j'aurai abjuré ce qu'ils appellent mes erreurs littéraires. « Montrez-moi, leur ai-je dit, un seul poëme qui vaille mieux qu'*Ernelinde*, et je suis tout prêt à signer que Poinsinet n'était qu'un âne. »

— Vous comprenez, monsieur, ajouta l'auteur du *Cercle*, en souriant avec malice, que, par les *Reine de Chypre* et les *Dom Sébastien* qui courent, je ne saurais concevoir aucune crainte pour ma réputation de grand auteur et de poëte éminent.

— Et depuis quatre-vingts ans vous avez toujours vécu sur les planches de l'Opéra? demandai-je à Poinsinet.

— Tel est l'ordre du destin, me répondit-il. Je suis là, guettant toujours la venue du Messie qui doit me délivrer. Mais, entre nous, ce ne sera pas M. de Saint-Georges.

— Cette captivité vous paraît-elle dure?

— Pas trop. J'ai tant de choses à voir, tant d'histoires à entendre, tant de mystères à approfondir, que, franchement, je n'ai pas le loisir de m'ennuyer; mais aussi, rien de ce qui se passe en ces lieux ne m'est inconnu, et si jamais je publie mes mémoires, vous verrez quel joli petit succès de scandale ils obtiendront.

En ce moment cinq heures sonnèrent à la mairie du deuxième arrondissement.

— Il se fait tard, ou mieux il se fait tôt, dit Poinsinet. Je vais me coucher, et je vous engage à er faire autant. Suivez-moi, et s'il vous plaît d'ouïr quelques-unes de mes confidences, trouvez-vous, après-demain vendredi, à l'orchestre, côté droit, stalle 85.

Ce disant, l'auteur d'*Ernelinde* me prit par la main et me conduisit jusqu'à une petite porte qu'il ouvrit en pressant un ressort secret. Une minute après, je foulais le trottoir de la rue Grange-Batelière.

II

Comme bien vous le pensez, je n'eus garde de manquer au rendez-vous que m'avait assigné l'auteur d'*Ernelinde*. Les bureaux étaient ouverts depuis deux minutes tout au plus, lorsque je pénétrai dans la salle de l'Opéra. Il n'y avait encore personne, si ce n'est au parterre le chef de la claque, Auguste, qui plaçait ses hommes et qui échelonnait ses phalanges avec cette remarquable habileté et cette profonde intelligence de la stratégie qui sont sans contredit les deux vertus primordiales du métier. A mon sens, et de l'avis de beaucoup d'autres, un chef de claque bien appris, — et ceux-là sont rares, — ferait, au besoin, un excellent général. Quelle promptitude et quelle sûreté dans son

coup d'œil! comme il connaît le fort et le faible du terrain sur lequel il est appelé à combattre! avec quelle science ingénieuse il fait mouvoir ses escadrons, modérant la fougue imprudente des uns, éperonnant l'ardeur paresseuse des autres! Qu'était, après tout, l'empereur Napoléon, je vous le demande, sinon le chef de claque de la Grande-Armée?

Je ne tardai point à voir paraître Poinsinet. Je le reconnus tout d'abord, quoique, à vrai dire, son costume eût subi de notables modifications. Il avait abdiqué l'épée en verrouil et avait accroché à quelque clou du magasin son habit de satin couleur gorge de pigeon. Il était mis avec la souveraine élégance d'un petit-maître d'à présent, c'est-à-dire qu'il portait par-dessus sa redingote un de ces horribles sacs appelés *twine*, importation britannique qui devrait être à la France, toute proportion gardée, ce que l'opium est à la Chine, un *casus belli* des plus graves.

Sitôt qu'il m'eut aperçu, Poinsinet me salua de sa main étroitement gantée. En deux enjambées il fut à mes côtés.

—Votre exactitude me plaît, jeune homme, dit-il en prenant place dans la stalle voisine de la mienne.

— Monsieur, répliquai-je d'une voix essentiellement câline, on ne doit jamais faire attendre les rois, non plus que les poëtes, qui sont les rois de l'intelligence.

Poinsinet sourit et m'offrit une prise de tabac.

— Vous avez là une magnifique tabatière, m'écriai-je à la vue de sa boîte qui reluisait de mille feux, ainsi qu'une escarboucle au soleil. C'est de l'or le plus fin et le plus pur?

— Et voilà ce qui vous trompe. C'est tout simplement du métal doré à froid par le procédé du vicomte de Ruolz.

— Ruolz? interrompis-je; ce nom-là ne m'est pas inconnu. Est-ce un parent du malencontreux auteur de *la Vendetta?*

— C'est le même.

— Sa musique n'était pas bonne !

— Sa découverte est admirable !

— Entre nous, ce n'était qu'un médiocre compositeur.

— Qu'importe ! c'est un chimiste de génie, auquel il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup doré.

Cependant la salle se garnissait peu à peu.

— Nous sommes heureusement partagés, reprit Poinsinet. On donne *Guillaume Tell*. Il ne restera pas une seule place inoccupée, et les habitués du théâtre seront tous à leur poste. Jarry réalisera dans sa soirée une cinquantaine de francs de bénéfice.

— Qu'est-ce que Jarry? serait-ce par hasard un collaborateur anonyme de M. de Jouy et de M. Hippolyte Bis? Ce Jarry aurait-il trempé, de près ou de

loin, dans la perpétration de ce forfait littéraire qui a nom : le poëme de *Guillaume Tell?*

— Comment! vous ne connaissez pas Jarry? Jarry est le Maître-Jacques de l'administration; il est employé à la distribution des billets de faveur pendant la journée, et le soir, ouvreur et placeur du côté droit de l'orchestre. Diable! mais c'est tout à fait un personnage que ce M. Jarry; et, pour ma part, je ne serais aucunement étonné de le voir, dans quelques années, directeur de l'Opéra. En attendant, c'est le drôle le plus désagréable que je connaisse, insolent comme un laquais, et se faisant haut la main un revenu de huit mille francs avec son petit commerce de lorgnettes prêtées, de stalles gardées et de tabourets réservés.

— Huit mille francs?

— Au bas mot. — M. Guillaume, le colonel Montaigu et quelques autres abonnés lui paient une dîme de cinquante francs par mois; à ce prix, M. Jarry leur conserve des places, — mais il ne les salue pas.

« Regardez bien cet homme qui entre à l'orchestre des musiciens; cet homme n'est ni un homme ni un musicien, c'est un mythe. Il s'appelle Urhan, ce qui n'est déjà pas mal mythique comme cela. Il compose de la musique catholique et s'intitule, sur ses cartes de visites, *professeur de violon chrétien.* Voyez-le se diriger vers son pupitre.

Quel air saintement contrit! quelle physionomie pieusement mortifiée! Il salue en passant son collègue M. Tulou. Vous croyez peut-être qu'il lui demande de ses nouvelles? par exemple! pour qui le prenez-vous? Il se contente de lui dire, d'une voix sépulcrale: « Frère, il faut mourir! » Ce sont là ses tendresses.

« M. Urhan a de fréquentes visions. Les anges du ciel lui apparaissent avec une prodigieuse facilité, et causent avec lui de toutes sortes de choses intimes. Quelquefois ces mêmes anges lui chantent des mélodies que M. Urhan transcrit et vend ensuite à son éditeur. Quelques personnes prétendent même que lesdites mélodies donnent une assez pauvre idée de la musique qui s'exécute dans le paradis. — Les visions de M. Urhan ont ordinairement lieu au bois de Boulogne, allée de Madrid, sous le quatorzième arbre, en montant à gauche, au dernier coup de midi.

« M. Urhan fait partie de l'orchestre de l'Opéra depuis longues années, et je vous affirme qu'il n'a jamais vu jouer un seul des ouvrages qu'on y représente. Il n'a d'yeux que pour la partition posée sur son pupitre, et d'oreilles que pour les commandements de son chef, M. Habeneck. Un jour que, sans songer à mal, il avait levé la tête un peu plus que de coutume, il aperçut les jambes appétissantes, et même quelque chose de plus, de Mademoiselle Adèle Dumilâtre, qui pirouettait en ce moment tout au bord de la rampe. A ce spectacle inaccoutumé, l'artiste chré-

tien laissa tomber son archet et s'enfuit à toutes jambes en marmottant : *Vade retro, Satanas.* — M. Urhan dîne au café Anglais, où il se nourrit d'œufs durs, de légumes secs, de viandes blanches et de pieuses lectures. »

— Quelle est, demandai-je à mon cornac, cette tête chevelue et remarquablement barbue qui se dessine en silhouette mélodramatique dans les obscurités du couloir de l'orchestre? Dieu me pardonne, il me semble que M. Jarry lui a presque adressé un sourire!

— C'est M. Léon Halevy, frère cadet de M. Fromental Halévy. M. Léon Halévy exerce deux professions bien distinctes. Il est homme de lettres de deux jours l'un. Le reste du temps, il est le chef de claque par excellence de monsieur son frère. Il a assisté aux cent trente-deux représentations de *la Juive*, aux quarante représentations de *Guido et Ginevra*, aux dix-huit représentations du *Drapier*, aux cinquante-trois représentations de *la Reine de Chypre*, et aux trente-cinq représentations de *Charles VI*. Ces jours-là, il se montre successivement aux deux côtés de l'orchestre, à l'amphithéâtre, aux galeries, au balcon et aux lucarnes des loges. Aperçoit-il une place vide, aussitôt il s'en empare, et lorsqu'il l'abandonne, il a le soin d'y laisser un vieux gant jaune, ce qui épargne à son frère le désagrément de paraître ne pas attirer une foule compacte. Lorsque, par extraordinaire, comme ce soir, on ne joue pas un des cinq opéras de M. Fro-

mental, il assiste à la représentation et calcule soigneusement le nombre de stalles inoccupées, disant à qui veut l'entendre que la musique fraternelle a seule le glorieux privilége de faire des recettes de dix mille francs.

« Le séide de M. Meyerbeer est un employé supérieur des postes, appelé M. Gouin. Et tenez, le voici précisément qui apparaît sur les marches de l'amphithéâtre. M. Gouin ne jure que par *Robert le Diable* et que par les *Huguenots*. Parlez-lui de l'auteur d'*Otello*, et il vous dira que c'est, sans contredit, un agréable compositeur de quadrilles. Ce dévouement absolu lui vaut l'honneur insigne d'être tutoyé par M. Meyerbeer, avec qui, du reste, il entretient une correspondance des plus suivies. Rentré chez lui ce soir, après la représentation, il écrira à M. Meyerbeer une lettre ainsi conçue :

« Mon cher et illustre maëstro,

« Je sors de l'Opéra, où, faute de ne pouvoir exécuter ni *les Huguenots*, ni *Robert*, on a servi aux abonnés un spectacle de contrebande. On a représenté *Guillaume Tell*, et, pour la centième fois, j'ai pu me convaincre que le règne de Rossini est tout à fait passé. Le premier acte n'a produit aucun effet; au second, le public n'est point sorti de son engourdissement, et si l'on a quelque peu applaudi au troi-

sième, l'honneur en revient uniquement à Duprez. J'ai compté six loges vides; l'orchestre était veuf de ses habitués; le reste de la salle était peuplé de billets donnés, et envahi par des nuées de provinciaux venus de Rouen et d'Orléans, le matin même, par le chemin de fer.

« P. S. Quand nous revenez-vous avec la partition du *Prophète?* »

— Qu'est-ce que c'est que *le Prophète?* demandai-je à Poinsinet.

— Si M. Urhan est un mythe, *le Prophète* est un symbole. — *Le Prophète* n'existe point, n'a jamais existé, et, très-probablement, n'existera jamais. On en cause par tradition, de même qu'on parle souvent des merles blancs, de l'éléphant de la Bastille et des filets de Saint-Cloud; à cette heure, il n'y a guère, dans toute la France, que M. Gouin qui croie à la réalité du *Prophète*.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est ce même M. Gouin qui rédige ces réclames hebdomadaires par lesquelles le public parisien est officiellement prévenu que l'auteur de *Robert le Diable* vient d'être décoré de l'ordre de la Pantoufle-d'Argent, de l'ordre du Hanneton-d'Or, de l'ordre de la Bretelle-Élastique et de mille autres ordres non moins inconnus. M. Gouin est un ami essentiel et précieux : c'est lui qui a imaginé de faire poser les affiches des *Huguenots* et de *Robert* à un demi-pied au-dessus de toutes les autres affiches. De cette

façon, elles restent en vue trois et quatre fois vingt-quatre heures. D'abord elles sont bien plus difficiles à arracher, et puis lorsqu'on vient afficher le spectacle du lendemain, loin d'être couvertes par les affiches du jour, elles les dominent encore de toute leur superbe hauteur.

« Mais, chut! parlons plus bas, ajouta Poinsinet, voici M. Habeneck qui s'installe dans son fauteuil. A la vue de son chef éminemment bourru, mais très-peu bienfaisant, l'orchestre rentre dans l'ordre et fait silence. Les basses mettent un terme à leurs calembours, les violons prennent un air grave et compassé, et les cornets à piston interrompent une conversation qui pourrait être éminemment spirituelle. Imitons-les pour quelques instants, car déjà l'ouverture de *Guillaume Tell* commence, et, dussiez-vous me traiter de barbare, je vous avouerai franchement que je ne partage pas du tout les hérésies de M. Gouin à l'endroit de Rossini. »

III

Cette poétique et sublime élégie qui s'appelle tout uniment l'ouverture de *Guillaume Tell* fut exécutée au milieu d'un silence religieux qu'interrompirent, tout d'un coup, mille applaudissements frénétiques. On eût dit que la salle allait crouler sous une tempête de bravos.

— Quelle mélodie céleste! quelle harmonie puissante! s'écria Poinsinet. Voilà de la musique! Avec un collaborateur tel que Rossini, mon *Ernelinde* serait montée aux nues!

— Il paraît, mon cher poëte, que tout le monde ici ne partage pas votre saint enthousiasme.

Parlant ainsi, je lui désignai M. Gouin, qui bâillait ostensiblement à se décrocher la mâchoire.

— Il en est jusqu'à deux que l'on pourrait citer, répliqua l'auteur du *Cercle*.

Et, d'un geste courroucé, il me montra M. Léon Halévy, qui suivait, d'une façon servile, l'exemple de M. Gouin.

— J'avais deviné juste, poursuivit-il, tout Paris sera, ce soir, à l'Opéra. Journalistes, comédiens, agents de change, avocats, députés, et la cour et la ville, personne ne manquera à l'appel. Voyez comme les loges s'emplissent; le parterre, l'amphithéâtre, l'orchestre, les galeries et les balcons regorgent déjà de spectateurs. Il n'y aura de vides, dans un instant, que l'avant-scène de M. Aguado, l'avant-scène de M. le duc d'Orléans, l'avant-scène de M. de Claparède et l'avant-scène de M. Schickler.

— Quelle bizarre et fatale coïncidence! repris-je à mon tour. Voilà quatre loges, et des plus importantes, fermées, pour cause de décès, dans l'espace de six mois. Fortune, considération, puissance, richesse, qu'êtes-vous donc, si vous ne pouvez nous défendre des victorieuses étreintes de cette main glacée qui, tôt ou tard, doit nous appréhender tous? — O Providence! ce sont là de tes coups!

Poinsinet me regarda en souriant.

— Ma foi, jeune homme, dit-il, vous prêchez à merveille. Toutefois, et quels que doivent être vos

succès dans ce genre d'éloquence, je vous engage fort à rengaîner vos phrases. La Providence n'a que faire dans ces lugubres événements. La faute tout entière en est à M. Massol.

— A M. Massol, le baryton?

— Précisément.

— L'artiste de l'Opéra?

— Comme vous dites.

— Allons! vous voulez vous amuser à mes dépens?

— Non pas que je sache.

— Hé quoi, vous me soutiendrez sérieusement que c'est M. Massol qui a causé la mort de M. Schickler, la mort de M. Claparède, celle de M. Aguado et celle du prince Royal?

— Devant Dieu, je le soutiendrais!

Il y avait dans la voix de Poinsinet un tel accent de conviction, que je n'osai plus le contredire. — En me rappelant que, le matin même, j'avais salué, en plein boulevard, ce baryton quatre fois homicide, je me sentis pâlir et rougir alternativement.

— Mais, c'est horrible! m'écriai-je, lorsque je fus redevenu un peu plus tranquille; et comment la police ne s'est-elle pas encore emparée d'un personnage si dangereux?

— C'est que le cas dont il s'agit est extraordinairement délicat et difficile. Après tout, M. Massol ne saurait être accusé de préméditation, et la faute, — si faute il y a, — doit être imputée uniquement à la

fatale puissance de *jettator* qui s'est révélée en lui tout récemment.

— M. Massol serait un *jettator?* demandai-je avec une angoisse impossible à décrire.

— J'en ai peur, répondit l'auteur d'*Ernelinde*, et c'est à cette terrible faculté de *jettatura* qu'il faut attribuer la quadruple perte que l'Opéra a faite l'an passé. Vous vous souvenez peut-être des couplets que M. Massol chantait au troisième acte de *la Reine de Chypre*, et du passage ainsi conçu :

Ce Crésus qu'on remarque
Tient-il
Plus que nous de la Parque
Le fil ?

Tout en déclamant ces quatre méchants vers, le chanteur, pour se conformer aux nécessités de la pantomime, gesticulait, tantôt de la main droite et tantôt de la main gauche, semblant, de cette façon, indiquer un Crésus imaginaire. Durant les premières représentations de l'ouvrage, M. Massol gesticula de la main gauche, et quelques jours après M. Aguado, ce Crésus des temps modernes, prouvait d'une façon éclatante qu'il ne tenait pas mieux le fil de la Parque que le dernier prolétaire venu. M. Massol n'y prit point garde, et, pour sa commodité, sans doute, il se mit à gesticuler de la main droite dans la direction de la loge du duc d'Orléans. Une ou deux semaines

s'écoulèrent à peine, et la loge était vide. Que vous dirai-je? M. le comte de Claparède et M. Schickler, — encore un véritable Crésus, celui-là, — n'y ont point résisté davantage. Le geste de M. Massol, dans cet opéra, ressemble tout à fait au geste classique de Tarquin décapitant avec une baguette les pavots de son jardin. Cette remarque, ce n'est pas moi seul qui l'ai faite. Observez M. Véron à la prochaine représentation de *la Reine de Chypre,* et vous le verrez sortir brusquement de sa loge au commencement du troisième acte. Quant à M. Thiers, dont l'avant-scène est côte à côte avec celle de M. Aguado, il a pris le sage parti de ne revoir jamais *la Reine de Chypre,* et il ne s'en porte pas plus mal.

— Vous venez tout à l'heure de prononcer le nom de M. Véron, demandai-je à Poinsinet, l'avez-vous connu du temps où il était directeur de l'Académie royale de musique?

— Très-particulièrement.

— On dit que c'était un directeur-modèle, habile au plus haut point, et magnifique à l'instar d'un prince.

— Prout! fit-il en hochant la tête et en haussant les épaules, et voilà pourtant comme on écrit l'histoire! Cette habileté tant vantée, mon cher monsieur, se borne à n'avoir représenté *Robert le Diable* qu'à son corps défendant. Quant à sa magnificence, elle consistait à réduire le plus possible le budget de

son théâtre, et à envoyer des bouquets de violettes de dix centimes aux artistes qui, la veille, lui avaient procuré une recette de trois mille écus. — M. Véron serait, sans contredit, l'homme le plus heureux de France, s'il n'avait pas d'ambition politique, et s'il ne possédait un frère. Ce frère et cette ambition abrégeront ses jours. Il sollicite avec instance une préfecture, et on ne lui a encore offert qu'un bureau de papier timbré. Voilà pour l'ambition. — Quant à son frère, on assure qu'il lui a proposé douze mille francs de rentes, à la charge par lui d'aller les manger aux îles Marquises; mais ledit frère a refusé avec une noble fierté; il préfère gagner dix-huit cents francs dans une administration obscure à Paris. Je dois ajouter qu'il existe entre les deux Véron une certaine ressemblance qui fait qu'on les prend quelquefois l'un pour l'autre. Or, c'est là l'unique joie du cadet, connu généralement sous le nom du *faux Véron*. Il copie exactement la mise de son aîné, poussant le fanatisme jusqu'à porter des cols de chemise aussi démesurés que les siens. Ce *sosisme* désespère le vrai Véron, qui, un de ces jours, tuera le faux Véron, ou sera tué par lui. — Dans ce cas, on l'enterrera dans sa cravate.

— Nommez-moi donc, dis-je à mon cornac, les deux personnes qui entrent en ce moment dans l'avant-scène de M. Véron. Ce sont de ces visages qu'on rencontre quotidiennement sur le boulevard des Italiens.

— L'un est M. Nestor Roqueplan, directeur des Variétés, et l'autre M. le baron de Bazancourt, gentilhomme de lettres, qui cultive les Muses à ses moments perdus. M. Nestor Roqueplan est un homme de beaucoup d'esprit, qui n'a qu'un défaut, celui de prendre au sérieux les trois quarts de ses paradoxes. C'est un des cinq ou six faiseurs de *mots* qui soient à Paris; il est infiniment supérieur à M. Harel, tant vanté, et je ne connais guère que M. Auguste Lireux, le directeur de l'Odéon, qui puisse lui être opposé. Ces jours passés, un homme du monde demandait à M. Roqueplan pourquoi il ne faisait pas de vaudevilles pour son théâtre : — Pourquoi ne cirez-vous pas vos bottes vous-même? lui répondit-il. — M. Roqueplan déteste les vaudevillistes, qui du reste le lui rendent bien.

« M. le baron de Bazancourt a publié récemment, dans le feuilleton du journal *la Presse*, un roman sous ce titre : *Noblesse oblige*. — Il paraît, lui dit un soir, M. Roqueplan, qu'elle n'oblige pas à savoir le français. — M. Nestor Roqueplan est le frère de M. Camille Roqueplan, un de nos peintres les plus distingués, auquel nous devons, entre autres tableaux célèbres, *le Lion amoureux*, ravissante composition d'après l'apologue de La Fontaine : — Une belle fille blonde, coupant les ongles d'un lion qui se laisse faire sans songer à mal. — La chronique prétend que les deux principaux personnages de ce tableau, — le

lion et la belle fille — ont été posés par M. Nestor Roqueplan et par mademoiselle Delphine Marquet, l'une des plus jolies et des plus blondes coryphées de la danse.

— Parbleu ! mon cher maître, m'écriai-je, puisque vous êtes d'humeur si causeuse, vous me direz bien quel est ce petit personnage, haut de quatre pieds, de qui les jambes fluettes disparaissent dans l'immensité exagérée de ses larges pantalons? ses bottes sont armées d'une paire d'éperons féroces, qui pourraient, au besoin, passer pour des armes offensives et défensives. Le voici qui s'assied près du colonel Montaigu.

— Ce personnage est une énigme dont tous les sphinx parisiens cherchent inutilement le mot depuis quinze années. C'est un officier étranger appelé le major Frazer. Ses camarades les plus intimes connaissent à peine son adresse. On sait vaguement qu'il occupe, dans une maison de modeste apparence, un appartement composé d'une chambre à coucher et d'une écurie. L'écurie est meublée de cinq chevaux ; dans la chambre à coucher, il n'y a qu'un lit, une table, une chaise et une commode; mais dans le tiroir du milieu de cette commode, il se trouve, assure-t-on, une inscription de quarante mille francs de rentes. Cet officier a le monopole des paris extravagants et impossibles. Pariez cinq cents louis avec lui, et je gage qu'il va s'élancer, avec son cheval, du haut

de l'Arc-de-Triomphe. Je le soupçonne véhémentement de descendre des amazones par les femmes et des centaures par les mâles.

— Voyez-vous ce vieillard crasseux et mal vêtu qui se glisse modestement dans cette loge du second rang, où l'on vient de lui offrir une gratuite hospitalité? C'est un marquis de très-bonne maison et l'un des plus riches contribuables qui soient en France. Cet homme, à lui seul, est plus avare que dix escompteurs ensemble. Lorsqu'il souffle son feu, il est toujours tenté de poser son doigt sur le bec du soufflet. « Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il dans ces moments-là, peut-on bien dépenser tant de vent pour allumer un misérable feu! » — Un jour, vaincu par la douleur, il s'est résigné à visiter son dentiste, qui lui a extirpé une dent fort délabrée; selon son habitude, il s'en alla sans payer. Deux mois s'étaient écoulés, le dentiste vint réclamer cinq francs à l'hôtel de ce mauvais riche; mais celui-ci entra dans une grande colère.

— Monsieur, lui dit-il, loin d'être votre débiteur d'une si forte somme, c'est moi qui me proclame votre créancier de trente et quelques sous.

— Comment cela, monsieur le marquis?

— C'est tout simple. La dent que vous m'avez arrachée, je vous l'ai laissée, n'est-il pas vrai? Eh bien! cette dent, vous l'avez plombée il y a cinq ans. Pour prix de cette opération, vous me demandâtes 6 fr. 50 centimes, sous prétexte, me dites-vous, que vous

l'aviez plombée avec une feuille d'or. Alors j'étais jeune, j'ignorais le prix de l'argent, et je fis la folie de vous payer sans sourciller. Mais aujourd'hui je serais impardonnable si je retombais dans ces déportements. J'ai eu la délicatesse de vous laisser ma dent; si vous ne m'avez pas trompé, elle est ornée d'une feuille d'or, payez-vous donc en nature. Quant aux trente sous qui me reviennent, gardez-les, monsieur, je veux bien n'en pas poursuivre le remboursement.

En ce moment, une forte odeur de musc se répandit dans tout l'orchestre.

— C'est M. de Saint-Georges qui arrive, me dit Poinsinet.

Effectivement, je vis apparaître la moustache bien cirée, les bottes parfaitement vernies, le pantalon rigoureusement collant, les gants soigneusement ajustés et la redingote irréprochablement coupée de l'illustre auteur de la *Gipsy*.

— Ce M. de Saint-Georges descend-il du célèbre chevalier de ce nom qui fut, je crois, votre contemporain? demandai-je à Poisinet.

— C'est le même.

— Impossible!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais je ne lui aurais pas donné plus de trente-six ans.

— Il n'en a guère que cent vingt-huit à cent trente. Il faut sans doute attribuer cette merveilleuse

conservation au soin extrême qu'il prend de sa personne. C'est ainsi qu'à Dieppe, où il se baignait l'an passé, il n'entrait jamais dans la mer sans avoir, au préalable, versé dans les flots un rouleau d'eau de Cologne.

— Une dernière objection, fis-je d'un air vainqueur. Le chevalier de Saint-Georges était mulâtre foncé, tandis que celui-ci a le visage blanc comme un lis...

Mon cicerone m'interrompit, et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique,

— Ignorez-vous donc, dit-il, qu'on blanchit en vieillissant? — Le chevalier a beaucoup vieilli, ce qui explique la blancheur de son teint et la caducité de sa poésie.

IV.

Poinsinet poursuivit en ces termes :

— Avant d'en arriver au personnel de l'Opéra, chanteurs, danseurs et gens de l'administration, avant de nous hasarder au milieu de tout ce monde roucoulant, beuglant, gazouillant, faussant, pirouettant, folâtrant et entrechatant, qui s'agite et fourmille sur la scène, nous allons, si vous le voulez bien, continuer nos excursions dans la salle. Dans un théâtre, vous ne l'ignorez point, le véritable seigneur, c'est le public, et vous n'êtes pas sans connaître le proverbe : « A tout seigneur, tout honneur. »

« Le public de l'Opéra se divise en deux caté-

gories : le public flottant et le public assidu, lequel se subdivise lui-même en abonnés et en entrées de faveur.

« Parlons d'abord des entrées de faveur; les abonnés ne perdront rien pour attendre.

« On est convenu, fort improprement selon moi, d'appeler *entrées de faveur* les entrées accordées aux rédacteurs des divers journaux qui se publient à Paris. Dans une semblable façon de s'exprimer, il y a plus que de la mauvaise foi, il y a de l'ingratitude. Il m'a toujours paru qu'un journaliste paie royalement sa place par les articles de critique amicale qu'il consacre hebdomadairement aux théâtres, par l'annonce quotidienne du spectacle qu'il insère à la quatrième page de sa feuille, et surtout par l'accueil ultra-bienveillant qu'il ne cesse de faire aux réclames le plus souvent ridicules et mensongères de messieurs les directeurs.

« Les entrées à l'Opéra sont très-enviées et très-haut cotées dans les bureaux de journaux. C'est une faveur qui ne se distribue point à tout venant, et, pour la mériter, il faut avoir fait preuve, à diverses reprises, de gants plus ou moins jaunes et de chaussures à peu près vernies. Quant à des notions techniques, quant à une éducation spéciale, c'est ce dont on se préoccupe le moins, et l'on fait bien. Il est bien reconnu, à cette heure, que les plus détestables juges, dans l'espèce, sont précisément ceux qui, de-

puis longtemps adonnés à la musique, ont fait par cela même une étude approfondie de la matière. Lisez plutôt les comptes rendus des feuilletonistes spéciaux, et vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'ils sont, pour la plupart, injustes, exclusifs et passionnés au plus haut point. Soit qu'ils aient arboré les couleurs de l'école allemande, de l'école française ou de l'école italienne; soit qu'ils adorent Mozart ou qu'ils exaltent Rossini, leur procédé critique est le même toujours, et peut se résumer en dix mots : Qui n'est pas avec nous est nécessairement contre nous. — Honnêtes garçons, au demeurant, mais ne se doutant pas du tout qu'il y eut jadis une secte de philosophes dont les membres s'appelaient éclectiques. — Véritables philosophes ceux-là, admirant tout ce qui était beau, par cela seul que c'était beau, et sans s'inquiéter autrement du nom, de la patrie et des tendances de l'auteur.

« Ce système d'injuste partialité, quelque fâcheux qu'il vous paraisse, n'est point le seul inconvénient que traîne après elle la collaboration des hommes spéciaux. En sa qualité d'écrivain spécial, le feuilletoniste spécial se croit dans l'obligation de parler un langage exclusivement spécial qui ne laisse pas que d'être peu intelligible pour le lecteur qui a le malheur de n'être pas spécial; c'est une accumulation de fugue, de contre-point, de cabalette, de *fa* majeur, de *si* bémol, d'orchestration, de *re* mineur, de dièzes

à la clef, de bécarres et de dominantes à vous faire fuir au bout du monde. Lorsqu'il m'arrive de jeter les yeux sur l'article d'un homme spécial, il me semble entendre le Sganarelle du *Médecin malgré lui* demander au père de Lucinde :

— Entendez-vous le latin?

— En aucune façon.

— Ah! vous n'entendez pas le latin! *Cabricies arci thuram singulariter catalamus bonus bona bonum*, et ainsi de suite durant neuf colonnes.

« Il y a quelques années, le feuilletoniste du *National*, rédacteur spécial s'il en fut jamais, était un brave homme d'Allemand, nommé Joseph Mainzer, qui ne comprenait, n'estimait et n'aimait que la musique ennuyeuse. J'ai lu deux ou trois de ses feuilletons : c'était du *cabricias arci thuram singulariter catalamus bonus bona bonum* tout pur; cet homme éreintait les compositeurs avec l'ardeur sauvage d'un cannibale et la légèreté de main d'un boucher. Il n'est pas un seul aligneur de notes, du plus grand jusqu'au plus petit, qui n'ait reçu, en mainte occasion, les éclaboussures de ses rudes taloches. Ce critique atrabilaire a été remplacé dans ses fonctions par M. Gustave Hecquet, que vous voyez assis, là-haut, sur la dernière marche de l'amphithéâtre. M. Gustave Hecquet est l'auteur d'une moitié de *Madame Duchâtelet,* vaudeville en un acte, pétillant d'égrillardises et de toutes sortes de choses

à triple sens. Je ne lui connais pas d'autres titres littéraires et musicaux.

« *Le Commerce* est représenté ce soir par trois personnes : M. Charles de Lesseps, M. Auguste Arnould et M. Boniface. — M. de Lesseps, l'un des esprits les plus fermes et les plus lucides, l'une des capacités les plus brillantes de la politique de ce temps-ci, est, depuis six ans, le rédacteur en chef du *Commerce*. C'est ce jeune homme de frêle apparence, assis, le troisième, à votre gauche; il rêve en ce moment à son *premier Paris* de demain, lequel n'est pas encore fait, et dont il n'écrira le premier mot qu'à minuit, après sa sortie du théâtre. — M. de Lesseps est très-sensible à la bonne musique, et l'on a observé que son opposition n'est jamais plus brutale que les jours où il a entendu les ouvrages de M. Halévy. »

— Quel est ce personnage aux deux tiers chauve qui vient d'entrer à l'orchestre, du côté de M. Jarry? A quel journal appartient-il?

— Il appartient au ministère de l'intérieur, section des Beaux-Arts, et répond au nom de Perpignan.

— Et quelles sont ses fonctions?

— Elles consistent à arrêter, s'il est possible, les progrès toujours croissants d'une certaine danse appelée *cancan*, laquelle, si Dieu et M. Perpignan lui prêtaient vie, ne tarderait pas à devenir une danse souverainement nationale.

« L'honorable M. Perpignan a beau déployer dans l'exercice de ses difficiles fonctions toute l'énergie de son caractère ; c'est en vain qu'il essaie de faire à la morale publique une digue de son corps, le satané *cancan* monte, monte toujours. Avant deux ou trois ans, il inondera la France, entraînant dans ses flots fangeux M. Perpignan, lequel du moins sera mort glorieusement à son poste, pareil à une Vestale des bons temps de Rome. Voilà ce que c'est que M. Perpignan, envisagé au point de vue du fonctionnaire. Comme simple particulier, c'est un excellent homme, de qui l'on raconte mille anecdotes bouffonnes, — entre autres celle-ci :

« C'était il y a quelques années. Le colonel Yusuf se trouvait à Paris, où sa présence faisait rage. On se le disputait, on se l'arrachait, comme on faisait dernièrement de M. Ponsard, avec cette notable différence pourtant qu'il n'était pas du tout question de *Lucrèces* dans cette affaire.

« En ce temps-là, il y avait à l'Opéra une figurante fort naïve, nommée Palmyre, et un chef du chant très-spirituel qu'on appelait généralement Chênecerf, faute de pouvoir l'appeler autrement, son nom d'Allemand, son nom véritable n'étant pas susceptible de prononciation dans aucune langue humaine.

— Palmyre, dit un jour M. Chênecerf, tu chantes plus faux que de coutume, ce qui est beaucoup dire. Serais-tu malade, ma fille ?

— Je suis amoureuse, répondit Palmyre en poussant un soupir effroyable.

— Et quel est l'heureux mortel qui a touché ton cœur?

— Ah! ce n'est pas un mortel : c'est un Turc! ce qui est bien différent, le beau Yusuf!!!

M. Chênecerf réfléchit un instant.

— Écoute, dit-il, tu es une bonne fille, et je tiens à t'obliger. Le Yusuf est beaucoup demandé en ce moment sur la place parisienne; je ne pense pas que tu puisses y arriver de si tôt. Mais je connais particulièrement son secrétaire intime, et je te présenterai à lui.

— Est-il joli garçon?

— Pas précisément; mais il a une grande influence sur l'esprit de son maître, et je ne doute pas, s'il veut bien te recommander, que tu n'arrives bientôt jusqu'à Yusuf lui-même. Précisément je l'aperçois qui s'avance de ce côté. Ne t'éloigne pas. Ah! j'oubliais de te prévenir qu'il comprend le français, mais qu'il ne sait pas le parler.

M. Chênecerf court au-devant de M. Perpignan, lui coule deux mots dans l'oreille et revient auprès de Palmyre.

— L'affaire est arrangée, dit-il; j'ai plaidé ta cause avec succès; il t'attend dans ma loge pour convenir du jour de la présentation. Sois aimable, et séduis-le. Je te répète que son maître n'entend

que par ses oreilles et ne voit que par ses yeux.

Une demi-heure après, M. Perpignan sortait de la loge du chef de chant. Un certain petit air vainqueur rayonnait sur sa figure.

M. Chênecerf l'attendait sur le seuil. A son aspect, il s'incline jusqu'à terre à la façon des Mamamouchis du *Bourgeois Gentilhomme*.

— Eh bien! seigneur, demande-t-il, êtes-vous satisfait et content?

M. Perpignan s'arrête, lui rend son salut mamamouchien, et répond en désignant Palmyre :

— Belle Sultanicoff!... mais bête comme un chouliff!...

Palmyre est demeurée persuadée que M. Perpignan est un Infidèle, et qu'il parle turc comme le Koran.

« J'entrevois la chevelure flottante de M. Téophile Gautier, feuilletoniste juré de *la Presse*. M. Théophile Gautier, vous ne l'ignorez pas, est sans contredit l'écrivain le plus chocnosophe, le plus superlificoquentieux et le plus déicochicococandard qui soit à Paris. Le très-spirituel auteur de *Mademoiselle de Maupin* s'adonne avec un grand succès, depuis quelque temps, à la composition des œuvres chorégraphiques. Il promet d'être tout à la fois, sur ses vieux jours, un académicien des plus illustres, et un père Coralli fort agréable. En attendant, et pour se perfectionner dans cet art difficile, il prend des leçons quotidiennes de mademoiselle

Carlotta Grisi. Le fait est que M. Théophile Gautier ne pouvait choisir une plus charmante maîtresse de ballets.

« Voici M. Merle, de *la Quotidienne*, esprit fin et judicieux, véritable Protée du journalisme, qui signe J. T. ses feuilletons de théâtre, *le causeur* sa revue de la semaine, *l'amateur* ses appréciations de peinture, et qui ne signe pas du tout les petits articles qu'il envoie à *la Mode*. Il s'entretient avec M. Théodore Anne, rédacteur distingué de *la France*. De quoi causent-ils? là est le mystère : à coup sûr, ce n'est pas de madame Dorval, mais ça pourrait bien être de mademoiselle Sophie Dumilâtre.

V

— Messieurs, dit tout à coup une grosse voix qui retentit à mes oreilles avec les accents harmonieux d'une trompette romaine de M. Schiltz, messieurs, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir bien vous taire. Votre bavardage est sans doute très-spirituel, du moins j'aime à le croire, mais il distrait mon attention. Ce que je vous en dis, ce n'est point du tout par fanatisme pour Rossini, soyez-en persuadés; c'est uniquement parce que vous m'empêchez de remarquer certaines fautes graves d'orchestration que je compte signaler dans mon prochain article de la *France musicale*.

— Quel est donc, demandai-je à Poinsinet, cet illustre personnage qui en use avec l'auteur de *Guillaume Tell* d'une si irrévérencieuse façon? Ah! si c'était M. Léon Halévy! ah! si c'était M. Gouin!... mais ce n'est ni M. Gouin, ni M. Léon Halévy.

— Eh quoi! vous ne reconnaissez pas le sublime auteur de *Pigeon-Vole* (paroles et musique)?

— M. Castil-Blaze?

— Lui-même.

— Mais je le croyais dévoué corps et plume à Rossini, et au génie de Rossini. N'est-ce pas lui qui a gagné quelques cent mille francs à traduire et à déranger *le Barbier de Séville.*

— Mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes naïf! Est-ce que vous ne devinez pas que l'auteur de *Pigeon-Vole* (paroles et musique) est désolé de n'avoir pu exercer son petit commerce sur *Guillaume Tell*, comme il l'a fait sur *le Barbier de Séville?—indè iræ.*

— Et vous croyez qu'il osera critiquer cette partition irréprochable?

— J'en suis convaincu.

— Mais c'est un sacrilége!

Disant ces mots je me retournai vivement et je fixai un regard furibond sur l'auteur de *Pigeon-Vole* (paroles et musique).

C'était la première fois que le divin Apollon m'accordait la faveur de contempler ce grand homme. A son aspect, je poussai une exclamation qui, fort heu-

reusement, se perdit dans un *rinforzando* de l'orchestre. De ma vie, je dois en convenir, je n'avais vu un costume plus extraordinaire, plus incroyable, plus fantasque. Il me sembla apercevoir Chodruc-Duclos déguisé en trouvère.

— Saluez, me dit Poinsinet, saluez l'auteur de *Pigeon-Vole* (paroles et musique).

— Mais, pour Dieu! m'écriai-je impatienté, qu'est-ce donc que ce *Pigeon-Vole?*

— Vous ne savez pas ce que c'est que *Pigeon-Vole?* Vous ignorez ce que c'est que *Pigeon-Vole? Pigeon-Vole* (paroles et musique) est un opéra composé par M. Castil-Blaze, et représenté sur le théâtre royal d'Avignon, avec toutes sortes de succès à la Ponsard. Allez à Avignon, promenez-vous dans Avignon, et vous verrez la rue Castil-Blaze, le cours Castil-Blaze, la place Castil-Blaze, la fontaine Castil-Blaze et le café Castil-Blaze. Les femmes du pays portent des manches à la Castil-Blaze, les hommes des chapeaux à la Castil-Blaze. Le pont d'Avignon lui-même, ce pont célèbre sur lequel on danse en rond, a troqué son nom contre celui de pont Castil-Blase. O triomphe glorieux! O noble et sainte conquête du génie! Voilà pourtant quels honneurs a valus à M. Castil-Blaze la composition de ce *Pigeon-Vole* (paroles et musique). Depuis ce temps, M. Castil-Blaze a fait graver sur ses cartes de visite : *Castil-Blaze, citoyen d'Avignon*, et il a juré de consacrer exclusivement le fruit de ses veilles

au théâtre généreux qui a accueilli et joué son *Pigeon-Vole* (paroles et ....).

J'interrompis Poinsinet, dont l'enthousiasme devenait inquiétant.

— Permettez, lui dis-je, selon moi et selon beaucoup d'autres, l'une des qualités distinctives du génie, c'est la fécondité. Si votre M. Castil-Blaze n'a composé qu'un seul et unique opéra, je le déclare indigne de cette admiration passionnée.

— Qu'appelez-vous un seul et unique opéra? Si vous parlez d'un opéra unique dans son genre, j'y consens. M. Castil-Blaze, sachez-le, en a composé plus de deux cents (paroles et musique). Si M. Crosnier lui avait prêté les mains, si MM. Véron, Duponchel et Léon Pillet ne s'étaient pas successivement montrés ses ennemis acharnés, M. Castil-Blaze occuperait, à cette heure, dans l'estime parisienne, la place élevée que lui mérite son rare génie, et qu'il occupe seulement à Avignon.

— Et qu'a-t-il fait de ces deux cents partitions?

— Hélas! soupira Poinsinet, c'est à peine si huit ou dix existent encore au moment où je vous parle. Les autres, M. Castil-Blaze les a brûlées de ses propres mains! Comme toutes les organisations supérieures, M. Castil-Blaze est d'une nature essentiellement impressionnable et nerveuse; un rien l'affecte; un rien l'exaspère; un rien le désole; et alors ce sont des douleurs amères, qui, si elles ne vont pas jusqu'à un

désir de suicide physique, vont jusqu'à une monomanie de suicide moral, ce qui est cent fois pis.

— Qu'appelez-vous suicide moral?

— Je m'explique : chaque fois que M. Castil-Blaze est contrarié dans ses vœux ou dans ses espérances, il brûle un de ses manuscrits. En d'autres termes, il prive la France d'un chef-d'œuvre, il homicide sa gloire! c'est sa manière de se venger; c'est celle d'un égoïste, diront les imbéciles... c'est celle d'un grand cœur, penserez-vous avec moi. La chambre des députés vote-t-elle la loi des fortifications, tout aussitôt M. Castil-Blaze, qui est antifortificationiste, brûle un de ses opéras inédits (paroles et musique). Le beefteack de son déjeuner est-il grillé outre mesure, vite un auto-da-fé, et ainsi de suite, jusqu'à l'entière absorption de ses œuvres complètes.

— Un mot encore sur ce singulier personnage, demandai-je à Poinsinet. — Est-il l'allié, à un degré quelconque, de ce jeune homme musqué, frisé, verni, ganté et décoré, qui s'appelle Henri Blaze, et qui signe *Hans Werner* les articles de critique musicale qu'il insère dans la *Revue des Deux-Mondes?*

— L'un est le père et l'autre est le fils.

— On ne les rencontre jamais ensemble!

— Il ne faut pas vous en étonner. M. Henri Blaze ayant un certain jour hasardé une opinion téméraire à l'encontre de Beethoven, M. Castil-Blaze l'a maudit, solennellement maudit, on ne peut pas plus maudit;

maudit en *fa mineur*, avec cinq dièzes à la clef et plusieurs rentrées de trombonnes, de tam-tam et de cornets à pistons. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un soir, M. Castil-Blaze se présente au contrôle de l'Opéra. Le contrôleur en chef le salue, l'arrête et lui dit :

— Parmi nos habitués les plus assidus, brille au premier rang un jeune homme du nom d'Henri Blaze; est-ce votre fils?

— Je n'ai plus d'enfant, répond ce Brutus du contrepoint, en songeant à l'injure faite à Beethoven. Et d'ailleurs mon nom s'écrit avec un *z*. Je parie que le sien s'écrit avec un *s*.

« Dix minutes s'écoulent. Arrive M. Henri Blaze. C'est son tour d'être questionné et de répondre.

« Seriez-vous par hasard le fils de M. Castil-Blaze, journaliste mal vêtu, qui ne manque guère une représentation?

— Mon père est mort! réplique M. Henri Blaze. Et d'ailleurs mon nom s'écrit avec un *z*. Je gage que le nom de ce monsieur prend un *c* avec une cédille.

— Si MM. Blaze père et fils tirent toujours, l'un à *dia*, l'autre à *hue*, poursuivit l'auteur d'*Ernelinde*, il n'en est point de même de M. Alphonse Royer et de M. Gustave Vaëz. Voyez-les : ils occupent, non loin de nous, deux stalles contiguës. Qu'on ne me parle plus de Castor! qu'on ne me parle plus de Pol-

lux. Pollux et Castor ont fait leur temps. Ils sont distancés, détrônés, renversés et remplacés par les traducteurs de *Lucie*. M. Alphonse Royer est à M. Gustave Vaëz ce que M. Gustave Vaëz est à M. Alphonse Royer, c'est-à-dire la moitié d'un tout. Par les temps de piraterie et d'inimitiés littéraires où vous vivez, ce sont peut-être les deux seuls écrivains de qui l'amitié ait résisté à une collaboration réitérée. Que dis-je? loin de les désunir, la collaboration, cette rouille active qui en a brisé tant d'autres, la collaboration semble fortifier chaque jour la chaîne amicale qui paraît les avoir rivés l'un à l'autre. Au point de vue de l'Oreste et du Pylade, les spirituels et ingénieux auteurs du *Voyage à Pontoise* sont encore plus forts que MM. Duvert et Lauzanne, qui, pour rester collaborateurs unis, se sont vus forcés, tout récemment, de recourir à l'écharpe d'un officier civil et à l'étole d'un prêtre; — ce qui ne veut pas dire cependant qu'ils se soient mariés ensemble, mais bien que M. de Lauzanne est devenu le gendre de M. Duvert. Qui pourrait se flatter d'avoir rencontré M. Vaëz sans avoir aperçu aussitôt M. Royer, ou d'avoir rencontré M. Royer sans avoir immédiatement aperçu M. Vaëz? En ce moment, ils causent à voix basse et d'une façon animée. N'allez pas croire qu'ils discutent le plan d'une comédie nouvelle; ils se demandent quand on reprendra et pourquoi l'on ne reprend pas les répétitions de leur *Italienne à Alger*.

De ces deux messieurs, que je tiens pour gens d'esprit, l'un est Belge et l'autre est sergent dans la garde nationale : n'est-ce pas là le cas de dire que l'exception confirme la règle ?

« Et puisque j'en suis à m'occuper des Siamois littéraires qui florissent à Paris, j'aurais mauvaise grâce de passer sous silence les frères Escudier. Ce sont ces deux jeunes gens très-bruns et de taille exiguë, placés au troisième rang, à gauche. MM. Escudier peuvent être définis à bon droit les frères Coignard de la critique musicale ; tout comme MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz, ils demeurent ensemble, dînent ensemble, se promènent ensemble, travaillent ensemble et vivent ensemble. A une certaine époque, l'un des deux frères a dû faire un voyage de quelques mois. Il partit. Je ne vous parle pas de la scène d'adieux, elle fut déchirante. Vous n'avez rien de plus poignant dans le théâtre moderne. Privé de la présence de son jumeau, celui des Escudier qui était resté à Paris ne tarda pas à languir et à s'étioler. On dut rappeler immédiatement l'Escudier voyageur ; ce qui fit dire, dans les temps, à M. Théodore Labarre ce mot plus profond que spirituel :

Quand les Escudier vont deux à deux
La *France Musicale* en va mieux.

« MM. Escudier font partie, ce soir, du public payant. Ils ont perdu leurs entrées, sauf à les retrou-

ver plus tard. Les destins, les flots et les rédacteurs des journaux de musique sont changeants! N'oublions pas de le dire, car la postérité sera bien aise de le savoir : ce sont MM. Escudier qui, les premiers, ont imaginé de donner cent écus de musique aux souscripteurs de leur journal dont l'abonnement coûte vingt-quatre francs par an.

« Cette libéralité folle fera mourir de chagrin M. Maurice Schlesinger, propriétaire de la *Gazette Musicale*, assis là haut, aux stalles d'amphithéâtre. En sa qualité de propriétaire d'une feuille rivale, M. Maurice Schlesinger èst obligé de suivre MM. Escudier dans la voie périlleuse d'incessants bienfaits où ils galopent les yeux fermés et les mains ouvertes. C'est un véritable *steaple-chase* lyrique.

— Je donne un concert! disent MM. Escudier.

— J'en donnerai deux! riposte M. Schlesinger.

— Voici trois partitions!

— En voici quatre!

— Voici des autographes!

— Et voilà des portraits!

« C'est tout à fait l'histoire de ces messageries qui, pour s'extorquer des voyageurs, finissent par annoncer qu'elles les transporteront pour rien, et qu'elles les nourriront gratuitement durant la route. M. Maurice Schlesinger est escorté de M. Blanchard, ex-chef d'orchestre des Variétés, actuellement exécuteur des hautes œuvres de l'endroit.

« Non loin d'eux, j'aperçois M. Jules Lovy, rédacteur en chef du *Ménestrel*, autre feuille de musique à primes et à concerts. M. Lovy a également rédigé pendant longtemps la critique musicale du *Tam-Tam*, et rédige à présent celle du *Tintamarre;* sous le pseudonyme de *Jérôme Soldièze*, M. Lovy est l'un des littérateurs parisiens qui entendent le mieux le petit journal. Lui et son compère Commerson ont fait du *Tintamarre* un pamphlet très-amusant et très-recherché.

« Aimez-vous la littérature vitriolique, la littérature frénétique, la littérature fantastique, cadavérique et amphigourique, saluez son représentant le plus complet et le plus pur, saluez l'auteur des *Yeux verts de la Morte*, l'auteur des *Révélations du Couteau de la Guillotine*, l'auteur des *Mystères de la Morgue*, des *Mémoires d'un Damné* et du *Philtre de la Mort;* saluez, saluez bien bas le commandeur Léo Lespès!

« Quel homme que ce commandeur! et quel commandeur que cet homme! Regardez-le : il a le nez d'Hoffmann, le sourire de Paganini, l'œil d'Anne Radcliff, la bouche de Cagliostro, le menton du comte de Saint-Germain, le front de Mesmer et les cheveux du Juif-Errant.

« Quel chapèau! quel gilet! quelle cravate, quelle chaîne d'or! et surtout quel paletot de velours! Comme le costume sied bien au commandeur et comme le commandeur sied bien au costume! O commandeur,

d'où viens-tu : où vas-tu, ô commandeur? Je gage que tu viens d'où viennent les froides bises du Nord, qui caressent en grinçant les vitraux du donjon gothique, car ton sourire est mortel, et ton regard a des effluves qui glacent et qui tuent. Où iras-tu? tu iras retrouver Anne Radcliff, vous vous marierez, et plaise au ciel que vous n'ayez pas beaucoup d'enfants !

— Permettez... demandai-je à Poinsinet, pourquoi M. Léo Lespès porte-t-il le titre de commandeur?

— Parce qu'il a été sergent-major dans un régiment de ligne, me répondit-il.

VI.

Sur ces entrefaites, les soldats du farouche Gessler, commandés par le capitaine Massol, s'étant brutalement emparés du vertueux Melchtal, — la tendre Hedwige, le petit Jemmy et le peuple suisse entonnèrent ce final sublime qui couronne, d'une si grandiose façon, le premier acte de *Guillaume Tell*. Le rideau fut baissé au milieu d'acclamations unanimes.

— Si vous le voulez bien, me dit Poinsinet, nous allons monter au foyer. Nous y achèverons, durant l'entr'acte et tout à notre aise, notre inspection commencée.

— J'accepte d'autant plus volontiers, répondis-je,

que j'ai souvent observé que certains habitués, très-assidus à l'Opéra, ne se montrent jamais dans la salle. Ils se contentent de venir au foyer, où ils passent une partie de la soirée assis, de distance en distance, sur les divans peu rembourrés de l'administration. — Ces gens assurément n'aiment pas la musique!

— Ce sont, pour la plupart, des députés et des rédacteurs de grands journaux. Qui pourrait dire le nombre de *premiers-Paris* et de discours parlementaires qui se sont élucubrés sur ces divans rouges, dont vous parlez beaucoup trop légèrement, eu égard aux nobles et illustres personnages qui ont daigné en user le velours de coton?

Je suivis mon cicerone, et bientôt après nous entrâmes dans le foyer.

Le foyer de l'Opéra, il faut bien le dire, est tout à fait indigne de sa réputation européenne. Comme luxe et comme élégance, il est cent fois au-dessous du foyer de l'Opéra-Comique; au point de vue du confortable, il est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer de pis. Il est mal éclairé, plus mal décoré, et pas du tout meublé. Les peintures en sont lourdes et inintelligentes; les fenêtres, dénuées de draperie, présentent à l'œil du public le spectacle médiocrement enchanteur de mille et une petites vitres à vingt sous, lesquelles ne sont pas nettoyées tous les jours. Le parquet n'y est recouvert d'aucun tapis, à une époque

et dans un temps où le tapis, devenu un objet de consommation générale, a fait élection de domicile jusque dans l'appartement modeste de la plus obscure bourgeoise.

Je fis part de mes observations à l'auteur d'*Ernelinde*.

— Remerciez-en M. Duponchel, me dit-il; c'est ce dieu qui vous a fait ces loisirs; c'est sous son règne que se sont accomplies ces belles choses. La décoration du foyer de l'Opéra témoigne du bon goût et de l'intelligence artistique de cet homme, qui est une preuve vivante de ce que peut produire la *traite des blancs*, lorsqu'elle est faite avec habileté. M. Duponchel a toujours exploité l'esprit, la science ou le génie des autres. Le seul acte véritablement remarquable de sa vie a été d'épouser un beau-père nabab. C'est la seule fois qu'il se soit montré spirituel. A présent M. Duponchel commandite un magasin d'orfévrerie et de bijouterie situé dans la rue Neuve-Saint-Augustin, au premier étage, ce qui fit dire dans les temps, à M. Véron, cette phrase qui est presque un bon mot : « Tiens, ce pauvre Duponchel qui vient de s'établir bijoutier en chambre! »

« Le foyer est au grand complet, poursuivit mon cicerone; voici M. Lourdoueix, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette de France*, le Pithias de ce Damon qui s'appelle M. de Genoude. M. Lourdoueix a été censeur sous la restauration, ce qui ne l'empêche

pas d'être, dit-on, un homme distingué. — Autre temps, autres censeurs !

« *L'Écho français* est représenté par M. Herbert, son rédacteur en chef. M. Herbert est marqué au B, et, certes, ce n'est pas lui qui fait mentir le proverbe.

« Voici encore un représentant de la presse légitimiste, M. le vicomte Édouard Walsh, rédacteur de *la Mode*. On a dit de je ne sais plus quel marquis, qu'il était le dernier des marquis ; on pourrait dire avec plus de raison, de M. Walsh, qu'il est le dernier des vicomtes. M. Walsh est venu au monde quatre-vingts ans trop tard : il eût fait le plus joli abbé de cour qu'il soit possible de rêver, et il eût été charmant avec un œil de poudre. — M. le vicomte Walsh est le seul littérateur parisien qui porte des bas de soie à jour.

— Quel est donc le personnage que vous venez de saluer? C'est sans doute un admirateur passionné de Rossini : je ne l'aperçois à l'Opéra que les soirs où l'on donne *Guillaume Tell*, ou le troisième acte de *Moïse*.

— *Errat qui putat*, répliqua mon guide d'un ton magistral. Le personnage en question se moque du génie de Rossini comme de son premier mouchoir de poche. C'est M. de Jouy, l'un des auteurs du libretto de *Guillaume Tell* et du libretto de *Moïse*. Il vient admirer ses propres hémistiches, et applaudir les poignantes situations issues de son cerveau tragique. In-

terrogez-le, et il vous dira que, sans aucun doute, la musique de Rossini ne nuit pas à la vogue de *Guillaume Tell;* mais qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle en ait fait le succès. Du reste, M. de Jouy a un collaborateur, M. Hippolyte Bis, lequel partage tout à fait son opinion à l'endroit des beautés littéraires de l'ouvrage.

« Le soir où ce chef-d'œuvre fut représenté pour la première fois, à l'issue du spectacle, l'orchestre de l'Opéra se rendit sous les fenêtres de Rossini; et là, en manière de sérénade, on exécuta l'ouverture de *Guillaume Tell.*

« A peine cette magnifique symphonie était-elle achevée, que la foule, assemblée devant la porte du maëstro, se prit à crier : *Bis! bis!* de toute la force de ses mille poumons.

« Tout à coup une fenêtre s'entr'ouvre, et un homme paraît sur le balcon.

« Quel est cet homme? est-ce Rossini? Non, c'est M. de Jouy, qui a accompagné le grand musicien pour convenir avec lui de quelques coupures à faire dans le poëme.

« *Bis! bis!* hurle toujours la foule en délire.

« M. de Jouy fait signe qu'il veut parler. Peu à peu la foule se résout au silence.

— Mes amis, mes bons amis, dit-il d'une voix émue, M. Hippolyte Bis, que vous demandez avec une opiniâtreté si flatteuse, ne saurait se rendre à vos vœux : il n'est pas à Paris. Je suis M. de Jouy,

son collaborateur, et, en son nom comme au mien, je vous remercie avec effusion de l'enthousiasme que vous nous témoignez depuis une heure : c'est notre plus douce récompense; ce sera notre droit d'auteur le plus précieux. »

Après avoir, tout en marchant, échangé quelques paroles avec divers individus plus ou moins inconnus, Poinsinet poursuivit :

— J'aperçois, assis sur les divans du foyer, les trois hommes les plus actifs et les plus industrieux de l'époque; l'un est M. Boulé, l'autre est M. Dujarrier, le troisième est M. Dutacq. M. Boulé est propriétaire de *l'Estafette*, du *Courrier français*, de *la Patrie*, du *Magasin littéraire*, du *Salon littéraire*, d'une vaste imprimerie et de cinq ou six autres affaires dont le titre m'échappe.

« M. Dujarrier est ce grand jeune homme mince et pâle, de qui l'occiput commence à se dégarnir. M. Dujarrier n'a pas encore trente ans, et il a déjà fait, défait et refait plusieurs fois une fortune de millionnaire. Il y a sept ans, M. Dujarrier était simple employé dans l'administration des Omnibus, à huit cents francs par an. Aujourd'hui, il est copropriétaire du journal *la Presse*, directeur du *Bulletin des Tribunaux*, et il occupe, dans la rue Laffitte, un somptueux appartement tout plein de richesse et de bon goût.

« M. Dutacq est peut-être le plus étonnant des

trois; c'est le journal fait homme; c'est la spéculation incarnée. M. Dutacq, qui n'est guère plus âgé que M. Dujarrier, est déjà chauve comme lui; mais il est beaucoup plus gros que lui. M. Dutacq s'est élancé, il y a huit ans, du fond d'une étude d'avoué, où il ne florissait pas en qualité de deuxième clerc. Il a débuté dans le monde industriel par fonder le journal *le Droit*. Moi qui vous parle, je l'ai connu à une certaine époque, et tout à la fois directeur-fondateur du *Siècle*, propriétaire du *Charivari*, directeur du théâtre du Vaudeville, l'un des principaux propriétaires de l'imprimerie Lange-Lévy, propriétaire de la *Caricature*, du *Figaro*, de la *Gazette des Enfants*, d'un journal-programme de spectacles, de *Paris au dix-neuvième siècle*, des *Guêpes*, rédigées par M. Alphonse Karr, et de la *Petite Revue parisienne*, rédigée par M. de Balzac. Si M. Dutacq possédait la bosse de la conservation, comme il possède celle de l'invention, ce serait, à cette heure, l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de toute la France. Il a soutenu, depuis qu'il fait des affaires, deux cent quatre-vingt-six procès; et, sur cette quantité colossale, il n'en a pas perdu plus de huit ou dix. — M. Dutacq, tant calomnié, est de ce petit nombre d'hommes de qui l'on peut dire hardiment, et la main sur la conscience, qu'ils valent infiniment mieux que leur réputation. Connaissez-vous beaucoup de gens d'affaires à qui l'on puisse adresser un semblable compliment?

« Contraste bizarre, et qui, peut-être, n'est point seulement l'effet d'un hasard, ainsi que vous seriez tenté de le penser au premier abord. Voici M. Roger de Beauvoir qui se promène au bras de M. Paul Foucher, c'est-à-dire la laideur accouplée à la beauté, Quasimodo remorqué par Narcisse. Oh! M. Roger de Beauvoir, pousseriez-vous donc la coquetterie jusqu'à ce point de raffinement quintessencié? s'il en est ainsi, il faut convenir qu'il ne pouvait choisir nulle part une ombre plus favorable que n'est l'ombre-Foucher. M. Roger de Beauvoir aspire à devenir mon confrère en *libretto*, et j'ai ouï parler vaguement d'un poëme de sa façon, que M. Halévy se chargerait de mettre en musique. Quant à M. Paul Foucher, il a déjà fait ses preuves, et quelles preuves! il est le triste auteur de ce triste *Vaisseau-Fantôme*, dont la triste musique fut écrite par M. Dietsch, et qui servit de triste début au triste M. Canaple. — M. de Beauvoir vient immédiatement après le vicomte Walsh dans la hiérarchie des bas de soie littéraires; seulement, les siens ne sont pas à jour.

« *La Sylphide* est représentée par M. Guénot-Lecointe, que vous voyez là-bas suspendu au bras du directeur de *la Chronique*, journal dans lequel il rédige la critique théâtrale sous le pseudonyme de *Marforio*. M. Guénot-Lecointe jouit, depuis peu, de ses entrées dans les coulisses de l'Opéra. Le gaillard n'a pas perdu son temps. En moins de trois semaines, il

a séduit quatorze danseuses, et enflammé le cœur trop sensible d'une douzaine de chanteuses passionnées. Aussi il n'y a plus moyen de tirer de lui une ligne de copie. *La Sylphide* languit; *la Chronique* s'étiole; M. Deschère se fâche, M. de Villemessant tempête... M. Guénot-Lecointe n'en reste pas moins *impavidum*, au milieu de toutes ces colères, comme l'homme juste d'Horace. On dit, je n'ai pas de peine à le croire, que les nombreux éditeurs de journaux que M. Guénot-Lecointe enrichit de sa collaboration signent en ce moment une pétition où ils supplient M. Léon Pillet de lui retirer ses entrées sur la scène.

« Marseille n'est plus à Marseille, elle est toute à Paris! — Marseille, terre ingrate qui, sans doute, ne peut pas nourrir ses enfants, nous en expédie chaque année une incommensurable pacotille. A voir ces arrivages périodiques, on serait tenté de dire que Marseille est à la littérature et aux beaux-arts ce que la Savoie est au ramonage des cheminées. Quelle source inépuisable de ramoneurs littéraires que cette ville de Marseille! Comptons seulement les Marseillais-ramoneurs qui assistent à la représentation de ce soir, et jugez par ce faible échantillon du chiffre officiel qu'ils occupent dans le total général de la population parisienne.

« J'aperçois M. Léon Gozlan, M. Eugène Guinot, M. Charles Reybaud et M. Louis Reybaud, le docteur Vidal de Cassis, l'un des médecins de l'Opéra, M. Au-

guste Morel, M. Taxile Delord, M. Amédée Achard, M. Étienne Arnaud, compositeur de romances et éleveur de ténors, et plusieurs autres dont l'énumération deviendrait fatigante. C'est M. Anténor Joly, un journaliste sourd comme un pot, qui a inventé les Marseillais littéraires. On ne l'a pas décoré. Les Marseillais littéraires brillent surtout par l'esprit; il y en a même quelques-uns qui en ont trop. »

En ce moment la foule déserta subitement le foyer.

— Voici le second acte qui commence, me dit Poinsinet; vite, regagnons nos places : il y a là une certaine fanfare de chasse que je serais désolé de ne pas entendre.

VII

Tandis que madame Dorus-Gras gazouillait, avec son adorable perfection, cette suave élégie que le divin maëstro a placée dans la bouche amoureuse de la princesse Mathilde, mon cicerone reprit en ces termes :

« Regardez à gauche, dans l'avant-scène de M. Thiers, le roi des Marseillais; ce gros ventre, ces épaules carrées, ces cheveux roux et frisés outre mesure, ces joues rebondies et hautes en couleur, cet ensemble digne d'un tambour-major et d'un chantre de paroisse, vous représentent l'une des expressions les plus fines et les plus délicates du suprême bon goût et de la superlative élégance de votre époque platement constitutionnelle. Ce

Lauzun bâtard, ce Fronsac dégénéré, n'est autre que M. Achille Vigier, pour l'appeler par son nom. Glorieuse conquête, il faut en convenir! triomphe véritablement inappréciable! Nous avions, nous, de notre temps, une aristocratie en souliers de satin; vous l'avez spirituellement et démocratiquement remplacée par une aristocratie en bottes fortes et en chaussures ferrées. Et dire qu'il n'a pas fallu moins de deux révolutions pour amener un semblable résultat! — Voyez avec quelle grâce M. Achille Vigier se dandine et se pavane! Ne dirait-on pas un personnage de Marivaux ou de Crébillon le fils! Je ne suis pas très-sûr que M. Vigier ne soit point quelque peu vicomte ou tout au moins baron, et l'on m'a assuré qu'il était en train de se faire confectionner un blason. Si le fait est vrai, j'aime à croire que le d'Hozier chargé de cet important travail héraldique n'oubliera pas d'y faire intervenir un champ de serviettes, écartelé de savon noir.

« Derrière M. Achille Vigier, dans l'angle le plus obscur de la loge, j'aperçois M. Martin, ou plus vulgairement *le petit Martin*. — Encore un ramoneur de Marseille! Avez-vous observé que la plupart des grands personnages politiques de tous les temps et de tous les pays ont toujours traîné à leur suite un familier dévoué, un comparse fidèle, une manière d'*alter ego*, et de *fidus Achates*. Le petit Martin est à M. Thiers ce que le père Joseph était au cardinal Richelieu, le com-

père Tristan au roi Louis XI, et la nymphe Égérie à l'astucieux Numa Pompilius. M. Martin est, de droit, le chef du cabinet de M. Thiers, lorsque celui-ci est ministre. — En attendant que l'ex-président du conseil revienne occuper l'hôtel des Capucines, il utilise les loisirs de son démon familier, en le faisant collaborer à cette fabuleuse histoire du *Consulat* et de l'*Empire*, achetée d'avance, par le libraire Paulin, au prix honnête de 500,000 fr.

« J'ai eu tort, tout à l'heure, en vous parlant de M. Achille Vigier, de le définir le Lauzun bâtard et le Fronsac dégénéré de notre époque constitutionnelle. Je devais, en bonne justice, réserver l'une de ces deux appellations pour M. Vatout, que je reconnais là-haut, papillonnant dans la loge de madame de La Riboissière. M. Vatout, c'est tout simplement M. Vigier, avec quelques hivers de plus et quelques cheveux de moins. Ce sont, du reste, et la même grâce, et la même élégance, et le même parfum d'Œil-de-Bœuf, ou, pour être plus vrai, d'Œil-de-Veau. Comme littérateur, M. Vatout ne m'est connu que par la publication d'un assez médiocre roman nommé *l'Idée fixe*. C'est pourquoi il mourra dans la peau d'un académicien.

« Connaissez-vous la dynastie des Rothschild ? Elle occupe une des loges de face, attenante à la loge royale. Les Rothschild, vous ne l'ignorez pas, ne se marient qu'entre eux, ce qui explique cette ressemblance malheureuse qui les relie tous ensemble. De-

puis les hommes, qui sont fort disgracieux, jusqu'aux femmes, qui ne sont pas belles, c'est toujours dans cette nombreuse famille le même galbe, le même type, le même moule. Cette accumulation de fortune, cet entassement de richesse feront, dans un temps donné, de la dynastie des Rothschild quelque chose de plus puissant que le roi et de plus fort que la loi ; en attendant, qui dit Rothschild, dit prince de la finance, empereur du report, autocrate de l'emprunt et sultan du tiers consolidé. Par la grâce de leurs millions, ces Crésus sont cent fois plus estimés et plus considérés que tous les grands écrivains, tous les grands savants, tous les grands guerriers et tous les grands ministres de la terre. Que dis-je? ces gens-là ne sont pas dignes de dénouer les cordons de leur bourse ! Les Rothschild fréquentent assidûment l'Opéra. N'allez pas croire qu'ils aiment la musique. A coup sûr, ils n'aiment rien, et c'est là le triste revers de cette médaille dorée. L'aîné de la dynastie, celui qu'on désigne par le titre de baron, n'a pas su se créer de distraction plus intelligente que celle de nourrir des poissons rouges, et les autres sont tout juste de la force de ce grand flandrin de marquis dont il est parlé dans *le Misanthrope* de Molière, lequel passait volontiers son temps à cracher dans un puits.

« La loge voisine est occupée par le ministre du commerce, M. Cunin-Gridaine, l'un des hommes d'État les plus laids qu'ait mis en lumière la révolu-

tion de Juillet. Il s'entretient avec l'honorable M. Fulchiron, un excellent homme, sur le compte de qui il n'y aurait absolument rien à redire s'il n'avait eu, à diverses reprises, la coupable faiblesse d'enfourcher Pégase et de caresser les Muses. Fantaisie malencontreuse, caprice chèrement payé! Pour M. Fulchiron, le Parnasse s'est transformé en roche Tarpéienne.

« Tout à côté d'eux, et séparés seulement par une mince cloison, j'entrevois deux pairs de France, M. le duc de Dreux-Brézé et M. Viennet. M. le duc de Dreux-Brézé est certainement l'honneur du parti légitimiste, comme M. Viennet est l'honneur de la littérature contemporaine. — Chose triste à penser! Voilà un homme dont la probité est inattaquable et dont l'esprit est éminent... Eh bien! durant quinze années, cet homme a été en butte à plus d'injures, à plus d'outrages qu'on ne serait raisonnablement en droit d'en prodiguer à un malfaiteur et à un crétin. M. Viennet est colonel, M. Viennet a été député, M. Viennet est pair de France, et, à ses yeux, tous ces titres réunis ne valent pas sa qualité simple d'homme de lettres. M. Viennet est tout à la fois un grand esprit et un noble caractère. Lorsqu'il mourra, — et plaise au ciel que ce soit le plus tard possible! — mille bouches entonneront ses louanges. Quant à moi, je n'attendrai pas si longtemps pour lui rendre la justice qui lui est due. Comme fabuliste, j'estime qu'il renoue la chaîne poétique brisée depuis La Fon-

taine, dont il s'est, dans maints apologues, montré le continuateur ingénieux, profond, philosophe et spirituel à un degré supérieur. »

En ce moment, j'interrompis l'auteur d'*Ernelinde*.

— Il me semble, lui dis-je, que j'entends comme un bruit d'altercations. On dirait que l'on se dispute.

— C'est M. Jarry qui fait des siennes, répliqua Poinsinet.

— Encore ce Jarry! Quelle nouvelle impertinence se permet-il de commettre?

— Il essaie de barrer le passage à M. Guillaume.

— Qu'est-ce que M. Guillaume? demandai-je à mon cicerone.

— Vous ne connaissez pas M. Guillaume? fit Poinsinet d'une voix étonnée.

— Nullement.

— Vous n'avez jamais dîné chez M. Guillaume?

— Non, que je sache.

— Et vous n'avez jamais soupé chez M. Guillaume?

— Pas davantage.

— Par la corbleu! vous me surprenez fort, et vous êtes, sans aucun doute, le seul journaliste parisien de votre espèce. Dans quelle solitude obscure vivez-vous donc, que les pressantes invitations de M. Guillaume ne soient pas encore venues vous chercher? M. Guillaume est l'heureux possesseur de quelques cent mille livres de rentes, dont il fait un usage gastronomique très-recommandable. Sa maison brille

en tête des maisons écossaises de Paris, ainsi nommées, parce que l'hospitalité s'y donne et ne s'y vend jamais, non jamais, jamais, jamais! — comme cela se chante dans *la Dame blanche*, paroles de M. Scribe. Gardez-vous de croire, cependant, qu'on ne fasse que manger chez M. Guillaume; son salon est une véritable succursale du Conservatoire; on y déclame, on y roucoule, on y danse, — l'on y danse surtout! — que c'est à ravir les yeux, sinon les oreilles. M. Guillaume est fou de la danse. Terpsichore est la seule déesse qu'il adore, et Vestris l'unique dieu devant qui il s'incline. C'est lui qui a l'étrenne des jetés battus, la virginité des ronds de jambe et la primeur des entrechats. — Depuis quelques mois, M. Guillaume aspire à la direction de l'Opéra, et depuis ce temps, sa bonne intelligence avec l'administration est rompue de fond en comble. Sa présence au théâtre est considérée comme une calamité publique. On lui a retiré ses entrées de faveur dans les coulisses, entrées auxquelles il avait presque droit en sa qualité d'abonné; et comme on n'ose pas l'exclure de la salle, où il pénètre comme le dernier venu, grâce à son argent, on a organisé un petit complot qui consiste à lui jeter, de quelque côté qu'il se présente, ces trois mots sans réplique possible, véritable *argumentum ad hominem* : « TOUT EST LOUÉ ! » Pour M. Guillaume, tout est loué depuis la stalle d'orchestre jusqu'à la quatrième loge de côté. Son signalement est donné

aux ouvreuses, et il est enjoint à tous les employés de le traiter comme le lépreux de la vallée d'Aoste. Vous devez comprendre à présent le motif de son altercation avec le sieur Jarry. C'est en vain que le faux Véron lui offre sa place; c'est en vain que le colonel Montaigu l'encourage à violer la consigne, Jarry est inflexible, et M. Guillaume en est réduit à aller promener dans les couloirs sa rage et sa fureur, — trop heureux encore si les ouvreuses lui permettent de regarder le spectacle à travers la lucarne d'une première loge.

— Ce colonel Montaigu dont vous venez de prononcer le nom, est-ce le même qui fut jadis aide de camp de l'Empereur?

— C'est le même. Laissez-moi vous faire seulement observer que de tous ses titres de gloire militaire, vous venez précisément de rappeler le seul dont le souvenir ne lui est pas agréable.

— Comment cela?

— C'est toute une histoire que je vais vous dire en deux mots. — Dans une des épopées napoléoniennes qui se sont jouées au Cirque-Olympique, et dans lesquelles M. Edmond représentait l'Empereur avec une vérité historique si frappante, et avec un nez en cire d'une vérité non moins frappante, les auteurs avaient imaginé de mettre en scène M. Montaigu, qui, à cette époque, n'était que simple officier d'ordonnance. Son rôle, on ne peut pas plus épisodique,

avait été confié à un figurant du dernier ordre, lequel ne faisait qu'entrer et sortir, après que l'Empereur lui avait adressé ces mémorables paroles, d'un ton essentiellement bourru et impératif : « M'sieu Montaigu, portez-moi *c'te* lettre ! »

« Le vrai Montaigu fut médiocrement flatté de cette exhibition matérielle de son individu, d'autant plus que le faux Montaigu était fort sale, très-mal vêtu, et d'une physionomie tout à fait inintelligente, un pur comparse à dix-huit sous par soirée ! M. Montaigu passa une nuit très-agitée, et, le lendemain, il se rendit auprès du directeur du Cirque, lui exposa sa requête, demandant avec instance que son nom fût changé, ou bien que le comparse fût habillé proprement. — Le directeur trouva plus économique de changer le nom, et le colonel se consola en songeant que, probablement, personne à l'Opéra n'avait eu vent de l'aventure.

« Deux années s'écoulèrent dans un calme plat essentiellement perfide. — Si l'on en croit les poëtes descriptifs, tous les calmes sont aussi perfides que plats. — Un soir, à l'orchestre de l'Opéra, M. Montaigu discutait avec M. Perpignan, qu'il poussait très-rudement, et auquel il ne ménageait pas les bottes les plus assassines. Les stalles voisines prêtaient une oreille attentive à ce duel de la parole, s'apprêtant à couronner le vainqueur qui, selon toute apparence, devait être M. Montaigu.

« Tout à coup un sourire étrange illumine la bouche plissée de M. Perpignan ; il bondit dans sa stalle. — Tel le cerf aux abois redouble d'élasticité et de vigueur à l'aspect d'un épais fourré où il espère se dérober aux poursuites de la meute, son bourreau.

— Avoue-toi vaincu, lui dit le colonel.

A ces mots humiliants, M. Perpignan se redresse, et pastichant, à s'y méprendre, le ton et le geste de l'Empereur-Edmond, il s'écrie d'une voix fortement accentuée :

— M'sieu Montaigu, portez-moi *c'te* lettre !

« La chronique rapporte que le colonel poussa un jurement effroyable, et qu'il disparut comme une ombre ; il resta plus de six mois sans reparaître à l'Opéra. »

— Quels sont donc, demandai-je à Poinsinet, les deux jeunes gens assis près de M. Montaigu ?

— L'un est M. Caumartin, l'autre est M. le vicomte Saint-Géniès. M. Caumartin, qui doit vous être connu par son malheureux procès en Belgique, reparaît ce soir à l'Opéra pour la première fois. Aussi, voyez avec quel remarquable empressement les dames braquent leurs binocles sur cet intéressant héros de cour d'assises. Je suis persuadé que la mort de M. Sirey a déjà valu à M. Caumartin et lui vaudra encore une foule de bonnes fortunes. — Quant à M. Saint-Géniès, c'est un jeune vicomte qui a des éperons, mais qui n'a pas de chevaux. En attendant qu'il lui

en pousse, il copie servilement la mise de M. Nestor Roqueplan; et, certes, j'imagine vous surprendre beaucoup en vous disant qu'il a trouvé le moyen d'exagérer les nœuds de cravate de son élégant modèle.

VIII.

« Il se fait tard, me dit Poinsinet ; déjà la représentation tire à sa fin. M'est avis que nous ne ferons pas mal de compléter tout de suite notre revue des mystères de la salle.

— Et les mystères des coulisses ? demandai-je avec empressement ; est-ce que vous ne me les ferez pas connaître ? Voulez-vous donc vous arrêter au moment le plus intéressant de vos confidences ?

— Rassurez-vous ; je n'oublierai rien. Vous en serez quitte pour revenir, dans deux jours, à la même place et à la même heure ; et si mon bavardage ne vous ennuie pas trop, je renouerai sans peine le fil

rompu de mon discours, pour me servir d'une tournure de phrase en grand honneur dans *les Mille et Une Nuits.*

Tout aussitôt, je protestai avec chaleur de mon vif intérêt pour les révélations de Poinsinet. Cet empressement parut lui être agréable au plus haut point. Il me serra la main entre ses doigts osseux et parcheminés, puis il continua en ces termes :

« Je ne vous ai rien dit encore de cette baignoire d'avant-scène, bien connue du public sous le nom de *loge infernale,* et que j'ai baptisée, moi, *loge maudite.*

— Pourquoi ce nom de malheur? interrompis-je, je me suis laissé dire que c'est le rendez-vous habituel des lions les plus rutilants de l'époque, et des sportsmen les plus quintessenciés du turf de Chantilly. Les locataires de cette loge passent dans le public pour être la fine fleur des pois de la gentilhommerie française. Ils volent, m'a-t-on dit, de victoires en conquêtes, et de triomphes en succès. Les femmes, et j'entends les plus huppées, n'ont rien à leur refuser. Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont nobles, riches et spirituels ; du diable si je vois là-dedans rien qui justifie l'épithète de mauvais augure que vous appliquez à cette loge cinq fois favorisée des dieux !

L'auteur d'*Ernelinde* me regarda fixement, après quoi il se prit à sourire d'une façon toute particu-

lière. Je lui demandai compte de cette hilarité impertinente.

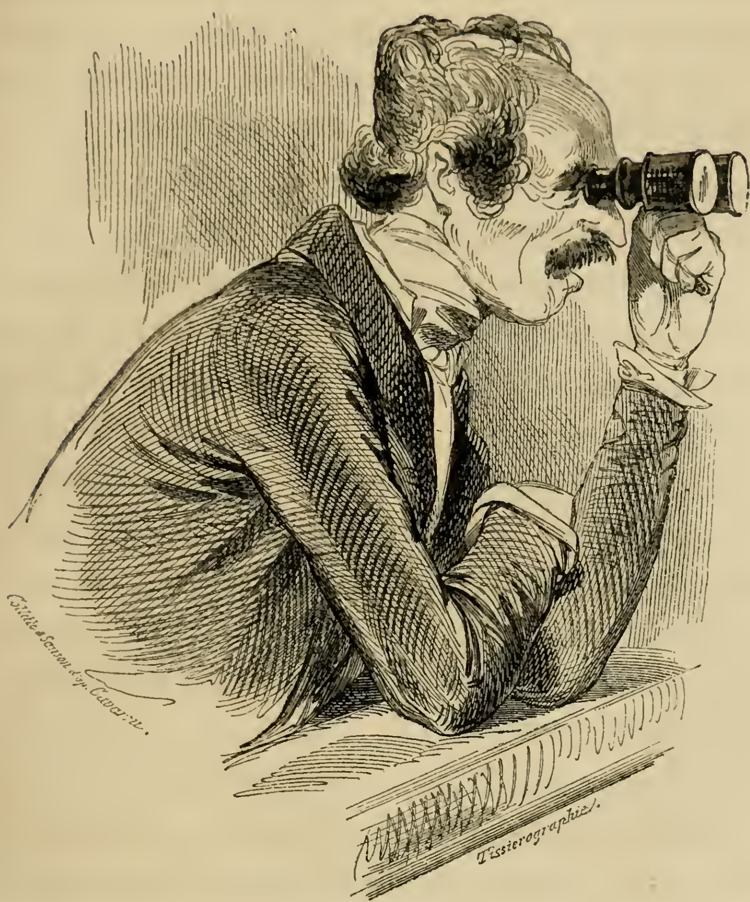
— C'est votre crédulité naïve qui provoque ma bonne humeur, me dit-il. Ah! vous en êtes encore à croire à l'existence des lions, à l'esprit des lions, à la fortune des lions, à la jeunesse des lions et à mille autres balivernes de la même farine? Les lions, mon cher monsieur, ont été inventés il y a une douzaine d'années. Ils avaient alors de trente à trente-cinq ans, et depuis ils ne se sont point renouvelés; comptez un peu sur vos doigts quel nombre respectable de printemps ils doivent posséder à cette heure! Si la plus grande partie de ces aimables jeunes gens n'est pas depuis longtemps père de famille; si même quelques-uns ne sont pas grands-pères de famille, cela tient probablement à ce qu'ils n'ont jamais trouvé à se marier.

« Pour ce qui est de leurs dépenses sardanapalesques, elles se bornent à payer un millier de francs leur part de loge et à débourser cent écus pour la cotisation du club. Ils dînent dans l'antichambre du café de Paris, à cent sous par tête, y compris le pourboire du garçon et le cure-dent de rigueur, usent pour cinquante francs d'éperons annuels, fument pour trois cents francs de cigares, et font nettoyer deux fois leurs gants jaunes. — J'ai calculé qu'il ne fallait pas moins de huit mille livres de rentes pour mener cette existence de sultan.

« Quant à l'épithète que j'ai appliquée à leur loge, elle est juste, et je le prouve. Que sont devenus, je vous le demande, la plupart de ces magnifiques habitués qu'on voyait jadis y resplendir d'un lustre si éclatant? Comme si le doigt de Dieu les avait touchés au front, ils se sont brisés en mille pièces ; et, pour ma part, j'admire fort le courage de ceux qui continuent à franchir le seuil de cette baignoire maudite. Voyez plutôt : M. Duranton s'est brûlé la cervelle ; M. Conrad de Lagrange est mort subitement une nuit de mardi gras ; M. Charles de Boigne s'est vu dépouillé, du jour au lendemain, de cinquante mille francs de rentes ; le comte Germain a été contraint de laisser vendre à l'encan les magnificences de son appartement du boulevard Montmartre ; M. Lautour est, à cette heure, modeste sous-préfet dans un trou ignoré de la Dordogne ou de la Haute-Vienne, et M. Chégaray a disparu subito comme un simple notaire. Je ne connais que M. le marquis de Lavalette qui soit sorti sain et sauf de cette galère : il a épousé une veuve opulente, et le voilà secrétaire d'ambassade.

« Les familiers de la loge maudite se sont fait fabriquer par l'ingénieur Chevalier des lorgnettes qui grossissent trente-deux fois les objets et les rapprochent d'autant. Grâce à ces binocles-monstres qu'on pourrait tout aussi bien appeler des monstres de binocles, pour eux le maillot est une chimère. Il n'y

a pas de jambes si bien cuirassées qu'ils ne déchiffrent à jupons ouverts.



« Un de mes griefs les plus sérieux contre ces messieurs que vous appelez des lions, c'est d'avoir engendré les demi-lions, qui ont donné naissance aux quarts de lions, qui ont procréé les huitièmes de

lions, et ainsi de suite jusqu'aux fractions les plus minimes. Il y a telle avant-scène des troisièmes, occupée tout entière par des huitièmes de lions. Ces jeunes gentilshommes sont, durant le jour, clercs de notaire ou associés de l'associé d'un associé d'agent de change. Le soir, ils s'empilent dans une cage d'où il leur est matériellément impossible de rien apercevoir. — Ceux qui ont des gants propres se mettent sur le devant de la loge.

« Du côté opposé, et précisément au-dessus de l'avant-scène vide de ce pauvre M. Schikler, si méchamment mis à mort par les prédictions de M. Massol, vous apercevez la loge réservée aux artistes de l'Opéra : elle est occupée, ce soir, par mesdemoiselles Pierson, Roland, Forster, Dimier, Robert, Saint-Georges et Caroline Lasciat, une jeune et jolie coryphée de la danse, qui ne rit jamais, sous prétexte de ne pas montrer ses dents, ce qui a fait dire à M. Nestor Roqueplan :

« C'est un rat qui a peur des souris. »

« Mademoiselle Héloïse Florentin y tient noblement sa place. Mademoiselle Florentin, sur le compte de qui j'aurai certainement à revenir lorsque j'entamerai les mystères des coulisses, est sans contredit la fille d'Opéra la plus spirituelle qui soit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est l'une des plus belles, sinon la plus belle, vous n'avez qu'à la lorgner pour vous en convaincre.

— C'est cette dame qui lit si attentivement un journal ?

— Elle-même. Ce journal, c'est le *Moniteur Parisien*, le *Messager* ou tout autre organe officiel du soir, et je peux bien vous affirmer que ce ne sont ni les affaires d'Espagne ni les discours d'O'Connell qui la préoccupent à ce point. Mademoiselle Florentin ne s'intéresse qu'à une sorte de politique, et cette politique est la politique africaine. Au seul nom d'Alger, son cœur s'émeut et palpite. Les victoires du duc d'Aumale lui sont particulièrement sensibles ; aussi épie-t-elle avec soin l'annonce de son retour en France, désireuse de témoigner, de vive voix, à S. A. R. combien ses succès récents de la *smala* l'ont charmée.

« Pour en revenir à la physionomie de la loge des artistes, je dois vous dire qu'il n'y a pas dans toute la salle un seul coin où l'on soit plus dur et plus impitoyable pour le pauvre monde. Les points d'orgue téméraires et les pirouettes hasardées y sont jugés avec une rigueur dont pas un feuilleton n'approche. Ces dames, entre elles, s'y déchirent à belles dents. — Je ne dis point ça pour mademoiselle Caroline Lasciat.

« Les deux avant-scènes des cinquièmes, vulgairement nommées les fours, appartiennent au bataillon nombreux, mais nullement sacré, des rats de la danse et des figurantes du chant. Mesdemoiselles

Courtois, Mathilde Marquet, Pêche et Sidonie Toussaint y brillent au premier rang. C'est là qu'elles reçoivent en audience particulière leur petite cour composée d'un demi-quarteron de jeunes apprentis lions, complétement imberbes, lesquels ne craignent pas de manger en bouquets de violettes à un sou et en marrons rôtis la pension de douze cents livres que leur octroient papa et maman.

« Tout là-haut, là-haut, à plusieurs mètres au-dessus du niveau du lustre, et non loin des combles, est située la loge des pensionnaires du Conservatoire. Ces jeunes gens, s'il faut les en croire, sont tous destinés à briller de l'éclat le plus vif sur les nobles planches de l'Académie royale de musique. Ce sont de jeunes *ut* de poitrine, qui tous se donnent à eux-mêmes les plus grandes espérances. Mais, comme l'a dit un poëte :

Hélas! que j'en ai vus mourir d'ut de poitrine!

« Et qui pourrait nommer les théâtres obscurs de la banlieue où ces messieurs achèveront leurs ténébreuses carrières? En attendant, on les envoie à l'Opéra, afin qu'ils puissent se perfectionner dans l'art difficile du chant. C'est pourquoi ils se montrent assidus surtout aux représentations du ballet.

« Descendons un étage. Cette loge de face des troisièmes, la dernière à votre gauche, c'est la loge

de M. Scribe. C'est là, m'a-t-on assuré, que M. Scribe a composé une piquante nouvelle publiée dans le feuilleton de *la Presse*, sous le titre de *Judith ou une loge de l'Opéra*. M. Scribe, — ce charmant esprit qui a tant de finesse, cette féconde imagination si fertile en ressources ingénieuses, cet habile jongleur dramatique qui joue avec les difficultés les plus difficiles et avec les impossibilités les plus impossibles, comme on voit le jongleur chinois jouer avec des myriades de boules qu'il semble lancer au hasard et qu'il rattrape toujours d'une main sûre, — M. Scribe est un habitué fidèle de l'Opéra. Il n'y vient jamais seul. Le plus souvent, son compagnon de spectacle est une compagne, et Cupidon sait le nombre de jolies compagnes auxquelles il a fait successivement les honneurs de sa loge. A présent, M. Scribe est marié, et sa loge n'est plus accessible qu'à madame Scribe — Pour une qui est satisfaite, combien sont désolées !

« Descendons encore deux étages, et vous reconnaîtrez aisément la présence de madame Véry à ce bouquet tout à fait monstrueux, étalé sur le rebord d'une loge de côté des premières. Ce n'est pas un bouquet, c'est une botte de fleurs. Le bouquet de madame de La Riboissière lui-même pâlit et s'éclipse devant cette pyramide fleurie. C'est, entre ces deux dames, observez-le, une lutte de roses et un duel de camélias, qui finiront Dieu sait comme!

Mon respect pour la vérité me force de convenir que madame Véry triomphe aujourd'hui sur toute la ligne, et j'imagine qu'elle a dû faire porter son bouquet dans une voiture de déménagement. Sans aucun doute, M. et madame Véry seraient les deux créatures de la terre les plus fortunées, s'il ne se mêlait pas à leur nom un certain parfum de cuisine, une odeur de friture et de ragoûts qui n'est rien moins qu'aristocratique. Il n'y a pas longtemps, un laquais mal appris les a annoncés dans un salon, en criant de toute la force de ses poumons robustes : « M. et madame Véfour! » Le drôle s'était trompé de porte. De méchantes langues du faubourg Saint-Germain n'appellent jamais madame Véry autrement que madame Véry-Table. Ce qui doit consoler madame Véry de ces petites épigrammes, c'est son éclatante beauté.

« Me préserve le ciel d'oublier, dans cette nomenclature, la baignoire du prince Tufiakin!

« Le prince Tufiakin, *alias* prince Torticolis, a été pendant longtemps directeur des théâtres royaux de Saint-Pétersbourg, pour le compte de l'empereur Alexandre. Une affaire de femmes, où il eut le cou tordu par plusieurs époux irrités, le força de se réfugier en France. Il annonça qu'il partait pour un an; mais il comptait sans les délices de Capoue, et sans les charmes d'Armide : Armide et Capoue ont si bien bien fait les choses, chacune de son côté, qu'il ne

mourra pas ailleurs que dans le deuxième arrondissement. — Le prince Tufiakin est principalement remarquable de deux côtés, du coté des bottes et du côté de la voiture. Cette voiture et ces bottes figurent au nombre des curiosités les plus curieuses de Paris. Les bottes sont percées d'une prodigieuse quantité de petites échancrures. Ce n'est plus du cuir, c'est de la guipure de cuir. Quant à sa voiture, c'est une voiture impossible ; quelque chose dans le goût de l'équipage du seigneur Fontanarose, au premier acte du *Philtre*. Le cocher et le chasseur sont vêtus en colonels d'infanterie. Mais si le prince Tufiakin possède l'équipage d'un charlatan, il n'en possède pas du tout les secrets merveilleux. Je n'en veux d'autre preuve que l'état de ses bottes ; il est évident qu'il ignore la façon de guérir les cors aux pieds.

« La famille des Batta menace de remplacer avantageusement la famille des Atrides. A notre gauche, j'aperçois Alexandre Batta, le violoncelle ; à notre droite, Laurent Batta, le pianiste, et derrière nous, Joseph Batta, le violon. On parle, en outre, de cinq ou six autres jeunes Batta, flûte, basson, clarinette, grosse caisse et cornet à piston, qui se disposent à nous arriver sitôt que leur éducation musicale sera terminée. — Les frères Batta sont généralement connus sous le nom du *Batta-clan*.

« On voit bien, poursuivit Poinsinet, que le mo-

ment approche où M. Duprez va entonner le *Suivez-moi!* Regardez aux portes de l'orchestre et de l'amphithéâtre : la foule s'y presse de plus en plus nombreuse; les dernières marches sont envahies. J'aperçois M. Rolle, du *National;* M. Édouard Thierry, et M. Charles Ballard, les deux cofeuilletonistes du *Messager;* M. Henri Berthoud, M. Louis Huart, M. Altaroche, M. Achille Denis, le rédacteur de *la Gazette des Théâtres*, M. Emmanuel Gonzalès, M. Adolphe de Balathier, M. Berlioz et M. Charles Froment, le rédacteur en chef de *l'Écho des Théâtres*, le seul de tous vos journalistes qui ose attaquer en face votre confrère indigne, M. Charles Maurice. »

Comme il parlait ainsi, l'orchestre fit entendre cette suave ritournelle qui précède l'air magique : *Asile héréditaire.* Poinsinet se tut, et, s'enfonçant carrément dans sa stalle, il n'eut plus d'yeux que pour Duprez et d'oreilles que pour Rossini.

Lorsque la représentation fut terminée, je lui offris mon bras, et nous cheminâmes ainsi jusqu'à la rue du Mont-Blanc.

— N'oubliez pas, me dit-il, que je vous attends après-demain. Venez de bonne heure, je prévois que j'en aurai long à vous conter.

Et il disparut.

IX

Le lundi suivant, comme je traversais le boulevard, je m'entendis appeler par mon nom. — C'était maître Poinsinet, qui dégustait amoureusement une demi-tasse, assis devant la porte du Café de Paris.

— Salut à l'auteur immortel d'*Ernelinde*, dis-je en prenant place à ses côtés.

Mon homme s'inclina avec une gravité convaincue, qui, malgré moi, me fit sourire.

— Aimez-vous le café? me demanda-t-il. J'estime que c'est le nectar des grands esprits. Voltaire, qui, en

toutes choses m'a toujours copié servilement, Voltaire n'a fait semblant d'aimer cette liqueur divine qu'à dater du jour où il a su que j'en raffolais. Quel suave arome! quel parfum enivrant! continua-t-il en dardant sur sa demi-tasse un regard tout rayonnant d'une exquise tendresse.

Pour unique réponse, je me contentai d'allumer un cigare.

— Vous fumez! s'écria-t-il, vous osez fumer! Si vous tenez à m'être quelque peu agréable, éteignez bien vite ce petit réchaud empoisonné. Certes, vous ne pourrez pas dire que je ne suis pas de votre siècle, et vous seriez mal venu de m'infliger les épithètes outrageantes de *perruque*, voire même de *rococo*. Il n'est pas une de vos folies contemporaines que je n'aie adoptée avec la plus sainte résignation; j'ai passé sous les fourches caudines de vos modes ridicules, ainsi que vous pouvez vous en convaincre en analysant ma toilette. J'ai adopté le pantalon écossais; je n'ai pas reculé devant le chapeau à long poil; j'ai arboré à ma boutonnière le camélia classique de M. Lautour-Mézeray, et j'ai eu le triste courage de m'ensevelir tout vivant dans un de ces horribles sacs qu'on a baptisés *twine* ou *tweed*, je ne sais pas au juste. — Quant au cigare, j'ai protesté, je proteste et je protesterai toujours!

—Calmez-vous, lui dis-je, ô mon cher poëte! vous êtes obéi.

Tout aussitôt, je jetai mon cigare sur l'asphalte du trottoir.

— A la bonne heure! reprit-il. A présent, du moins, on peut causer avec vous sans craindre d'être empesté. — Et comme tout sacrifice, quelque mince qu'il soit, mérite une récompense, je vais, en attendant l'heure du spectacle, vous dire en peu de mots les origines de l'Opéra.

Tout en savourant sa demi-tasse à très-petites gorgées, Poinsinet s'exprima comme il suit :

« L'Académie royale de musique est née d'un ballet représenté un beau jour dans les petits appartements de Sa Majesté Louis XIV. — Il s'agissait d'amuser le grand roi, et le cardinal Mazarin imagina, d'après la coutume de son pays, d'organiser une représentation, mêlée de danses et de symphonies, dans laquelle le roi, les princes et les plus grands seigneurs de la cour remplirent divers personnages de divinités, de héros et de bergers. Cette invention tout italienne obtint, dès l'abord, le plus complet succès. Louis XIV daigna se déclarer amusé; il manifesta hautement son goût pour ces sortes de divertissements, et commanda au poëte Benserade un ouvrage régulièrement composé. Benserade se mit à l'œuvre, et, en moins de trois semaines, il accoucha d'une mascarade, en forme de ballet, appelée *Cassandre*, et qui fut dansée par le grand roi, au Palais-Cardinal, en l'an 1651.

« La mode de ces représentations, moitié chant et moitié danse, se développa rapidement. Il y avait alors un certain marquis de Sourdeac, de l'illustre maison de Rieux, possesseur d'une fortune considérable, et faisant de ses écus l'usage le plus magnifique de la terre. Le marquis de Sourdeac était né grand machiniste, comme d'autres naissent grands politiques ou grands hommes de guerre. A l'occasion du mariage du roi, il fit représenter dans son château de Neubourg, en Normandie, une pièce intitulée *la Toison d'or*, dont les paroles étaient de Corneille l'aîné, et dont toutes les machines, et elles étaient fort compliquées, avaient été faites d'après ses plans, d'après ses indications, et d'après ses idées. Outre ceux qui étaient nécessaires à l'exécution de ce dessein, lesquels furent entretenus à Neubourg à ses dépens, et pendant deux mois, il logea et traita plus de cinq cents gentilshommes de la province durant plusieurs représentations. J'en suis bien fâché pour l'honneur de l'hôtel Castellane, mais voilà une façon de comprendre l'hospitalité qui me paraît laisser bien loin derrière elle les verres d'orgeat et les biscuits de Reims dont se montre si peu prodigue l'illustre créateur de l'Académie des *Sous-Jupes*.

« *La Toison d'or* avait pour interprètes les comédiens de la troupe royale du Marais. Mais les largesses du marquis de Sourdeac ne s'arrêtèrent pas là. Il fit plus : il en gratifia cette troupe, qui, de retour à

Paris, la donna sur son théâtre. La magnificence de ce spectacle a longtemps servi de modèle pour d'autres qui l'ont suivi.

« Il était écrit dans les destinées de l'Opéra que la religion présiderait à sa naissance. Importé par un cardinal, l'Opéra fut tout à fait organisé par un abbé nommé l'abbé Perrin. Ledit abbé fut évincé par Lully, qui, au mois de mai de l'année 1772, obtint du roi des lettres patentes en forme d'édit, portant permission de tenir une Académie royale de musique. Aussitôt Lully fit construire, rue de Vaugirard, un nouveau théâtre édifié par les soins de Vigarini, machiniste du roi, qu'il associa pour dix ans au tiers de ses profits. Sur ces entrefaites, Molière étant mort, le roi donna la salle du Palais-Royal à Lully.

« Lully fut tout à la fois compositeur, directeur et chef d'orchestre de son théâtre; c'était un chef d'orchestre à la façon de M. Habeneck, c'est-à-dire un homme très-brusque et très-redouté de ses subordonnés. Lorsqu'un de ses artistes jouait faux ou n'allait pas en mesure, il ne se contentait pas de le mettre à l'amende. Après l'avoir publiquement chargé d'injures, après l'avoir traité d'animal et de bélître, il quittait son siége, et lui assénait sur le crâne un grand coup de son redoutable violon.

« On raconte que dans le cours de sa longue carrière il détériora douze crânes et soixante-quinze violons. Une pauvre clarinette qui jouait comme un

aveugle était particulièrement en butte aux mauvais traitements de son chef. Lully le frappait comme un sourd. Les coups de violon pleuvaient sur sa tête, où ils se brisaient comme du verre. « Je n'ai jamais vu une tête si dure, » disait Lully. On sut depuis que la clarinette avait pris le sage parti de faire doubler sa perruque avec une feuille de plomb.



« Louis XIV ne cessa jamais de témoigner à l'Opéra une tendresse toute paternelle. Il poussa la sollicitude

à ce point, qu'il régla lui-même et qu'il écrivit de sa main le budget de ce théâtre. L'ordonnance est du 11 janvier 1713.—Autres temps, autres budgets, mon cher monsieur! Le budget, à cette époque, s'élevait au chiffre modeste de SOIXANTE-SEPT MILLE CINQUANTE livres, tout compris,—juste ce que gagne, de nos jours, un *ut* de poitrine qui n'a pas trop de prétentions.

« Voici de quelle façon économique était composé le personnel chantant, dansant et administratif du théâtre. Je vous prie de croire que je n'imagine absolument rien, et que toutes les sommes que je vais vous citer sont parfaitement historiques.

« Les trois basses-tailles gagnaient ensemble TROIS MILLE SEPT CENTS livres;—la première QUINZE CENTS, la seconde DOUZE CENTS, et la troisième MILLE;

« Les trois haute-contre étaient payées le même prix;

« Deux tailles étaient payées DOUZE CENTS livres les deux.

« Il y avait six actrices pour les rôles, gagnant ensemble SIX MILLE CENT livres; — la première QUINZE CENTS livres, la seconde DOUZE CENTS, la troisième MILLE, la quatrième NEUF CENTS, la cinquième HUIT CENTS et la sixième SEPT CENTS;

« Vingt-deux choristes à HUIT CENTS livres;

« Deux pages à DEUX CENTS;

« Et douze filles à QUATRE CENTS.

« Les danseurs étaient au nombre de douze ; leurs appointements réunis formaient un total de HUIT MILLE QUATRE CENTS livres :

« Deux avaient MILLE livres ;

« Quatre étaient à HUIT CENTS livres ;

« Quatre à SIX CENTS ;

« Et les deux autres à QUATRE CENTS.

« Les dix danseuses gagnaient ensemble CINQ MILLE QUATRE CENTS livres ;

« Les deux premières danseuses étaient à NEUF CENTS livres ;

« Les quatre deuxièmes danseuses à CINQ CENTS ;

« Les quatre dernières à QUATRE CENTS.

« L'orchestre coûtait VINGT MILLE CENT CINQUANTE livres, dont MILLE livres pour le batteur de mesure.

« Enfin il y avait :

« Un maître de salle de danse à CINQ CENTS livres ;

« Un compositeur de ballets à QUINZE CENTS :

« Un dessinateur à DOUZE CENTS ;

« Deux machinistes à SIX CENTS ;

« Et un maître tailleur à HUIT CENTS ;

« Total égal, SOIXANTE-SEPT MILLE CINQUANTE livres.

« Ce fut encore le roi qui s'occupa de la question des droits d'auteur ; et il faut reconnaître qu'il fut plus généreux envers les auteurs qu'envers les artistes. D'après le tarif fixé par Louis XIV, un opéra était payé deux cents livres pendant les dix premières représentations, et cent livres pendant les représenta-

tions suivantes. La même proportion existait pour le ballet, qui était payé cent vingt livres d'abord, et soixante livres ensuite.

« Ce fut le 10 décembre 1717 que le roi accorda aux directeurs de l'Opéra la permission de donner des bals masqués, à partir du 1er janvier 1718. L'inspection de ces bals, ainsi que celle des représentations, fut accordée au sieur Destouches, qui était, pour ainsi dire, le Perpignan de l'époque.

« Quelques années plus tard, les appointements des artistes furent un peu augmentés.

« En 1738, Chassé, l'un des premiers sujets de l'Opéra, et l'un des trois plus rétribués, avait pour appointements trois mille livres, plus mille livres à titre de gratification ordinaire; douze cents livres à Pâques, à titre de gratification extraordinaire, et deux cents livres d'indemnité pour pain, vin et entretien de chaussure.

« Cette indemnité pour pain, vin et entretien de chaussure était réservée aux sujets hors de ligne. Neuf seulement en jouissaient en 1738; c'étaient *les feux* du temps.

« Mademoiselle Antier, premier sujet de chant, avait les mêmes appointements que Chassé, mais seulement six cents livres de gratification extraordinaire à Pâques. Elle jouissait, du reste, de l'indemnité de deux cents livres pour pain, vin et entretien de chaussure.

« Madame Lemaire avait presque autant que mademoiselle Antier, mais l'indemnité était seulement de cent livres, — ce qui ne l'empêchait point, soyez-en persuadé, — de tout autant manger, de tout autant boire, et d'être tout aussi galamment chaussée que sa camarade Antier.

« Blondy, le premier danseur, avait trois mille livres d'appointements, sans gratification ni indemnité.

« Mademoiselle Camargo avait deux mille deux cents livres, et cinq cents livres de gratification.

« Mademoiselle Sallé, sa rivale, — surnommée la Vestale, par antiphrase sans doute, — n'avait que deux mille livres, cinq cents livres de gratification, et, seule de la danse, mille livres pour pain, vin et entretien de chaussure.

« Ces appointements, vous le voyez, ne ressemblent guère à ceux de vos danseuses modernes... et cependant c'était le bon temps pour ces dames. Je me souviens que mademoiselle Guimard, dans un faubourg isolé, ayant eu un rendez-vous payé deux mille écus, avec un homme dont la robe exigeait le plus grand mystère, fut touchée du spectacle de la poignante misère répandue dans ce pauvre quartier par suite des froids excessifs de la saison. Ses entrailles s'émurent, et des deux mille écus, fruit de son iniquité, elle en distribua elle-même une partie et porta le surplus au curé de Saint-Roch pour le même usage.

« Vous serez peut-être surpris qu'il y ait eu un homme assez fou pour payer un semblable prix une pareille entrevue. Vous le serez beaucoup moins, quand vous saurez que mademoiselle Guimard était entretenue dans le luxe le plus incroyable par M. le maréchal prince de Soubise. Elle avait trois soupers par semaine : l'un composé des premiers seigneurs de la cour et de toute sorte de gens de considération ; l'autre, d'auteurs, d'artistes et de savants ; enfin, un troisième, où étaient conviées les filles les plus séduisantes, véritable orgie où la débauche était portée à son comble.

« Voilà comment l'on agissait avec les premiers sujets, et voici de quelle manière les doubles étaient traités.

« Mademoiselle Grandi, figurante d'un talent contestable et d'une figure médiocre, se plaignait un soir au théâtre d'avoir perdu un adorateur qui lui avait donné vingt mille livres en cinq semaines.

« Un spectateur lui ayant dit, par pure galanterie, qu'elle était bien faite pour trouver aisément à réparer cette perte, elle répondit que cela ne se remplaçait point facilement, et elle ajouta qu'en tout cas elle exigerait à l'avenir, comme arrhes du marché, un carrosse, deux bons chevaux, avec cent louis de rentes assurées, pour leur acheter une provision convenable de foin et d'avoine. — La conversation en resta là. — Le lendemain on vit arriver chez mademoiselle Grandi

un superbe carrosse attelé de deux chevaux irréprochables. Trois autres chevaux suivaient en laisse, et l'on trouva cent trente mille livres en espèces dans les coffres de la voiture !

« La morale de tout ceci, mon cher monsieur, est que je méprise profondément les socques désarticulés, les robes trouées et les tartans tachés des danseuses d'à présent. »

Poinsinet se tut et consulta sa montre. « Oh ! oh ! fit-il, je me suis laissé aller à bavarder plus de temps que je ne pensais. Vite, levons la séance, et dirigeons-nous vers l'Opéra. »

X

« Savez-vous, me dit-il, que cet orgueilleux Parisien, si fier de sa grande ville et des monuments qu'elle renferme, n'a guère le droit de tirer vanité de son Académie royale de musique? Pour ma part, je ne conçois pas l'Opéra autrement qu'isolé de toutes constructions étrangères, et s'épanouissant tout à son aise sur une vaste et belle place ombragée de grands arbres, aux angles de laquelle des fontaines jailliraient avec de doux murmures. Là, franchement, quelle estime avoir pour un théâtre royal bâti en bois, comme une scène de vaudeville,

enclavé dans un sombre passage, et qu'il faut chercher péniblement, perdu qu'il est au milieu de rues si étroites que deux attelages ne sauraient y galoper de front? Mon Opéra, à moi, — l'Opéra tel que je le comprends, et tel qu'il devrait être pour obéir décemment aux fastueuses exigences de sa réputation européenne,—serait entouré d'allées larges et sablées d'un sable fin et jaune comme de la poudre d'or; des flots de gaz inonderaient sa blanche façade et la feraient resplendir aux yeux des passants comme un phare protecteur; ne serait-ce pas en effet le phare du plaisir, de la mélodie et de la volupté? J'y voudrais des arcades hardiment découpées, des bas-reliefs spirituellement allégoriques, un péristyle spacieux et magnifiquement aéré, une longue file de colonnes dressant avec majesté, dans l'air, leurs élégantes corniches merveilleusement sculptées, et, sur tout cela, d'innombrables dorures répandues avec une royale profusion. Car,—n'en déplaise aux esprits économiques de votre époque, — la dorure aux flancs d'un bel édifice ressemble tout à fait à une parure de diamants sur les épaules d'une belle femme.

« Voilà le rêve, poursuivit Poinsinet après un instant de silence; et voici la réalité, ajouta-t-il, en désignant, d'un geste plein de mépris, cette haute muraille toute noire de fumée qui domine l'hôtel Choiseul du côté de la rue Grange-Batelière.

—Où me conduisez-vous? lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

— Quelle façade! reprit-il, lorsque nous fûmes arrivés dans la rue Lepelletier. Comme c'est triste et sale! comme c'est mesquin, lourd et écrasé! Y a-t-il au monde quelque chose qui soit plus laid et plus ridicule que ces huit pauvres Muses qui grelottent là-haut, pareilles à des tuyaux de cheminées. Observez, je vous prie, que la neuvième Muse oubliée est précisément celle de la musique.

En ce moment un homme mal vêtu et d'une allure avinée se plaça impudemment sur notre passage, et nous souffla au visage les paroles suivantes, imprégnées au plus haut point d'une horrible odeur d'alcool, mélangée d'un âcre parfum de tabac :

— *Un* stalle, bourgeois! un parterre, mon maître! moins cher qu'au bureau.

L'auteur d'*Ernelinde* fit un bond en arrière, comme s'il eût aperçu se dresser sous ses pieds la tête dégoûtante de quelque ignoble reptile.

— Retirez-vous, dis-je brusquement à cet homme. Nous n'avons que faire de vos services.

L'homme haussa les épaules, nous jeta un regard de mépris, et, nous désignant à l'un de ses confrères, il s'écria de façon à être entendu des deux bouts de la rue :

— Tas de va-nu-pieds! *ça* n'a pas le sou pour aller au spectacle... et *ça* se promène aux alentours de l'Opéra pour faire croire que *ça* peut entrer dans la salle!

Poinsinet m'entraîna rapidement.

— Imprudent! me dit-il; à quoi songez-vous? ou plutôt à quoi ne songez-vous pas? Vous avez failli vous faire une affaire avec un marchand de billets!

— Par exemple! repartis-je avec indignation; pour qui me prenez-vous? J'aurais appelé à mon aide quelque sergent de ville, payé, ce me semble, pour nous débarrasser de cette canaille.

— Silence, pour l'amour de Dieu, silence! s'écria Poinsinet, dont la voix était visiblement altérée. Vous voulez donc nous faire égorger sur la place? Ignorez-vous que le sol que nous foulons appartient, en toute propriété, à messieurs les marchands de billets? Nous sommes sur leurs domaines, entendez-vous, et je ne saurais trop vous recommander une excessive prudence. Que me parlez-vous de sergents de ville? et dans quelle circonstance avez-vous vu un agent de l'autorité oser porter une main sacrilége sur un marchand de billets? Bien plus! si les marchands de billets n'arrêtent pas encore les sergents de ville, s'ils ne les fourrent pas eux-mêmes au violon, vous pouvez être certain qu'ils en arriveront là avant qu'il soit longtemps. Un marchand de billets! mais c'est le bœuf Apis des Égyptiens, c'est le fétiche des Indiens, c'est la chose sacrée entre toutes, c'est l'objet respectable parmi les plus respectables. A coup sûr, si M. de Balzac avait à refaire l'un de ses plus beaux livres, il changerait le titre de : *Ne touchez pas à la hache*, contre celui-

ci cent fois plus énergique : *Ne touchez pas au marchand de billets !* d'autant que les marchands de billets sont unis comme *les treize*, hardis comme *les treize*, forts comme *les treize*, et dix fois plus nombreux que *les treize !*

« N'allez pas croire au moins que j'exagère en rien la puissance de cette formidable corporation. Les faits sont bien plus éloquents que mes paroles ne pourraient l'être. Ne les voyez-vous pas, depuis cinq années, résister audacieusement à tous les règlements de police, et braver, sans la moindre frayeur, tous les édits datés de la rue de Jérusalem ? Combien de fois la destruction de cette industrie scandaleuse n'a-t-elle pas été proposée, votée, ordonnée, publiée et affichée ? Eh bien ! ces mesures ont-elles jamais empêché les marchands de billets de se livrer à leur honteux commerce ? en vérité, je vous le dis, les marchands de billets sont plus forts que la loi. Qui sait les magnifiques destinées que leur réserve l'avenir ? Qui pourrait dire le rôle important qu'ils sont appelés à jouer dans les affaires du pays ? Peut-être deviendront-ils quatrième pouvoir de l'État ? J'ai souvent imaginé que le gouvernement, inquiet de leurs empiétements quotidiens, n'avait fait construire les fortifications que pour les maintenir et pour les réduire au besoin.

« En attendant, vous le voyez, ils encombrent les trottoirs de la rue Lepelletier ; ils assiégent les abords de l'Opéra, harcelant le public, qu'ils injurient et qu'ils

volent sans aucune pudeur. Pour quelques soirées malheureuses où ils ne trouvent pas le placement de leur marchandise, combien de fois ne leur arrive-t-il pas de réaliser de gros bénéfices en exploitant la curiosité et l'inexpérience des provinciaux et des étrangers !— L'Académie royale de musique ne donnant que trois représentations par semaine, vous me demanderez peut-être ce que deviennent les marchands de billets les jours où le théâtre fait relâche : ceci, mon cher monsieur, est un détail de mœurs qui n'appartient



pas aux *Mystères de l'Opéra*, adressez-vous plutôt à

l'auteur des *Mystères de Paris*. Quant à moi, j'ai trop de vergogne pour vous le dire. Toujours est-il que vous les rencontrerez sur le boulevard Italien, où ils se pavanent fièrement et le chapeau sur l'oreille, tout prêts à protéger de leurs cannes et de leurs poings ces équivoques demoiselles qui sont la honte des promenades de Paris.

— Quel est, demandai-je à Poinsinet, ce bataillon compacte commandé par un gros homme qui vient de se diriger vers le théâtre, et à l'approche duquel une porte mystérieuse a roulé tout aussitôt sur ses gonds silencieux?

— C'est la tourbe immonde des claqueurs, me répondit-il, et le gros homme qui le commande n'est autre que le chef de claque, M. Auguste en personne. M. Auguste a maison de ville et maison des champs, il est juré, électeur et éligible. C'est un personnage Si c'était un ambitieux, pour sûr il serait, à cette heure, membre de quelque conseil municipal et capitaine dans la garde nationale. Il préfère être général au parterre de l'Opéra. On ne sait pas au juste ce que lui rapportent ses fonctions de souteneur; toujours est-il qu'il gagne beaucoup plus qu'un président de la cour de cassation, et presque autant qu'un maréchal de France. A l'exception de M. Duprez, il n'y a peut-être pas à l'Opéra un seul sujet qui ne lui serve une rente mensuelle, proportionnée à ses appointements, et aussi à *l'agrément* qu'il désire se procurer.

Les artistes le plus faiblement rétribués paient M. Auguste en nature, c'est-à-dire qu'ils lui abandonnent leurs billets de *service*, soit deux places de parterre, une stalle d'orchestre ou deux places dans une troisième loge. M. Auguste, qui est un grand économiste, prend de toutes mains, car il sait par expérience qu'il n'y a pas de sommes méprisables. Et puis n'est-ce pas une manière toute naturelle d'entretenir l'amitié? Les petits cadeaux, je le présume, n'ont jamais servi à autre chose.

« M. Auguste a deux lieutenants, qui eux-mêmes ont quatre sous-lieutenants. Chaque chef de brigade a dix hommes sous sa surveillance spéciale, ce qui forme un total de soixante individus, ou cent vingt mains qui n'attendent, pour se rapprocher, qu'un signe de M. Auguste. Ce signe est un léger coup de canne frappé sur le parquet. A ce signal bien connu, les deux lieutenants et les quatre sous-lieutenants donnent l'exemple à leurs hommes, et de tous les côtés alors retentissent ces intrépides bravos, qui ne trompent plus personne depuis longtemps.

« Les soixante claqueurs de l'Opéra se divisent en trois catégories : ceux qui sont payés, ceux qui sont au pair et ceux qui paient.

« Les premiers, qui sont à la charge de M. Auguste, reçoivent une rétribution d'un franc vingt-cinq centimes par soirée.

« La seconde catégorie se compose principalement

d'ouvriers tailleurs, d'apprentis coiffeurs, lesquels sont assez convenablement vêtus, et qui sont ravis d'assister gratis au spectacle. Ils en sont quittes pour offrir un petit verre et un cigare à l'un des sous-lieutenants de M. Auguste.

« La troisième catégorie est composée de jeunes gens peu fortunés qui, moyennant les quarante sous versés dans les mains de M. Auguste, et l'engagement formel d'obéir aux moindres signaux du chef, occupent au parterre une place cotée quatre francs aux bureaux.

« Le rendez-vous général des claqueurs de l'Opéra est dans un estaminet borgne de la rue Favart. C'est là que se forment les brigades; c'est là que les suprêmes instructions sont transmises aux hõmmes de service. Dans cet estaminet, M. Auguste occupe une place d'honneur. On ne l'aborde que chapeau bas, et les garçons de l'établissement ont l'ordre de ne lui parler qu'à la troisième personne.

« Si j'étais l'ami de M. Auguste, poursuivit Poinsinet, je le préviendrais charitablement d'une chose, à savoir qu'il lui naît dans l'ombre un rival dangereux; c'est le père Dumilâtre que je veux dire. Ce respectable tragédien retiré occupe ses loisirs à claquer ses deux filles, mesdemoiselles Sophie et Adèle Dumilâtre. Je dois, pour être juste, convenir qu'il apporte dans ces périlleuses fonctions un tact, une grâce et une délicatesse au-dessus de tout éloge.

— Ah ! monsieur..., dit-il à son voisin, quelle est donc cette charmante jeune personne?

— Monsieur, c'est mademoiselle Adèle Dumilâtre.

— Monsieur, je vous suis bien obligé. Comme elle est jolie! comme elle est jolie... Ah! vraiment l'on n'est pas jolie comme cela !

« Paraît Sophie Dumilâtre. — Même question de la part du père Dumilâtre, et même réponse de la part de l'obligeant voisin.

— Ah! monsieur, je vous suis bien obligé. Comme elle danse! comme elle danse!... Ah ! vraiment l'on ne danse pas comme cela !

« Il est arrivé une fois, m'a-t-on dit, que le voisin interpellé se trouva être par hasard un amateur de tragédie qui se souvenait d'Arbate, d'Arcas, de Théramène et autres confidents tragiques.

— Parbleu! répondit-il, père Dumilâtre, vous devez bien connaître ces demoiselles... ce sont vos filles.

« Quoi qu'il en soit, je persiste à croire que l'ancien Théramène est un concurrent dangereux pour M. Auguste. Il pourrait bien, un jour ou l'autre, lui souffler sa *position*. J'ai entendu M. Genty s'exprimer ainsi sur son compte :

— Voilà un gaillard qui entend bien son affaire!

« Je n'ai pas besoin de vous faire observer à quel point ce mot est profond et spirituel. Il est convenu que tous les mots de M. Genty sont profonds et spi-

rituels, — même ceux qui sont vides et ceux qui sont bêtes. »

Poisinet se tut. Nous étions arrivés dans ce passage humide et obscur comme une cave, qui aboutit à la rue Grange-Batelière et dans lequel, de temps immémorial, les jeunes apprentis lions qui n'ont pas le droit de pénétrer dans le sanctuaire, viennent attendre, le soir, leurs Dulcinées en tartan.



L'auteur d'*Ernelinde* ouvrit une porte, et me poussant par les épaules :

— Inclinez-vous, me dit-il, vous êtes dans la loge de la mère Crosnier, concierge des coulisses de l'Opéra! »

XI.

J'avais à peine aventuré un pied téméraire dans la loge de madame Crosnier, lorsque je me sentis arrêté brusquement par le pan de mon habit.

— Où allez-vous, monsieur? me demanda une voix hargneuse et criarde comme l'aboiement d'un roquet en fureur.

Mon cicerone s'interposa aussitôt.

— Ma chère madame Crosnier, dit-il d'un ton où perçaient une exquise galanterie et une urbanité raffinée, rassurez-vous, monsieur est avec moi.

Alléché par ce gâteau de politesse miellée, le cerbère femelle de l'Opéra lâcha mon habit. J'en profitai pour faire volte-face, et je me trouvai nez à nez avec madame Crosnier, ou plus vulgairement la

mère Crosnier, l'éternelle concierge des coulisses de l'Académie royale de musique.

— Faites excuse, monsieur, me dit-elle d'une voix un peu radoucie, j'ignorais que vous fussiez un ami de M. Poinsinet. Dame, voyez-vous, je ne connais que ma consigne, moi... Et puis il y a tant de jeunes gens de tous les âges qui cherchent à se faufiler sur la scène, qu'on n'a pas trop de ses deux yeux pour épier l'ennemi et pour veiller au grain.

— Je viens de faire une course assez longue, et je me sens un peu fatigué, reprit astucieusement l'auteur d'*Ernelinde*. Vous plaît-il, ma chère dame, que je me repose quelques minutes dans votre *appartement?*

O vanité des choses de ce monde! O fragilité du cœur humain! La mère Crosnier parut sensible à cette périphrase ambitieuse, qui transformait sa loge en un appartement. Ses lèvres plissées grimacèrent un sourire, et, d'un geste majestueusement arrondi, elle nous indiqua deux chaises vacantes dans un angle obscur, d'où nous dévisagions tous ceux qui entraient sans qu'ils pussent nous apercevoir.

Mon premier soin fut d'examiner attentivement les lieux où je me trouvais introduit pour la première fois. C'était une petite pièce de quelques mètres carrés, percée de trois ouvertures, l'une donnant sur le passage noir de l'Opéra, l'autre conduisant aux coulisses par un large escalier, et la troisième com-

muniquant avec la grande cour qu'on voit en passant dans la rue Grange-Batelière. Cette troisième porte, ornée d'un tambour vitré, n'est ouverte que durant la journée. Le soir venu, la mère Crosnier s'y établit comme dans une niche, et c'est là qu'assise en embuscade, elle darde, sur quiconque apparaît sur le seuil, son regard perspicace et profondément scrutateur. — L'intérieur dudit tambour est enrichi de deux statues en plâtre. La première me parut être un sujet mythologique, et je reconnus, non sans quelque surprise, dans la seconde, le buste du général Foy, un peu étonné, lui aussi, j'imagine, de se trouver en semblable compagnie et en pareil endroit.

Une quantité innombrable de clefs de toutes grosseurs et de toutes longueurs pendillaient accrochées à des clous plantés dans la muraille : c'étaient les clefs des loges et des magasins. Chaque artiste, en entrant, prenait sa clef, saluait la mère Crosnier, et disparaissait par l'escalier des coulisses. Non loin de là, un cadre en bois noir, recouvert d'une vitre, contenait une feuille de papier sur laquelle étaient indiquées la composition du prochain spectacle et l'heure exacte des répétitions du lendemain.

— J'ai beau regarder de tous les côtés, dis-je à Poinsinet, je ne vois aucune apparence de lit; où couchent donc les époux Crosnier?

— Leur chambre à coucher est au premier étage. C'est dans ce chaste asile que ce couple modèle

repose depuis un nombre incalculable de printemps. Vous n'êtes pas sans avoir ouï parler du tendre Philémon et l'immaculée Baucis. Eh bien! je n'hésite pas à le dire, ce couple vertueux, dont M. de Chompré nous a transmis l'honorable souvenir, n'est qu'un ménage-Lafarge auprès du ménage Crosnier. La mère Crosnier n'a jamais cessé d'environner son vieux conjoint de caresses délicates et de flanelles empressées. La très-minime parcelle d'affection dont elle lui fait tort, elle la reporte sur des êtres innocents au premier chef, et de qui Othello lui-même n'eût pas été jaloux; c'est ce caniche paralysé que vous voyez assis à ses pieds; c'est une douzaine de canards et de poules qu'elle entretient, pour son agrément particulier, dans un petit jardin attenant à sa chambre à coucher. En ce moment, Philémon savoure déjà le sommeil de l'innocence, ou, s'il ne dort pas, soyez persuadé qu'il appelle de tous ses vœux l'heure bénie où, libre de tous soins, Baucis viendra enfin le rejoindre dans sa couche solitaire et désolée.

Comme il s'exprimait ainsi, un bruit de pas cadencés retentit sous la voûte sonore du passage.

— Qui vient ici? demandai-je; on dirait des soldats. Voudrait-on prendre d'assaut le théâtre de l'Opéra?

Je n'avais pas fini de parler que la porte s'ouvrit, et je vis entrer une compagnie de vétérans, bi-

chonnés, pimpants et astiqués comme s'ils se fussent rendus à la parade.

— Ne reconnaissez-vous donc pas les arbalétriers de Gessler, les archers de Sigismond et les soldats de Charles VI? Vous avez devant les yeux les formidables légions de l'Opéra. Ils vont endosser la jaquette, revêtir le maillot, s'armer de la lance et du mousqueton. Avant un quart d'heure, ce ne sera plus, là-haut, que brassards, cuissards, cuirasses, casques et cottes de mailles. Ces guerriers invincibles que vous voyez contribuer si fort, par leurs marches savantes et par leurs contre-marches olympiques, à la splendeur du spectacle, reçoivent, pour chaque représentation, une haute paye de soixante-quinze centimes. Mais ce qui ne saurait s'évaluer par aucuns chiffres connus, c'est l'orgueil immodéré que leur inspirent ces exhibitions de cinq heures, durant lesquelles ils se montrent au public porteurs d'armes de fer-blanc et couverts d'oripeaux dorés. — S'ils l'osaient, ils s'intituleraient artistes de l'Académie royale de musique!

A partir de cet instant, ce fut, dans la loge de la mère Crosnier, une interminable procession d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, d'enfants et de vieillards, de casquettes, de chapeaux de castor, de bottes vernies, de souliers ferrés, de blouses et d'habits noirs.

Je vis successivement passer les machinistes,

hommes de peine, balayeurs, arroseurs et lampistes du théâtre. Je n'en comptai pas moins de soixante-douze, divisés en deux classes, ainsi que me l'enseigna mon cicerone, la première gagnant de mille à quinze cents francs, la seconde de sept cents à huit cent cinquante.

Puis vinrent les quatre-vingts choristes et coryphées mâles et femelles, gagnant de quatre cents à dix-huit cents francs ;

Les quatre-vingt-dix figurants danseurs et figurantes danseuses gagnant depuis quatre cents francs jusqu'à seize cents francs;

Et enfin l'orchestre tout entier, rétribué quatre-vingt-dix mille cinq cents francs, dont quatre-vingt mille pour les artistes, huit mille pour M. Habeneck, le premier chef, et deux mille cinq cents pour M. Battu, le sous-chef.

Tout ce monde-là, joint aux vétérans dont j'ai parlé ci-dessus, aux artistes et aux abonnés, formait un simple total de près de cinq cents personnes, qui s'engouffrèrent en peu d'instants dans les vastes flancs du théâtre.

Hélas! hélas! la loge de la mère Crosnier a été bien fatale à quelques-unes de mes croyances, et j'entends les plus solidement enracinées! J'y ai laissé bien des illusions, pauvres plantes étiolées, qui ne refleuriront plus jamais sur leurs tiges desséchées!

Ces figurants que j'avais toujours vus magnifique-

ment habillés de satin et de velours, ces hommes qui, considérés de l'orchestre, me semblaient tous jeunes et beaux, l'œil brillant, la taille cambrée, la main fine et la dent blanche... ils m'apparurent alors ce qu'ils sont en réalité, vieux, ridés, mal peignés, plus mal vêtus, le teint jaune, la mâchoire problématique et l'œil éteint.

Et les femmes! Qu'avaient-elles fait de leurs sourires agaçants et de leurs regards pleins de flamme? A quel clou de leur loge avaient-elles accroché leurs belles nattes blondes, leurs hanches voluptueusement arrondies et leurs gorges appétissantes? Où donc étaient les souliers de satin, les jupes de gaze, les épingles d'or, les bracelets, les pendants d'oreilles et ces mille autres brimborions qui sont aux femmes ce qu'aux fleurs est le soleil, c'est-à-dire une source toujours féconde de rayonnement, de vie et de beauté? — Trois et quatre fois, hélas! les femmes, à quelques exceptions près, étaient au moins aussi laides que les hommes, et tout aussi mal vêtues. Pour quelques-unes venues en équipage, pour un petit nombre venues en citadines, combien étaient arrivées à pied, ainsi que le témoignait éloquemment leur chaussure crottée plus haut que la cheville!

J'étais abasourdi.

Poinsinet, qui me regardait attentivement et qui devinait le cours de mes pensées, se prit à sourire :

— O jeune homme naïf, me dit-il, consolez-vous! Tout à l'heure nous allons monter sur le théâtre, et l'essaim effarouché de vos illusions reviendra à tire-d'ailes ; — un peu de blanc et un peu de rouge, un coup de pinceau par-ci, une aune de crinoline par-là, un maillot-chair, une jupe agréablement transparente, et voilà le rêve créé à nouveau. Et d'ailleurs, quelques-unes sont tout à fait belles, d'autres sont réellement jolies, et je ne suppose pas que vous soyez fondé à en exiger davantage.

Cependant la mère Crosnier allait et venait dans sa loge, souriant à l'un, rembarrant l'autre, ayant un mot pour tout le monde.

— Mam'zelle Florentin... voici une petite lettre qu'un domestique du prince Tufiakin vient d'apporter pour vous. C'est la seconde aujourd'hui. Il n'est pas beau, ce prince... mais il doit être bien honnête... Ses domestiques sont trop bien habillés pour qu'il ne soit pas honnête!

Et mademoiselle Florentin empoche le poulet avec cet air majestueux qui la caractérise.

— Mam'zelle Pêche, le grand blond... vous savez ?... il est encore venu me demander votre adresse. Il était bien ému, ce jeune homme; il était rouge comme une tomate! Faudra-t-il que je finisse par la lui dire, votre adresse ? car, vous le savez, je ne suis pas femme à la donner sans votre agrément, et ça quand bien même on m'offrirait tout

l'or qui est dans les caves de la Banque de France !

Et mademoiselle Pêche, le plus joli petit page de l'Opéra, se sauve en courant, non sans avoir glissé mystérieusement quelques mots dans l'oreille de la mère Crosnier.

— Mam'zelle Mathilde Marquet, j'ai là un bouquet pour vous. Le monsieur qui l'a apporté m'a chargé de vous dire qu'il sera, vers les onze heures et demie, dans le passage noir de la rue Pinon. Si vous m'en croyez, vous lui laisserez monter sa faction, à cet homme... Il avait des gants de fil; ça ne m'a pas l'air d'être grand'chose... Prenez toujours le bouquet... Si ça ne vous fait pas de bien, ça ne peut toujours pas vous faire de mal.

Et mademoiselle Mathilde place résolument le bouquet à sa ceinture, après quoi elle s'esquive en adressant à la mère Crosnier le plus charmant de ses charmants sourires.

Quelle femme que cette mère Crosnier! quelle tête puissamment organisée! Pendant tout le temps que je l'observai, elle ne cessa pas, une seule minute, d'être une conseillère sagace et une éminente politique. A part moi, je la comparai à la grande Catherine. Et, en effet, qu'était Catherine? sinon la concierge d'un vaste théâtre qui s'appelait la Russie au lieu de se nommer l'Opéra.

Après les figurants, ce fut le tour des sujets. M. Duprez fit en passant à la mère Crosnier un salut

amical; M. Levasseur lui dit bonjour avec un point d'orgue et deux dièzes à la clef; M. Baroilhet, profitant de l'absence de l'époux endormi, lui pinça familièrement la taille; M. Habeneck lui offrit une prise de macouba; mademoiselle Carlotta Grisi lui demanda de ses nouvelles dans son ravissant petit patois français et italien; madame Stoltz fut la seule qui osa la tutoyer. Heureux privilége du talent!

— Qu'avez-vous? me demanda Poinsinet; et, comme dit Boileau Despréaux :

« D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
« Et ce visage, enfin, plus pâle qu'un rentier
« A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier? »

— Je ne vous dissimulerai pas que le spectacle de tout ce que je viens de voir m'attriste plus qu'il ne me réjouit. Malgré moi, ma pensée se reporte toujours sur ces vieilles figurantes qui viennent de passer devant mes yeux, pareilles aux sorcières de Macbeth. Pourquoi l'Opéra n'envoie-t-il pas toutes ces vieilles aux Invalides? Il me semble que la pompe du spectacle gagnerait cent pour cent, si le directeur n'admettait sur ses planches que des filles jeunes et jolies.

— J'ignore qui a fait votre éducation, me dit Poinsinet; mais vous êtes farci d'erreurs et truffé de préjugés.

« Apprenez donc que ces pauvres femmes que

vous condamnez brutalement aux Invalides sont, parmi toutes les choristes, les seules qui chantent et qui savent chanter. A elles l'honneur d'attaquer la note et de la soutenir ; tandis que les jeunes ne sont là, en grande partie, que pour l'effet et le coup d'œil.

« Ces vingt respectables matrones, qu'on aperçoit toujours sur les flancs ou en tête des chœurs féminins, vous représentent ces chiens de bergers, agiles et infatigables, à qui est confiée la garde et la discipline du troupeau. En tête de ces dames, je dois citer la maigre madame Blangy, la mère de la danseuse, et la volumineuse madame Laurent, dont le sort est lié à M. Laurent, inspecteur du Théâtre-Français.

« Ces dames, épouses archilégitimes, et consommées dans le grand art du pot-au-feu et dans le raccommodage des vieilles chaussettes, professent un profond dédain à l'endroit de leurs jeunes compagnes, très-peu mariées, pour la plupart, et qui, en fait de potages, n'estiment et ne consomment que des bisques d'écrevisses. — Ce sont, au reste, ces mêmes demoiselles qui trouvent moyen, avec leurs huit cents francs d'appointements annuels, d'être toujours vêtues comme des duchesses, d'avoir un groom, une femme de chambre et une cuisinière, de posséder un équipage, un loyer de mille écus, et d'avoir pour deux mille francs de chinoiseries sur la cheminée de leur boudoir.

« O prodige de l'arithmétique! »

Tout à coup la voix puissante des avertisseurs retentit à nos oreilles.

— Messieurs, mesdames, l'on commence! criaient-ils avec une vigueur qu'eût enviée plus d'un *ut* de poitrine.

— Montons sur le théâtre, me dit Poinsinet.

Il se leva, salua la mère Crosnier, et enfila l'escalier des coulisses.

A tout hasard je le suivis, et je me trouvai transporté dans un labyrinthe au milieu duquel le diable, abandonné à lui-même, se fût certainement donné à Dieu.

XII.

Je ne saurais comparer l'intérieur de l'Opéra à autre chose qu'à un écheveau de fil embrouillé à plaisir par les pattes capricieuses d'un jeune chat. Je ne crois pas qu'en aucun lieu de la terre il soit possible de rencontrer une si grande quantité d'escaliers et de corridors amoncelés dans un espace plus resserré. Le jardin anglais le plus fécond en sinuosités hardies, celui dont les allées sont le plus audacieusement tortueuses, est encore bien loin de ce théâtre, dans lequel la ligne droite est, à chaque instant, brisée de la plus violente façon du monde.

— Sainte Ariane, pensai-je en moi-même; douce

protectrice des malheureux voués aux labyrinthes, *ora pro nobis!*

Par mesure de précaution, — et cette précaution n'était pas la précaution inutile, — je passai mon bras sous celui de Poinsinet.

— Que faites-vous? me demanda-t-il.

— Souffrez que je me place sous votre égide protectrice. Nous foulons en ce moment un royaume qui m'est tout aussi inconnu que les îles Marquises ou le septième ciel. Certes, je ne crains point de voir briller dans l'ombre, comme les yeux d'une panthère, les prunelles flamboyantes de quelque anthropophage armé du casse-tête homicide; mais j'ai peur de m'égarer, ou tout au moins de disparaître, comme un autre Bertram, dans quelque trappe sournoise et béante.

Poinsinet marchait sur ce terrain dangereux avec une prestesse et une sûreté qui témoignaient de sa profonde connaissance des lieux. Tout en cheminant à travers cette multitude de couloirs tortueux et sombres, il m'indiqua le magasin de costumes, — la loge des rats, — le bureau de M. Desplaces, le régisseur de la danse, — le foyer du chant, — la loge des comparses, — et le magasin d'accessoires. — Enfin nous arrivâmes sur le théâtre.

On posait le décor de la pièce qui allait être représentée. C'étaient des allées et des venues, des cris, des coups de marteau et des commandements à rendre

plus sourd un sourd. Des voix invisibles qui montaient des dessous du théâtre répondaient à d'autres voix également invisibles qui descendaient des frises ; des toiles immenses glissaient le long des câbles et tombaient sur le plancher, qu'elles ébranlaient de leur poids considérable.—Bras nus, tête nue, le front en sueur, ardents comme des cyclopes, les machinistes plantaient des arbres, clouaient des chaumières, assujettissaient la foudre et préparaient les éclairs.

Au plus fort de cet assourdissant tapage, un coup de sifflet se fit entendre, et tout ce bruit cessa comme par enchantement.

— Avez-vous entendu? demandai-je à Poinsinet.

— C'est le signal de M. Contant, le machiniste en chef du théâtre. Ce coup de sifflet nous apprend que le décor est fini de poser, et que le spectacle ne tardera pas à commencer.

Effectivement, quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une douce musique, perçant la muraille de toile qui nous séparait de la salle, retentit harmonieusement à nos oreilles.

Tandis qu'on exécutait l'ouverture, je portai avidement mes regards de tous les côtés, et j'eus le loisir de me convaincre que les palais et les chaumières n'étaient pas autre chose que des lambeaux de toile grossièrement barbouillés. Dans ce rapide examen, j'aperçus des torrents en papier, des forêts de huit arbres et des coupes d'or en carton.

Tout à coup le rideau se leva, et je poussai un cri qui s'en fut se confondre et mourir dans les derniers accords de l'orchestre.

La lumière intense projetée par les soixante becs flamboyants de la rampe avait suffi à opérer des miracles d'optique.

Les toiles grossièrement barbouillées de tout à l'heure se changèrent subitement en lambris dorés. Partout du marbre et du porphyre, de l'or partout. Dans le fond, par une échappée de vue, j'aperçus un jardin, avec des fontaines jaillissantes, des touffes de fleurs, des sources d'eaux vives, et des arbres, — de vrais arbres, — où chantaient les oiseaux, et dont le vent semblait agiter doucement les feuilles.

En un clin d'œil la scène fut couverte de seigneurs et de grandes dames. Ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils étaient vêtus de soie et de velours; et des milliers de pierreries scintillaient à leur tête, à leurs bras, à leur cou, à leurs mains et sur leur poitrine.

J'eus une peine infinie à reconnaître en eux les hommes tachés et les femmes crottées que j'avais aperçus peu d'instants auparavant dans la loge de la mère Crosnier.

M'étant aventuré entre deux coulisses un peu plus que les règlements ne le permettent, je contemplai, durant quelques secondes, l'incroyable spectacle de la salle et des spectateurs. C'est, sans contredit, le spectacle le plus magique et le plus bizarre qu'il soit

donné d'imaginer. De la distance où j'étais placé, les deux mille têtes du public semblaient se confondre et n'en faire qu'une seule, — tête colossale et monstrueuse qui dardait sur moi ses yeux fascinateurs. Je me sentais attiré par une puissance irrésistible, et, pour sûr, j'aurais fini par faire une ridicule apparition sur la scène, si l'un des suisses de l'Opéra, revêtu de la livrée du roi, ne m'avait appréhendé au corps, en me criant d'une voix courroucée :

— Mais, monsieur, retirez-vous donc ! on vous voit de la salle !

Il était temps !... encore une petite enjambée, et j'apparaissais entre deux hommes d'armes ou dans un groupe de bayadères.

— Mon cher cicerone, dis-je à Poinsinet, je suis ébloui, émerveillé, ahuri. Dans la disposition d'esprit où je me sens, je n'ai pas grand mérite à deviner que je vais faire quelque sottise. Sortons un moment ; je sens le besoin de m'asseoir et de me reposer un peu.

— Suivez-moi, me dit-il d'un ton passablement sec, et surtout calmez-vous si la chose est possible. Faites en sorte, je vous prie, que je n'aie pas à me repentir de mon obligeance à votre égard.

Nos pérégrinations à travers les corridors recommencèrent.

— Où me conduisez-vous ? hasardai-je d'une voix timide.

— Au foyer de la danse. Ainsi donc, chapeau bas, et tâchez de ne pas être ridicule.

Presque aussitôt il ouvrit une porte, en me disant : — C'est là !



Le foyer de la danse est une grande et vaste pièce attenante à l'ancien hôtel Choiseul. Elle est assez mal éclairée et meublée d'une banquette semi-circulaire, sur laquelle prennent place les rares élus admis à pénétrer dans le sanctuaire. Un buste en marbre de la

Guimard, posé sur une colonne en bois peint, pareille à celles qui n'ornent guère le foyer du public, est la seule relique adorée dans ce temple. La muraille, recouverte d'une boiserie sculptée et ouvragée à la manière du temps, est tapissée de glaces qui ont reproduit successivement les plus frais et les plus jolis minois du monde. De distance en distance, des tringles en fer, posées à hauteur d'appui, servent aux danseuses qui s'y suspendent avec toute sorte d'entrechats et de ronds de jambes, en attendant leur entrée en scène. Chaque danseuse tenait à la main un petit arrosoir, et l'extrémité de ses jambes était emmaillottée dans des guêtres en coutil, destinées à protéger contre toute souillure leurs bas couleur de chair et leurs chaussons de satin.

Dans un angle du foyer, un homme au visage bouffi et blafard était assis devant une table en bois noir; sa mise négligée contrastait brutalement avec l'élégance recherchée des autres habitués de l'endroit.

Poinsinet m'apprit que cet homme était M. Desplaces, régisseur de la danse, ayant, par la grâce de ses fonctions, la haute main sur toutes ces demoiselles.

— C'est, me dit-il, le grand eunuque de ce charmant sérail.

Je reconnus, assis sur la banquette circulaire dont j'ai déjà parlé, la plupart de mes connaissances de la

salle : M. Nestor Roqueplan, M. Véron, M. Lautour-Mézeray, et le colonel Montaigu. — O bonheur! mon cicerone me montra M. Romieu!

— Ne le connaissiez-vous donc pas? me demanda-t-il.

— Pas autrement que de réputation. Eh! quoi! c'est là cet homme spirituel qui a conquis une préfecture à la pointe de sa fourchette?

— Hélas! il est bien changé! soupira l'auteur d'*Ernelinde*. J'ignore s'il a conservé son appétit de requin et son estomac d'autruche, mais je sais pertinemment qu'il a perdu depuis longtemps cette gaieté et cet entrain qui ont fait sa célébrité et sa fortune. Est-il devenu bête, ou bien les boutiquiers sont-ils devenus spirituels? Toujours est-il que les plaisanteries qu'il se permet encore de temps en temps n'obtiennent plus aucune espèce de succès. Voici la dernière en date : *Ab uno disce omnes.*

« C'était il y a quelques soirs, M. Romieu sortait avec plusieurs amis de chez Véry; le vin de Champagne n'avait pas été ménagé, et les convives se sentaient enclins aux retours de jeunesse les plus divertissants.

« M. Romieu avise le magasin d'un bijoutier, et se rappelant, sinon quel il est, du moins quel il fut, il entre résolûment dans la boutique.

— Monsieur, demande-t-il au marchand, pourriez-vous me faire le plaisir de me dire ce que c'est que

ces petites choses rondes, et en or, qui sont accrochées à votre porte?

— Monsieur, ce sont des montres.

— Des montres? — Et à quoi cela sert-il, une montre?

— Mais cela sert à indiquer l'heure.

— Votre parole? — et comment reconnaît-on l'heure?

— En consultant ces deux aiguilles. La plus petite indique les heures et la plus grande les minutes.

— C'est prodigieux! — et cela marche-t-il tout seul, une montre?

— Non, monsieur, il faut la monter tous les jours.

— Et comment s'y prend-on?

— En introduisant une clef dans cette petite ouverture, et en tournant jusqu'à ce que la clef s'arrête.

— De plus fort en plus fort! — et quand doit-on monter sa montre?

— Tous les matins, monsieur.

— Pourquoi pas tous les soirs?

— Parce que, le soir, vous êtes ordinairement gris, M. Romieu. »

M. Roqueplan s'étant levé pour aller faire un tour à son théâtre, et M. le sous-préfet Lautour-Mézeray ayant annoncé qu'il se rendait à une soirée diplomatique, Poinsinet et moi nous nous hâtâmes d'usurper les deux places vacantes.

— Le foyer est au grand complet ce soir, me dit-il; reconnaissez-vous les deux sœurs Adèle et Sophie Dumilâtre? Mademoiselle Sophie, qui n'est pas irré-

prochablement jolie, mais qui danse bien, est l'une des rosières de l'Opéra, si l'on en croit la chronique. Plus jolie, serait-elle moins vertueuse? Je le pense; car, selon moi et selon beaucoup d'autres, il n'y a au théâtre d'actrices vertueuses possibles que celles qui sont laides... et encore!

« Regardez sa sœur, mademoiselle Adèle Dumilâtre. Quelle chaste et pure beauté auréolise ce large front aux tempes molles et lumineuses! Quelle transparence dans ces yeux où se reflète l'azur du ciel! Mademoiselle Adèle Dumilâtre, qui ne danse pas aussi bien que sa sœur, n'en a pas moins obtenu des succès pompeux à Londres. C'est que les hommes de toutes les nations s'attellent volontiers au char de la Beauté, la seule déesse qui soit réellement digne de nos hommages et de notre encens. Si je ne vous parle pas de mademoiselle Adèle Dumilâtre au point de vue rosière, la faute en est à un riche Américain. Cet Américain, dit la calomnie, a eu des droits superbes, ainsi qu'on le chante dans le *Nouveau Seigneur de village*. Cette insigne victoire lui a coûté, assure-t-on, deux ans de revenus du prince de Monaco. Vous comprenez, en admettant que le fait soit vrai, ce que je n'affirme pas, qu'il y aurait de quoi consoler de la perte d'une simple couronne de roses blanches.

« Aimez-vous Carlotta Grisi? J'en raffole. Il n'y a peut-être que M. Théophile Gautier qui l'aime plus que moi. Quelle grâce! quelle souplesse! quelle préci-

sion! quelle vigueur! Ne me parlez donc plus de votre vieille Taglioni, de cette sylphide de quarante-six ans, que l'on jette toujours à la tête des autres danseuses, comme on jette Molière à la tête des écrivains dramatiques. Certes, s'il est un art où il soit indispensable d'être jolie et d'être bien faite, d'avoir un pied mignon et une jambe bien attachée, une taille souple et de belles épaules, où il soit de toute nécessité d'être jeune, certes, cet art c'est la danse.—Or, quelle est la danseuse qui, mieux que Carlotta, réunit toutes ces précieuses qualités? Voyez-la se préparer en silence aux applaudissements du parterre. Elle exécute les tours de force les plus incroyables avec une tranquillité qui rassure complétement. Et puis, quel charmant sourire! Si j'étais jeune, je me ferais tuer pour ce sourire.

« Eh bien! ni sa grâce, ni son talent, ni sa beauté, ni son sourire, rien ne peut désarmer la haine de M. Véron et de ses amis. Lorsque toute la salle bat des mains, l'avant-scène de gauche reste seule immobile. Ces messieurs ne pardonneront jamais à Carlotta de leur avoir préféré M. Petipa, — ce qui constitue à leurs yeux un crime de lèse-abonnés.

« Cette ravissante fille, dont les appointements s'élèvent, depuis son rengagement, à la somme de vingt-huit mille francs, — ce qui n'est pas trop cher, — demeure avec sa mère et sa sœur, rue de Trévise, au quatrième, comme une bonne petite bourgeoise.

Elle brode, elle arrose les fleurs de son balcon; elle joue avec son chien; elle chante, en s'accompagnant sur le piano. Ses voisins, qui l'entendent chanter, et qui ne la voient pas danser, prétendent qu'ils sont doublement à plaindre,—et pour ce qu'ils ne voient pas, et pour ce qu'ils entendent.

— Dites-moi donc, mon cher maître, quelle est cette jeune personne qui, tout près de nous, s'exerce à faire des *pointes?* il me semble qu'elle est charmante.

— Surtout lorsqu'elle n'ouvre pas la bouche, répliqua Poinsinet. Elle se nomme Julie Dabas. C'était naguère encore une jeune marcheuse ignorée. Une protection puissante l'a mise à même de débuter; et, comme les jolies femmes ont toujours du bonheur, elle a attrapé dans *la Péri* un quart de pas où elle s'est fait applaudir.

—Et quel est donc ce puissant protecteur qui aplanit ainsi les abords épineux de la carrière? Est-ce un philanthrope ou bien un admirateur du beau sexe?

— C'est plutôt l'autre que l'un. C'est un célèbre avocat-député. A lui l'honneur d'avoir mis en lumière le talent naissant de la petite Julie! Malheureusement les mauvaises langues se sont fourrées de la partie. On a trouvé étrange que l'orateur qui, dans un procès récent, a blâmé si énergiquement les liaisons avec des comédiennes, semblât donner lui-même un démenti formel à ses paroles.—Comme s'il n'était

pas avéré qu'agir et parler sont deux choses fort dissemblables, et qu'un avocat est un instrument à périodes sonores, mais creuses et vides comme tout ce qui est sonore! — Toujours est-il que le protecteur, mieux avisé, est rentré dans le giron de la vertu, et que sur les jolies jambes de mademoiselle Dabas on peut écrire à présent : *Pirouettes à louer.* »

XIII

Poinsinet parlait toujours; mais je ne tardai pas à perdre complétement le fil de son discours. Peu à peu, je sentis que mon attention, vive et soutenue dès l'abord, devenait, à chaque phrase, de plus en plus distraite, de telle façon que je n'entendis bientôt qu'un bourdonnement confus, dont le son inarticulé mourait au seuil de mon oreille. On eût dit une de ces vagues légères qui viennent par une belle soirée d'août, alors qu'aucune brise ne souffle dans le ciel, expirer sur le sable argenté de la grève, en le caressant si doucement qu'elles semblent à peine l'humecter.

Une femme était la cause de ces distractions mal-

honnêtes, dont je demande bien sincèrement pardon à l'illustre auteur d'*Ernelinde*. Elle était assise à quelque distance de moi, de l'autre côté du foyer, et elle me considérait avec un certain air d'intelligence qui m'intriguait d'autant plus que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. Après quelques minutes d'un examen réciproque, il s'établit entre nous deux un système de télégraphie qui, pour être invisible aux regards des assistants, était pour moi fort clair et explicite au plus haut point. Nous échangeâmes ainsi plusieurs petits signes imperceptibles à l'œil nu, après quoi elle se leva, et sortit du foyer en m'invitant à la suivre.

Profitant d'un instant où Poinsinet échangeait un salut amical avec M. Étienne Arago, le spirituel auteur des *Mémoires du Diable*, et l'un des habitués assidus des coulisses de l'Opéra, je m'esquivai aussi légèrement qu'il me fut possible, et je me mis à la recherche de mon inconnue.

Je n'eus pas longtemps à la chercher : elle m'attendait à la porte du foyer.

— Venez, me dit-elle d'un ton rapide, et suivez-moi à distance.

Légère comme un faon, àgile comme une couleuvre, elle s'élança à travers le dédale d'escaliers dont je vous ai déjà parlé. Le nombre de marches que j'ai montées et descendues ce soir-là ne saurait être raisonnablement additionné. Tantôt il me paraissait

que nous allions nous enfouir dans les dessous du théâtre; tantôt je m'imaginais que nous allions apparaître tout à coup dans les frises. Ce fut une véritable course au clocher, — comparaison d'autant plus juste que je faillis cinq ou six fois m'y rompre le cou. J'étais essoufflé, haletant, et tout prêt à demander grâce, lorsque mon inconnue daigna enfin s'arrêter.

— Entrez, monsieur, fit-elle d'une voix aussi calme et aussi tranquille que si notre ascension s'était exécutée en ballon.

Elle ouvrit une porte sur laquelle était peint je ne sais plus quel numéro fabuleux; et je me trouvai, pour la première fois, admis dans la loge d'une femme de théâtre. — Il faut avouer que, pour mes débuts, je n'eus pas la main malheureuse.

Cette loge était tendue en mousseline artistement peinte. De grosses gerbes de fleurs, aux couleurs éclatantes, des guirlandes de roses et de camélias serpentaient le long de la muraille, et donnaient à cette pièce la riante apparence d'un bosquet fleuri. Sur des étagères en bois de citronnier et en bois de rose brillaient de transparentes porcelaines du Japon, ravissantes fragilités que coudoyaient çà et là des cristaux de Venise et de Bohême, tailladés, sculptés et précieusement damasquinés, comme une vieille armure florentine.

C'était bien mieux qu'une loge; c'était un boudoir

où le bruit des pas s'absorbait dans un épais tapis, brodé avec une grande délicatesse. Une nichée de petits Amours roses, bien portants et joufflus s'épanouissaient au plafond et couraient follement sur les entablements des portes et des glaces. Une armée considérable de magots de tout sexe, de tout âge et de toutes couleurs était éparpillée sur la cheminée. Des encoignures en bois sculpté et dorées sur tranche dressaient leurs petits pieds fourchus dans tous les angles du boudoir. Quant au meuble, il se composait de deux fauteuils en soie brochée et d'un large divan recouvert de la même façon. Tout cela était coquet, mignon, et surtout d'un excellent style.

— C'est à M. Albéric Second que j'ai l'honneur de parler? me demanda ma charmante hôtesse, en fixant sur moi ses yeux qui brillent parmi les plus jolis de l'Académie royale de musique.

J'étais tant soit peu ahuri.

— Du moins, répliquai-je assez gauchement, je passe généralement pour lui.

Mon inconnue voulut bien ne pas éplucher la niaiserie de ma réponse. Elle passa outre.

— Je sais ce qui vous amène dans nos coulisses, me dit-elle. Vous espérez sonder les mystères de notre théâtre, et vous comptez les dévoiler au public. C'est M. Poinsinet qui vous sert de cornac, triste cornac, en vérité ! Cet estimable vieux ignore une foule de choses qu'une femme seule pourrait vous dire.

Cette femme, ce sera moi, si vous le voulez. — Le voulez-vous ?

— Ah ! madame, m'écriai-je, croyez à ma reconnaissance...

— C'est bien! c'est bien! interrompit-elle ; vous me remercîrez plus tard, s'il y a lieu. — D'ailleurs, j'ai très-peu de temps à votre service ; ne le perdons pas en phrases inutiles.

La conversation ayant pris cette tournure napoléonienne, je n'avais que deux choses à faire : fermer la bouche et ouvrir les oreilles. — C'est ce que je fis.

Ma danseuse, — car c'était une danseuse, — s'exprima de la sorte :

— Je ne dois pas vous dissimuler, mon cher monsieur, que vous avez entrepris une rude tâche en annonçant à son de trompe et de réclames que vous alliez commencer la publication des *Mystères de l'Opéra*. Le jour où cette idée s'est logée dans votre cerveau, vous eussiez peut-être mieux fait de vous casser une jambe. Sans contredit, vous en auriez été quitte à bien meilleur marché. A cette heure, une ligue formidable s'est formée contre vous. Je dis formidable, en raison de l'énorme quantité de gens qui la composent : car, autrement, je vous estime assez pour croire que vous vous souciez d'eux et de leur colère tout autant qu'un poisson se soucie d'une pomme.

« Les uns vous en voudront pour ce que vous direz, et les autres ne vous pardonneront pas votre silence

à leur égard. Pour ce qui est de ces derniers, je vous engage fort à les laisser crier et se démener tout à leur aise. Il y a, m'a-t-on dit, un proverbe latin qui signifie, ou peu s'en faut : *Il n'est pas donné au premier venu de manger des raisins de Corinthe.* Veillez à ce qu'il en soit de votre ouvrage comme de ces raisins privilégiés. Gardez-vous de faire à certains artistes sans talent l'honneur de vous occuper d'eux. A quoi bon constater officiellement leur présence à l'Opéra? D'ici à ce que votre livre soit publié, il y a lieu d'espérer que l'administration, mieux éclairée sur ses véritables intérêts, renverra ces mêmes artistes aux petites villes de douzième ordre, aux théâtres forains et aux salles de spectacle dans les granges, dont ils sont appelés à faire le plus bel ornement.

« Imprudent, qui osez toucher à ces demi-dieux pétris de vanité et d'orgueil, qu'on appelle des comédiens et des comédiennes, ne craignez-vous donc pas que votre main ne se dessèche instantanément, comme la main de l'impie? Ah ! parce que vous avez, durant quatre années, jugé, chaque matin et sans encombre, du haut d'un petit journal redoutable, les grands de la terre, les ministres, les pairs de France, les députés, les avocats, les médecins, les écrivains de génie, et, contrairement à ce que dit Figaro, tout ce qui tient enfin à quelqu'un et à quelque chose, vous avez cru simplement, naïvement, et, passez-moi le mot, bêtement, que vous pourriez dire tout

haut, sur le compte des artistes, ce que vous pensiez tout bas... Quelle insigne folie !

« Ceci une fois constaté pour votre gouverne, mon cher monsieur, j'abandonne le style épique, et je reviens à la phraséologie bourgeoise, que j'ai sucée, dès mes plus jeunes ans, dans la loge humide et malsaine de mes honorables père et mère.

— Seriez-vous donc le fruit des amours d'une innocente concierge et d'un séduisant portier? lui demandai-je avec intérêt.

— Fruit légitime, si vous voulez bien le permettre, reprit-elle. N'allez pas croire que je tombe ici dans le paradoxe, non plus que dans la banalité ; mais il est vrai de dire que la plupart des danseuses voient le jour dans une loge de portière. Je n'en tire aucune conséquence. C'est un fait que j'enregistre et voilà tout.

« Si vous saviez, monsieur, tout ce qu'il faut à une jeune fille, de courage, de patience, de résignation et de travail assidu ; si vous saviez ce qu'il lui faut endurer d'horribles tortures et dévorer de larmes silencieuses pour devenir même une danseuse médiocre, vous seriez ému et effrayé tout ensemble.

« A peine âgée de sept ans, j'ai été envoyée, moi qui vous parle, à la classe de M. Barrez, rue Richer, n° 4. Je partais, le matin, l'estomac peu chargé par une tasse de café équivoque. Je n'avais ni socques aux pieds, ni châle sur les épaules, et, le plus souvent,

ma pauvre robe d'indienne était percée à jour comme de la guipure. J'arrivais grelottante et souvent affamée. Alors commençait le supplice quotidien, supplice dont mes descriptions, si exactes qu'elles soient, ne sauraient vous donner une juste idée. Bannie du code, *la question* s'est réfugiée dans les classes de danse.

« Chaque matin, le maître emprisonnait mes pieds dans une boîte à rainures. Là, talon contre talon et genoux en dehors, mes pieds martyrisés s'habituaient à rester d'eux-mêmes sur une ligne parallèle.—C'est ce qu'on appelle *se tourner*.

« Après une demi-heure de boîte, il me fallait passer à une autre variété de torture.

« Il s'agissait, cette fois, de poser mon pied sur une barre que je devais tenir avec la main opposée au pied en exercice. — C'est ce qu'on appelle *se casser*.

« Ces travaux accomplis, vous pensez sans doute que je me reposais avec délices. Me reposer... Ah bien!... est-ce qu'une danseuse se repose? Nous étions de pauvres juives errantes auxquelles M. Barrez criait sans cesse : « Danse! danse! » Après nous être tournées et nous être cassées, nous devions, sous peine de réprimandes professorales, voire même de corrections maternelles, étudier assidûment les assemblés, les jetés, les balancés, les ronds de jambes, les fouettés, les cabrioles, les pirouttes sur le cou-de-

pied, les sauts de basque, les pas de bourrée et enfin les entrechats à quatre, à six et à huit.

«Tels sont, monsieur, les agréables éléments dont se compose l'art de la danse. Et n'allez pas croire que de si rudes fatigues ne durent qu'un temps. Elles doivent durer toujours et se renouveler sans cesse. A cette condition seulement, la danseuse conservera sa souplesse et sa légèreté. Une semaine de repos devrait être rachetée par deux mois d'un travail double et sans relâche. La danseuse réalise la fable de Sisyphe et de son rocher. C'est le cheval de course qui paie de son repos, de son embonpoint et de sa liberté, les rapides victoires de Chantilly ou du Champ-de-Mars.

« J'ai vu mademoiselle Taglioni, après une leçon de deux heures que venait de lui donner son père, tomber mourante sur le tapis de sa chambre, où elle se laissait déshabiller, éponger, et rhabiller sans avoir le sentiment de ce qu'on lui faisait. L'agilité et les bonds merveilleux de la soirée étaient achetés à ce prix.

« Or l'exemple de mademoiselle Taglioni est rigoureusement suivi par les autres danseuses. Il y en a même qui, par leur nature, ayant plus de difficultés à vaincre, se martyrisent elles-mêmes avec une barbarie plus féroce. Vous souvenez-vous de Nathalie Fitzjames? Et bien! Nathalie avait imaginé une nouvelle méthode de *se tourner* et de *se casser* tout à la fois. Elle se couchait par terre, le visage tourné du

côté du parquet, et les jambes étendues horizontalement. Puis elle faisait monter sur elle sa femme de chambre, lui ordonnant de peser, de tout son poids, sur cette partie du corps où, comme le dit ce farceur d'Arnal, le rein change de nom.

« Une chose que vous ignorez peut-être, c'est que l'art de la danse se divise en deux branches :

« En *ballonné.*

« Et en *tacqueté.*

« Le *ballonné*, c'est l'école de Taglioni, c'est la légèreté combinée avec la grâce, c'est la danse qui se plaît en l'air et qui voltige.

« Le *tacqueté*, c'est la vivacité et la rapidité; ce sont les petits temps sur les pointes; en un mot, c'est Fanny Elssler.

« Vous comprenez très-bien qu'on n'exerce pas impunément un semblable métier. A force de courir des danger simulés, la danseuse s'habitue au danger réel, comme le soldat, en temps de guerre, s'habitue au meurtre et au pillage. Elle se suspend à des fils d'archal, elle s'assied sur des nuages de carton, elle disparaît dans des trappes, elle entre par les cheminées, et elle sort par les fenêtres. Il y a au premier acte de *la Péri* un saut tellement périlleux, que j'estime que Carlotta Grisi y risque sa vie chaque fois qu'elle l'exécute. Que M. Petipa soit maladroit ou seulement distrait un soir, et Carlotta se fend la tête sur le plancher.—Je connais un Anglais qui ne man-

que pas une représentation de l'œuvre de M. Théophile Gautier. Il est persuadé que ce ballet doit être fatal à Carlotta, et, pour rien au monde, il ne voudrait être absent ce soir-là. — C'est ce même Anglais qui a suivi, pendant trois ans, Carter et Van-Amburgh, espérant toujours qu'un moment viendrait où les animaux souperaient avec leurs maîtres, — et de leurs maîtres. « Je vous ai dit tout à l'heure quelques mots de mon enfance, et vous avez pu vous convaincre qu'on ne m'a pas élevée dans du coton. Eh bien! parmi mes compagnes, il en est quelques-unes qui ont eu bien plus encore à souffrir. Moi, du moins, j'avais une mère qui, en dépit de ses allures parfois brutales, m'aimait sincèrement. Cette suprême consolation, cette fortune inestimable, que Dieu, dans sa bonté, distribue aux pauvres comme aux riches, l'amour d'une mère, leur a même manqué! L'Opéra, croyez-moi, compte plusieurs *goualeuses* dont les aventures ne sont ni moins poétiques, ni moins touchantes que celles de l'héroïne de M. Eugène Sue. Hélas! toutes les *borgnesses* ne sont pas dans *les Mystères de Paris!*

« Pour une qui arrive à se faire un nom et une position, combien sont mortes à la peine! Il en est de l'artiste qui se voue au théâtre comme du soldat qui part pour la guerre : tout deux ont dans leur sac un bâton de maréchal; ils marchent, et l'Espérance les guide par la main. Après avoir duré un certain

nombre d'années, le rêve se termine brusquement, et le futur maréchal se réveille vieux, mutilé, et sergent.

« Une des rares exceptions aux choses que je viens de vous dire, c'est ma camarade Maria, mime spirituelle, danseuse élégante, et qui, par la grâce de son talent, a recueilli une grande partie de l'héritage de Fanny Elssler. Aujourd'hui, Maria crée des rôles, Maria gagne une quinzaine de mille francs, Maria va donner des représentations en Allemagne, et elle souffre complaisamment que les populations empressées s'attellent à son fiacre, — ce qui est le bâton de maréchal d'une danseuse. — Mais si je vous disais par quels rudes sentiers elle a dû passer avant d'en arriver où elle est à présent, vous vous étonneriez comme moi qu'elle n'ait pas laissé par lambeaux, aux ronces du chemin, et son courage, et sa gentillesse, et sa grâce, et son élégance, et toutes ses précieuses qualités.

« J'ai connu Maria à la classe de M. Barrez. Elle demeurait alors dans l'une des rues infectes de la Cité, où elle occupait, dans le plus modeste garni de tout le quartier, la chambre la plus modeste. Pauvre fille ! que de fois la mère Crosnier, émue de sa pâleur et de sa défaillance, la fit asseoir à sa table hospitalière ! A cette époque, monsieur, nous ne dînions pas tous les jours. Alors Maria gagnait vingt sous par représentation, c'est-à-dire un peu moins de quinze

francs par mois, attendu les relâches du dimanche. Il m'en souvient, Maria était ramenée chez elle par un machiniste, son voisin. Au temps dont je vous parle, les machinistes de l'Opéra avaient pour habitude de poser le décor du surlendemain immédiatement après la représentation. Ce surcroît de travail les retenait au théâtre jusqu'à deux heures du matin. Maria, assise sur une banquette du parterre, attendait patiemment son compagnon de voyage, heureuse encore lorsqu'un peu de sommeil venait lui raccourcir les heures.

« La prochaine fois que vous verrez Maria dans *la Tarentule* ou dans *la Jolie fille de Gand*, applaudissez-la un peu plus que de coutume, monsieur. Agissez à la façon des *repealers* irlandais; donnez une salve pour son talent et une salve pour son courage. J'allais oublier de vous demander une salve pour son esprit. Quelle faute ! Maria est, sans contredit, la *ballerina* la plus spirituelle que je connaisse, moi comprise. Et elle le prouve bien en portant le deuil de madame d'Henneville.

— Il m'a semblé, demandai-je à ma danseuse, avoir aperçu au foyer mademoiselle Blangy et mademoiselle Lucile Grahn? Me suis-je trompé, ou sont-elles de retour à Paris?

— Vous ne vous êtes point trompé, ce sont elles; et j'admire cette perspicacité qui vous fait reconnaître Blangy, malgré la triple couche d'embonpoint qui

recouvre aujourd'hui ses os jadis saillants. Un de ces jours, vous lui verrez exécuter un certain pas viennois que je vous recommande. Ce pas viennois est escorté d'une musique essentiellement viennoise, qu'on dirait composée bien plutôt pour faire sauter un ours que pour faire danser une femme.

— Je ne la croyais plus engagée à l'Opéra?

— C'est la vérité. Mais sa noble famille a supplié M. Pillet de la laisser se remontrer quelquefois. Ces exhibitions seront à deux fins : elles prouveront au public que mademoiselle Blangy a fait de grands progrès depuis un an; et, en même temps, elles démontreront victorieusement que cette rotondité inespérée n'a rien de contraire à la plus rigide vertu.

— Est-ce qu'on oserait insinuer?...

— Eh! monsieur... que n'ose-t-on pas à l'Opéra!

Si jamais la médisance est chassée de la terre, soyez certain qu'elle trouvera un refuge dans les coulisses de l'Académie royale de musique. Quant à Lucile Grahn, elle est venue passer à Paris un congé que lui a accordé l'empereur de Russie, dont elle est présentement la pensionnaire. — Quelle femme, monsieur, que cette blonde fille du Nord! Malgré sa frêle apparence, Lucile Grahn est de force et de taille à remuer un monde. C'est le génie de la diplomatie dans tout ce qu'il a de plus subtil, de plus insaisissable et de plus éthéré. C'est le prince de Metternich

multiplié par M. de Talleyrand. C'est tout le congrès de Vérone en jupons.

« L'histoire de ses premiers débuts à l'Opéra, il y a six ans, mériterait d'être chantée en vers de douze pieds. Seule, sans appui, parlant à peine notre langue, douée d'un talent alors fort contestable et d'une vertu sur le compte de laquelle il n'y avait pas le plus petit mot à dire, Lucile Grahn trouva le moyen de remuer la terre et de bouleverser le ciel. Journalistes, abonnés, ambassadeurs, ministres mêmes, elle intéressa tout le monde à sa fortune. Chaque jour, à sept heures du matin, et quelle que fût la température, elle se mettait en course, arpentant Paris dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, et distribuant sur son chemin ses regards les plus gracieux et ses plus frais sourires. — Si Lucile Grahn était restée à l'Opéra, d'où une maladie grave l'a chassée, j'ignore quelle position elle eût prise comme artiste; mais ce que je sais parfaitement, c'est que si elle entre jamais dans la carrière diplomatique, des succès plus grands encore que ceux de madame la princesse de Liéven l'attendent à coup sûr. »

J'interrompis ma danseuse.

— Qui donc, lui demandai-je, s'est chargé de votre éducation politique? Vous raisonnez comme un secrétaire d'ambassade.

— Préféreriez-vous donc que je fusse une petite niaise? dit-elle avec un imperceptible haussement d'é-

paules. Vous ignorez sans doute que j'ai eu l'honneur de faire partie de l'ambassade royale de musique en Perse; et, d'ailleurs, on ne soupe pas impunément au Café de Paris avec des diplomates de la force de M. de Cercey et du marquis de Lavalette.

— En somme, lui demandai-je, quelle est la physionomie réelle des coulisses de l'Opéra? Sont-elles bégueules, ou sont-elles immorales?

— Elles sont bourgeoises, ce qui est la pire des physionomies. On n'y est pas trop vertueux, parce que ce serait bête, et l'on n'y est pas trop criminel, parce que ça deviendrait fatigant. Les coulisses de l'Opéra ont, par-dessus tout, l'air ennuyé. Elles ont le spleen comme un gros Anglais millionnaire, et il serait difficile qu'il en fût autrement. Une grande partie des abonnés fréquente l'Opéra depuis des années. Pour eux, les coulisses n'ont plus ni mystères, ni saveur, ni nouveauté, ni poésie. Les autres, les nouveaux venus, se bornent à regarder, n'étant pas assez riches pour toucher. Ce sont, pour la plupart, des dix-huitièmes d'agent de change, des courtiers marrons, des coulissiers sans importance, pauvres diables qui, lorsqu'ils veulent aimer, sont souvent obligés d'appliquer à l'amour le système économique de la loge en commun. Leurs flammes réciproques se cotisent. Quelles mœurs odieusement constitutionnelles, mon cher monsieur! et qu'est devenu l'âge d'or de la Sallé et de la Guimard?

« C'est pour venir en aide à ces don Juans besogneux qu'un figurant de la danse, appelé Cellarius, a fondé un cours de valse, à cinq francs et à dix francs le cachet.

« Trois fois par semaine, les jours où il n'y a pas de représentation à l'Opéra, quelques jeunes coryphées, choisies parmi les plus avenantes, se rendent chez M. Cellarius. Une subvention de deux francs est allouée par le professeur à chacune de ces demoiselles. Cela s'appelle, en argot de coulisses, *pincer son cachet*. Les don Juans déjà nommés arrivent peu d'instants après; M. Cellarius saisit la pochette classique, et la leçon commence.

« Les don Juans à cinq francs le cachet valsent en tenant une chaise entre leurs bras; mais ils ont le droit de causer avec ces demoiselles.

« Les don Juans qui paient dix francs remplacent la chaise par une danseuse en chair et en os.

« Quand sonnent onze heures, lorsque la leçon est finie, si vous passez par la rue Vivienne, vous verrez des groupes joyeux se diriger vers la Cité des Italiens et vers le Café Anglais. Ce sont les écoliers de M. Cellarius qui vont faire des orgies, — à quatre francs cinquante centimes par tête, au mépris des ordonnances vertueuses de M. Gabriel Delessert.

« On a observé que les rats conviés à la fête profitent de cette circonstance pour grignoter le plus qu'ils peuvent. Ils ne mangent pas, ils engloutissent;

ils ne boivent pas, ils ingurgitent. Il y en a qui fourrent dans leurs manchons les restes du fromage à la crème, et dévalisent les candélabres du restaurant au profit de leurs bougeoirs domestiques.

« Il est de certains types qui sont éternels, parce qu'ils seront toujours vrais. Parmi ceux-là, il serait injuste



d'oublier la mère d'actrice en général, et la mère de

danseuse en particulier. Tout à l'heure, lorsque nous serons redescendus dans les coulisses, je vous montrerai la mère de Caroline, la mère de Fleury, la mère de Pêche, celle de Wiétoff, de Drouet et de Dimier; et vous reconnaîtrez avec moi qu'elles sont aux caricatures d'Henri Monnier ce que la réalité est à la fiction. — La mère de la danseuse, c'est le dragon du jardin des Hespérides. — La danseuse qui n'a pas de mère possède au moins une tante, témoin Olympe Saint-Georges. Mais la tante n'a, en général, aucune des qualités féroces de la mère. Si j'étais directeur de l'Opéra, je recevrais les tantes à bras ouverts, tandis qu'on me verrait recommander durement les mères à la consigne rigoureuse de madame Crosnier.

« On ne doit pas se dissimuler que nous vivons dans un temps où les idées religieuses reprennent faveur. La réaction s'est fait sentir jusque dans nos coulisses. Observez quelques-unes de ces demoiselles, et vous leur verrez des bagues et des médailles de sainte Geneviève. Adèle et Sophie Dumilâtre sont très-assidues aux cérémonies de Notre-Dame-de-Lorette. Vous avez peut-être ouï parler des chaises garnies de velours de Thérèse et de Fanny Elssler, visibles encore dans cette église? Si vous voulez contempler de près *la Reine de Chypre*, vous n'avez qu'à entendre la messe dimanche prochain à Saint-Louis-d'Antin, paroisse de madame Stoltz.

« N'allez cependant pas conclure de ce que je vous dis que nos coulisses soient un temple de pénitence, une retraite ascétique, l'antichambre d'un couvent de trappistes ou de chartreux. Il y a certains jours où elles reprennent des allures passablement égrillardes; ce sont les jours où Ferdinand Prévost est de bonne humeur, où Héloïse Florentin a dîné chez Borel, où Duprez est en voix, et où Passe-Lacet doit souper chez Véry.

— Qu'est-ce que *Passe-Lacet?* Est-ce un homme ou une femme? et d'où lui est venu ce sobriquet bizarre?

— Passe-Lacet est une choriste très-longue et très-maigre. Son véritable nom est mademoiselle Pansart. On la dit dans de fort bons termes avec le père Genty, et M. Habeneck passe pour lui vouloir beaucoup de bien. La fascination de Passe-Lacet s'exerce surtout sur les hommes d'un certain âge, ce qui a fait dire d'elle qu'elle était vouée *aux blancs.* »

XIV

Arrivée à cet endroit de ses confidences, ma danseuse — que j'appellerai désormais Lélia, faute de pouvoir l'appeler du nom de ses pères, ce qui, m'a-t-elle dit, la compromettrait au plus haut point, — s'arrêta et reprit haleine. Le fait est qu'elle devait en avoir grand besoin.

Elle se leva, ouvrit un petit coffret en bois de cèdre, sur lequel des incrustations de cuivre couraient en méandres capricieux, et me montrant un flacon de Bohême, qu'on eût dit taillé dans une grosse émeraude, elle me demanda si je voulais lui faire l'honneur de trinquer avec elle.

— Quel est cet adorable nectar? demandai-je.

— C'est du vin de Johannisberg, et du meilleur. Je le tiens directement de M. de Metternich. Il y a quelques années, j'allai en représentation à Vienne. Le prince, charmé de ce qu'il voulait bien appeler mon talent, manifesta le désir d'augmenter sa collection d'autographes d'un autographe de ma façon. Deux heures après je lui adressai une lettre ainsi conçue :

« Je remercie beaucoup Son Altesse des vingt-« cinq bouteilles de Johannisberg qu'elle a eu l'obli-« geance de m'envoyer. » Et je signai. Le lendemain, l'illustre diplomate me fit remettre un panier de cinquante bouteilles. Je n'ignore pas que vous avez, dans les temps, attribué en plein *Charivari* cette anecdote à M. Jules Janin, mais je ne suis pas fâchée de vous reprocher, de vive voix, et votre mensonge et votre bévue. Rendez, s'il vous plaît, à la pirouette ce qui appartient au rond de jambe.

Ayant ainsi parlé, Lélia trempa délicatement dans son verre le bout de ses lèvres roses, comme fait un oiseau qui veut boire, après quoi elle recommença son divertissant papotage.

— Surtout, fit-elle, n'allez pas avouer à M. Poinsinet que je vous ai donné l'hospitalité dans ma loge. Il est bavard et méchant comme une vieille pie borgne, et ce serait des cancans interminables, d'autant plus qu'il ne manquerait certes pas de raconter le fait au père Genty.

C'était la troisième fois que ce nom sonnait à mes oreilles. Je ne laissai pas que d'en être un peu intrigué ; ce qui m'arracha l'interrogation suivante :

— Ce père Genty fait-il partie du chant ou de la danse ?

— Il fait partie du mobilier du théâtre ; c'est un meuble par destination. Depuis quelle époque appartient-il à l'administration de l'Opéra ? Vaste problème que je ne saurais, en conscience, résoudre victorieusement. Demandez au lierre depuis quel temps il a uni son humble destinée à celle du chêne, l'orgueil des forêts.

— Et quelles sont ses fonctions à l'Académie royale de musique ?

— Des fonctions de la plus grande importance et du plus haut intérêt ; c'est ce que l'on peut appeler une mission toute de confiance. En d'autres termes, il est inspecteur du matériel, c'est-à-dire chargé par le gouvernement de veiller à ce que le directeur ne mette pas, un beau matin, les bâtiments de l'Opéra dans sa poche.

« Plus j'y songe et plus je suis surprise de la question que vous m'avez adressée tout à l'heure. Vous ne connaissez pas le père Genty ? Ah ! ça, mon cher monsieur, les coulisses de l'Opéra et les coulisses des Variétés vous sont donc complétement étrangères ? C'est dans ces parages que florit le père Genty. C'est là que, tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à mi-

nuit, il donne alternativement des représentations de sophismes entremêlés de paradoxes. A force de nier le mouvement, de discuter le soleil et de contester la lumière, M. Genty s'est fait petit à petit une réputation d'étrangeté que les niais et les badauds ont à la longue transformée en réputation d'esprit.

«Voici un échantillon de cet esprit aussi ingénieux que distingué.

« Vous êtes au foyer de l'Opéra ou au foyer des Variétés, et vous dites, sans penser à mal, en causant avec un ami :

« — Vous ne savez pas ? Je pars dans un mois pour la Suisse. »

« A peine avez-vous lâché ces paroles inoffensives, qu'un petit vieillard à la chevelure blanche, à la charpente osseuse, au teint verdâtre, s'élance, d'un bond, auprès de vous, et, d'une voix stridente comme la tempête :

« — Monsieur, s'écrie-t-il, monsieur ! ne dites pas que vous allez en Suisse ! Ne me parlez pas de la Suisse ! Monsieur, je nie l'Helvétie ! La Suisse est un préjugé stupide, et je m'étonne que les progrès du siècle n'en aient pas encore fait justice. La Suisse a été inventée par des messieurs dont la profession consiste à fabriquer des poëmes d'opéras-comiques. Ce sont eux qui ont imaginé les chalets, le fromage et toutes ces autres niaiseries qui constituent la Suisse. Monsieur, chaque fois que l'on donne *Guillaume Tell* à l'Opéra,

je fuis la rue Lepelletier et ses alentours. Monsieur, je me moque de votre Helvétie comme de ça, et je vous déclare un âne bâté, un animal, un cuistre, si vous n'êtes pas de mon avis. »

« Voilà tout l'esprit de cet homme.

« Du reste, ce qu'il a dit touchant la Suisse, il vous le répétera à propos de ceci ou de cela, et même à propos de rien. Énoncez devant lui que vous avez mangé un excellent bifteck à votre dîner :

« — Monsieur, s'écriera-t-il, monsieur! ne dites pas que vous avez mangé un bifteck! Ne me parlez pas de bifteck! Monsieur, je nie le bifteck, le bifteck est un préjugé stupide, etc. etc. (*Voir plus haut*); et toujours, pour finir, la péroraison obligée : « Je vous déclare un âne bâté, un animal, un cuistre, si vous n'êtes pas de mon avis. »

« Ce qui me surprend fort, c'est qu'avec un si aimable caractère, ce personnage sorte toujours, — par la porte, — des lieux qu'il honore de sa présence.

« Les services que le père Genty ne rend pas à l'Opéra sont payés 3,000 francs par an.

— Je ne vous ai pas encore complimentée sur le bon goût et sur la charmante coquetterie de votre loge, interrompis-je. Recevez donc, je vous prie, toutes mes félicitations. Pour venir un peu tard, elles n'en sont pas moins sincères.

— Je les accepte aussi franchement que vous me les offrez, dit-elle. Je vous avouerai même que je suis

ravie de cette approbation. Mais gardez-vous de juger, d'après la mienne, les loges des artistes de l'Opéra. Si j'en excepte la loge de madame Dorus, qui est convenable, et celle de madame Stoltz, qui est élégante, les autres sont d'une simplicité par trop républicaine. Les papiers moisis et les meubles boiteux semblent y avoir fait élection de domicile. Les loges des hommes sont encore plus délabrées. Massol est le seul qui, dans l'arrangement de la sienne, ait sacrifié sinon au luxe, du moins au confortable.

« Au nombre des choses qui, par leur mesquinerie éxagérée, sont une véritable honte pour l'Opéra, je ne dois pas oublier de citer le *foyer des rôles.*

« C'est dans ce foyer que les artistes attendent leur réplique. Il est situé tout à côté des coulisses, et d'ailleurs un garçon avertisseur prévient *Marcel* et *Raoul* du moment exact où ils doivent entrer en scène.

« Ce foyer des rôles est une manière de placard percé dans l'épaisseur de la muraille, une sorte de cage à poulets de quelques mètres de longueur. L'ameublement se compose de trois banquettes couvertes d'un certain velours bleu épinglé dont on n'aperçoit plus que la trame. Une glace terne et fêlée est suspendue au-dessus d'une cheminée en bois peint, imitant mal le marbre. La tapisserie est graisseuse et semée de taches aussi nombreuses que les étoiles du firmament. Un méchant tapis, tout rapiécé, qu'on a grand soin d'enlever sitôt qu'arrive le mois d'avril, laisse

voir les carreaux disjoints et mal cirés. J'oubliais, dans mon inventaire, une table de la plus basse extraction et une écritoire de la plus commune origine. Quatre quinquets fumeux répandent sur ce séjour enchanteur la molle et poétique lumière qui lui convient à tous égards.

« Tel est le foyer des rôles à l'Académie royale de musique. Ajoutez à ce que je viens de vous dire une chaise en cuir et un tire-pied ; accrochez à la muraille une cage ; dans cette cage entassez une ménagerie de bouvreuils, de chardonnerets et de serins, et vous avez la silhouette très-ressemblante d'une loge de portier du quartier Montorgueil. — Madame Stoltz, madame Dorus, ni aucune autre de ces dames, n'entrent jamais au foyer des rôles, et je les en félicite de tout mon cœur. Ce repaire eût été tout au plus convenable pour les marcheuses, au temps où il y avait des *marcheuses*.

— Il n'y a donc plus de marcheuses?

— Il n'y a plus de marcheuses ! La marcheuse, cette création de M. Duponchel, est rentrée dans son néant primordial. A présent, l'on exige absolument, des femmes admises à l'Opéra, qu'elles puissent chanter à peu près, ou du moins qu'elles soient en état de figurer dans les *lointains*, dans les *espaliers* et dans tous ces groupes voluptueux que l'imagination délirante des chorégraphes invente pour le plus grand ébattement du public. De toute la collection

de marcheuses recrutées par le directeur-bijoutier, une seule est restée à l'Opéra. Elle s'appelle mademoiselle Pezée, mais elle est plus généralement connue sous le poétique sobriquet de *la dernière des Mohicanes*.

« La surveillance spéciale des choristes, mâles et femelles, appartient aux chefs du chant, que je me permettrai de définir les souffleurs des choristes. Placés dans la coulisse, tout près du manteau d'Arlequin, un cahier de partition à la main, ils battent la mesure, et des premiers rangs de l'orchestre vous pourrez les voir réveiller tour à tour l'ardeur endormie des choristes des deux sexes. Vous vous souvenez du premier acte de *Guillaume Tell?* Eh bien! tandis que le chœur fait monter vers les voûtes du théâtre, comme un encens divin, les mélodies sublimes de Rossini, le chef du chant de service se démène autant qu'un diable dans un bénitier, parlant, criant, chantant et gesticulant tout à la fois :

« — A vous, mesdames! *l'hyménée...*

« — A vous, messieurs! *la journée...*

« — A vous, mesdames! *fortunée...* »

« Et ainsi de suite.

« Trois chefs du chant sont attachés à l'Académie royale de musique : M. Benoist, célèbre par son humeur atrabilaire et par la protection qu'il accorde à mademoiselle de Roissy; M. Dietsch, célèbre par son

Vaisseau-Fantôme, et M. Laty, qui n'est encore célèbre par rien du tout.

« Les chefs du chant trouvent un appui naturel dans les vénérables choristes-matrones qui ont acquis de l'expérience, à mesure qu'elles ont perdu leur jeunesse et leur beauté. Ce sont : mesdames Sèvres, Ingrand, Blangy, Barbier, Grosneau et Laurent. Un jeune homme de l'école polytechnique, que j'ai connu, et qui était de première force sur les quatre règles, m'a assuré que l'âge de ces six dames, additionné ensemble, formait un total presque incalculable.



« Le corps de ballet possède, lui aussi, ses antiquités et ses ruines. Il y a là-dedans une demi-douzaine

de Willis passablement endommagées et quelques sylphides qui ont, de par le monde, des enfants et même des petits-enfants. Mesdames Colson, Victoire Duménil, Lacroix, Leclerc, Campan et Victorine Saulnier, font partie de ces sylphides hors d'âge, de ces Willis *bis*-aïeules. C'est également dans ce corps de réserve que figure mademoiselle Delacquit. Lorsqu'il parle d'elle, M. Perpignan ne manque jamais de dire que cette dame en a beaucoup..... *de l'acquit.*

« Toutes ces figurantes ont cependant été jeunes. On les a adorées, on leur a adressé de petits vers,— à une époque où l'on savait encore faire les petits vers ; — on a déposé à leurs pieds des cœurs jeunes et d'antiques fortunes, on les a promenées en calèche et en briska... et maintenant... O funeste retour des choses d'ici-bas!

« Hélas! pourquoi ne peut-on pas être et avoir été? et que les femmes réaliseraient donc de grandes choses, mon Dieu! si le diable leur donnait en même temps et l'expérience et la beauté. Mais, bah! on est jeune et l'on est bête. On mange son blé en herbe et l'on fait des coupes impolitiques au lieu de se réserver des baliveaux et de la haute futaie.

« Ces réflexions profondes me sont inspirées par le souvenir de ce qui se passe présentement dans les coulisses de l'Opéra. O jeunes filles, que ne profitez-vous de mes conseils! et toi, ô Palmyre, que ne relis-

tu, — si tu sais lire, — la fable de *la Laitière et du Pot au lait!*

— De quelle Palmyre parlez-vous?

— Palmyre Petit est enrégimentée sous les drapeaux de M. Desplaces. C'est l'une de celles qui ont la vogue à cette heure. Cette pauvre enfant, élevée dans une soupente, ne sait comment porter son bonheur. Je dois lui rendre la justice de dire qu'elle a arraché madame sa mère à la loge traditionnelle et monsieur son père à l'antichambre d'une grande maison où il servait en qualité de valet de pied. Palmyre a une voiture, un double attelage, et des gens qu'elle ne nourrit pas avec ses appointements de choriste. Cette voiture lui a causé une telle joie, à elle qui n'était jamais allée même en fiacre de sa vie, qu'elle a trouvé le moyen de dîner et de dormir dans son équipage. Palmyre demeure rue Grange-Batelière, juste en face du théâtre. Il n'y a que le ruisseau à traverser, — ce qui ne l'empêche point de faire atteler lorsque son service l'appelle à l'Opéra.

« Palmyre Petit est l'amie intime d'Olympe Saint-Georges; ou, pour mieux parler, je devrais dire qu'Olympe Saint-Georges est l'amie intime de l'équipage de Palmyre Petit. Autrement, je ne saurais comprendre quels liens sympathiques peuvent exister entre ces deux jeunes filles, dont l'une est aussi distinguée, aussi spirituelle et aussi bien élevée que l'autre est illettrée, commune et portière.

Le seul côté par où elles se ressemblent, c'est la beauté. »

— Cette Olympe serait-elle par hasard l'une des créations de l'auteur de *la Gypsy?*

— Nullement. Le grand poëte à qui nous devons les alexandrins boiteux de *la Reine de Chypre* n'a jamais si bien fait. Pour tout vous dire, en un mot, Olympe Saint-Georges s'appelle bien Olympe, mais pas plus Saint-Georges que vous et moi. Elle est digne de figurer, au premier rang, parmi les mystères les plus mystérieux de l'Opéra. De son véritable nom, je ne sais pas la première lettre. Je sais seulement qu'elle appartient à une excellente famille de province, ruinée par des désastres commerciaux et par de foudroyants revers de fortune. Olympe a reçu une brillante éducation. C'est la Sévigné de l'Académie royale de musique. Elle est bonne musicienne, et elle joue de la harpe d'une manière très-agréable. Si jamais vous composez un ballet, faites-lui un petit rôle d'archange, et vous verrez quel succès elle obtiendra. En attendant, elle brille en tête des plus jolies coryphées de la danse, et elle étudie son art, un peu trop mollement peut-être, à la classe de M. Albert.

— M. Albert à donc une classe, lui aussi?

— Certainement.

— Mais, tout bien calculé, cela fait un grand nombre de classes?

— Il en est jusqu'à cinq que l'on pourrait compter : la classe de M. Mazillier, celle de M. Barrez, celle de M. Albert, celle de M. Coralli, et enfin celle de M. Petit.

« La classe de M. Mazillier est le rendez-vous de la plupart des premiers sujets du théâtre. Elle se tient à l'Opéra, dans le grand foyer de la danse. C'est là que Pauline Leroux s'exerce à lever ses jambes beaucoup plus haut que le bout de son nez. C'est là qu'Adèle Dumilâtre improvise ces jolis sourires qui, le soir venu et la rampe levée, transportent au douzième ciel les fanatiques de l'orchestre et du balcon; Sophie Dumilâtre et Delphine Marquet, — la sultane favorite du théâtre des Variétés, — Caroline Lasciat, Célestine Émarot, — la plus avenante des danseuses, au dire de M. Romieu, — la blonde Forster et le petit Mabille fréquentent assidûment cette classe privilégiée. — M. Mazillier, dont la séduisante carrière de Zéphire a été entravée avant l'âge par les crues impertinentes d'un abdomen qui tend à déborder chaque jour, M. Mazillier, dis-je, se console de son embonpoint en gagnant beaucoup d'argent. — Ses leçons ne coûtent pas moins de soixante francs par mois. M. Mazillier, qui est sur le violon de la force douteuse du fils du Cantal, des *Saltimbanques*, se fait suppléer par M. Dominique, musicien chauve de l'orchestre, le même qui vient d'unir tout récemment, par des nœuds excessivement légitimes et in-

dissolubles, son archet et sa colophane aux entrechats et aux pointes de Caroline Lasciat.

« La classe de M. Barrez est très-peu nombreuse. Elle est située dans le petit foyer des chœurs. C'est le théâtre ordinaire des exploits chorégraphiques de Carlotta Grisi, de Maria et de Petipa. Les travaux nécessaires à l'inclinaison du plancher ont même été exécutés aux frais de ces trois artistes. Ce professeur donne aussi des leçons à son domicile politique, rue Richer, n° 4.—Il faut plaindre M. Barrez de ce qu'il a souffert que son fils, ou plutôt Barrez 2e, pour parler la langue de l'Opéra, se soit consacré au culte de Terpsichore. Hélas! Barrez 1er n'a donc jamais vu danser Barrez 2e? Pour moi, lorsque j'endure ce spectacle, qui n'est rien moins que gracieux, je me sens remplie de commisération pour nos neveux, qui, peut-être, assisteront, les malheureux! aux débuts de quelques Barrez 3e, 4e et 5e.

« M. Albert a établi sa classe chez lui, rue des Moulins, n° 15. — Je ne vous en dirai pas grand'chose, sinon qu'il joue assez convenablement du violon pour se servir de Dominique à lui-même. M. Albert, que vous avez pu voir dans *la Jolie Fille de Gand,* remplissant un rôle de jeune seigneur amoureux, leste et pimpant, doit avoir quelque chose comme soixante printemps sonnés. — On présume qu'il s'est fait, il y a trente ans, embaumer par le procédé Gannal.

« M. Coralli, l'ingénieux chorégraphe auquel vous devez *Giselle* et *la Péri*, donne des leçons à tous prix. Sa classe est très-nombreuse. M. Coralli est tout à la fois le plus poli des hommes et le plus irascible des maîtres de ballet. C'est le roi de Prusse Frédéric, doublé de M. de Coislin. O prodige de la volonté ! il est parvenu à fondre ensemble ces deux natures pourtant si distinctes et si opposées. Mon Dieu, qu'il est donc beau, lorsque, au milieu de sa classe, et donnant un ordre que ses élèves exécutent mal, il s'écrie d'une voix retentissante :

— Sacré mille millions de tonnerres et de diables, tas de sottes que vous êtes... C'est-à-dire, non... mesdemoiselles, ayez donc l'extrême obligeance de vouloir bien prendre la peine de faire un peu ce que je vous dis. Je vous en aurai une grande reconnaissance... Sinon je vous fiche toutes à la porte !

« On se souviendra longtemps à l'Opéra d'une scène suffisamment bouffonne, dont M. Coralli et la grande Saulnier furent les héros.

« *Nota bene*. — La grande Saulnier n'était pas, ainsi qu'elle l'est à présent, passée, par la grâce toute-puissante d'un riche seigneur polonais, à l'état de *femme comme il faut*. Au temps dont je vous parle, elle n'était encore qu'une femme *comme il en faut*.— Elle a perdu au change.

« C'était à la répétition de je ne sais plus quel ballet mythologique.

— Saulnier, disait le père Coralli, cette pause ne vaut rien... recommence.

« Et Saulnier recommençait la pause.

— Mais puisque je t'ai déjà dit que tu représentes la Volupté ! reprenait le chorégraphe. Où diable as-tu vu la Volupté froncer le sourcil, plisser la bouche et se tenir le cou penché en avant, comme un bœuf qui digère. — Recommence la pause.

« Nouvelle tentative de la part de Saulnier ; nouvel insuccès; nouveau mouvement de rage de M. Coralli.

— Oh ! la coquine ! oh ! la guenipe ! une arme ! donnez-moi une arme, afin que je débarrasse l'Opéra d'une honte pareille !

« Et comme il n'avait point d'armes sous la main, il ôta son chapeau, saisit sa perruque, et d'un bras vigoureux la jeta au nez de la pauvre danseuse.

« L'irritable Frédéric venait de se montrer ; M. de Coislin ne tarda pas à paraître sur l'horizon. — Deux minutes après, M. Coralli était aux pieds de sa victime, implorant son pardon et remettant sa perruque.

« L'auteur de *Giselle* ne sait pas faire que de jolis ballets, il a créé et mis au monde deux filles qui sont charmantes. L'aînée joue la comédie au théâtre de l'Odéon, sous le nom de Mlle Émilie Volet. On cite quatre ou cinq étudiants en droit qui se sont suicidés

pour elle, et il paraît avéré que plusieurs carabins ont déjà mis lancette au vent et croisé le bistouri en l'honneur de la séduisante pensionnaire de M. Auguste Lireux. La plus jeune, Maria Volet, danse chaque soir *la Polka* aux Variétés, à la grande satisfaction des habitués de l'orchestre. M. Coralli a deux fils : l'un qui figure parmi les meilleurs artistes de l'Opéra, l'autre qui a été député à Saint-Irieix, et dont le nom est inscrit honorablement sur le tableau des avocats de Paris.

« Il me reste à vous dire deux mots de la classe de M. Petit, visible dans la rue Grange-Batelière. C'est l'antichambre des classes que je viens de passer en revue. C'est là que se recrutent les rats à vingt sous par représentation. M. Petit est un honnête homme de danseur qui a traduit cette sentence latine bien connue : *Maxima debetur pueris reverentia*, de la façon que voici : *On doit apprendre aux enfants à faire de grandes révérences.* — Et pour être conséquent avec sa traduction, il passe effectivement son temps à faire faire à ses élèves le plus de révérences qu'il peut et les plus grandes révérences possibles.

« Ainsi que vous pouvez en juger, M. Petit n'est pas fort. Il en est de même de la plupart des vieux danseurs. Nous autres, du moins, nous avons l'amour qui nous transfigure et qui nous ennoblit. Réduits à consacrer leur intelligence aux soins les plus misérables et les plus futiles, les hommes s'énervent et s'a-

brutissent à ce métier. Un vieux danseur est hideux.



« Le costume des danseurs et des danseuses à la classe ressemble beaucoup à celui de Paul et Virginie, tels, du moins, que je les ai vus représentés à l'Ambigu-Comique par M. Albert et par Mlle Eugénie Prosper. Les femmes sont coiffées en cheveux et décolletées; elles ont les bras nus, leur taille est emprisonnée dans un étroit corsage. Un jupon, très-court, très-bouffant, soit en gaze, soit en mousseline rayée, leur descend jusqu'au genou. Leurs cuisses se dissimulent chastement sous un large caleçon de calicot, impénétrable comme un secret d'État. Les hommes, sans cravate et le cou découvert, sont vêtus d'une petite veste en basin blanc et d'un pantalon,

tombant à mi-jambes, retenu aux hanches par une ceinture de cuir. — C'est presque comme au théâtre; mais vous n'ignorez pas qu'entre ces deux adverbes *presque* et *tout à fait*, il existe d'incommensurables distances. En effet, c'est le théâtre, moins les illusions du lustre et de l'optique, moins les séductions du blanc de céruse, et les mensonges du rouge végétal. Je n'hésite pas à le dire, une danseuse à la classe est une créature fort peu enivrante et point du tout poétique. Elle a le teint marbré, violacé ou couperosé, selon sa nature; ses yeux sont sans flammes et sans regards, ses lèvres sont sans sourire. Elle est haletante, épuisée, brisée; elle transpire odieusement; la sueur imprègne son corsage et charge son front et ses bras de gouttelettes nombreuses. C'est la transpiration à l'état de rosée, — mais d'une rosée qui serait tombée à verse. Voilà les femmes; — les hommes sont affreux! »

— Grâce! grâce! m'écriai-je, — pourquoi chercher à me désenchanter ainsi : ce tableau est horrible!

— Qu'importe, s'il est vrai, répliqua-t-elle. Et d'ailleurs vous savez bien que : rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, ainsi que l'a dit un versificateur appelé Boileau, je crois. — Mais puisque vous êtes si impressionnable, je vais m'efforcer de vous faire oublier ces pénibles sensations. — Passons à de nouveaux exercices.

« Connaissez-vous Laure Lechêne? Laure Lechêne est une ex-figurante danseuse, actuellement figurante chanteuse. Au point de vue physique, c'est une fille fort belle; au point de vue moral, c'est une assez désagréable personne; elle est prétentieuse, hargneuse, envieuse, et, qui pis est, femme de lettres à ses heures perdues. Heureusement, elle en a fort peu à perdre. Elle se drape à la *Corinne* et passe à faire de méchants vers le temps qu'elle devrait employer à étudier ses partitions. Je vous parle de Laure, parce que diverses aventures l'ont mise en lumière depuis quelque temps. Vous avez pu la voir à la dernière exposition de peinture, reproduite sur la toile par le pinceau brillant de M. Lépaulle : Une odalisque, assise à l'ombre de vertes charmilles, dans les jardins du sérail. Ce tableau a, dit-on, été acheté par M. Véron (le vrai), juste appréciateur des beautés de Laure Lechêne. Je me suis laissé dire qu'à l'exemple de don Juan, Laure tient une liste exacte, et en partie double, des adorateurs qu'elle a eus et de ceux qu'elle veut avoir. Au train dont elle y va, je ne désespère pas qu'elle n'atteigne un jour, ou plutôt une nuit, le chiffre phénoménal de don Juan : *mille e tre*, répété si comiquement par Lablache-Léporello.

« En sa qualité de femme-poëte, Laure a composé pour son usage particulier une prière rimée, qu'elle récite chaque soir avant de se coucher. Voici le passage qui correspond au *Pater noster*. C'est sa fa-

çon de demander au ciel son pain-viennois quotidien.

« Mon cœur de jeune fille, ô Dieu, vers toi s'élance !
« Prends en pitié mes maux et guéris ma souffrance.
« Oh ! fais qu'un prince russe ou qu'un milord anglais
« De Londre ou Moscou vienne admirer mes attraits.
« Le fétide marais est mortel à la rose;
« Non, pour la pauvreté je ne suis pas éclose,
« Le fiacre me déplait; l'omnibus me fait mal,
« Ce qu'il me faut c'est un briska—plus un cheval. »

— Pardonnez-moi, si je vous interromps, dis-je à Lélia. Comment tout ce monde de danseurs et de danseuses, de chanteurs et de chanteuses, de comparses, de figurants, de musiciens et de machinistes, fait-il pour vivre en bonne intelligence dans un espace si resserré?

— Que me parlez-vous de bonne intelligence! fit-elle en poussant un éclat de rire. De la bonne intelligence dans les coulisses d'un théâtre! mais vous tombez dans la plus creuse des utopies, dans le rêve le plus irréalisable qui soit. Il règne si peu de bonne intelligence à l'Opéra, surtout parmi les femmes, que l'administration vient de prendre l'arrêté suivant :

« 1° Toute rixe est punie de quinze jours de suspension d'appointements, et de quinze jours de consigne;

« 2° Les récidivistes sont mis à la porte, séance tenante et sans désemparer. »

Que ne me dit-elle pas encore? car véritablement il me faudrait la mémoire d'Alexandre et de Napoléon

pour me rappeler tous les cancans dont elle m'aspergea pendant une heure.

Outre les diverses choses que j'ai précédemment rapportées, ce fut elle encore qui m'apprit :

Que mademoiselle Fleury était la Célimène de l'Académie royale;

Que M. Petipa en était le sultan;

Que mademoiselle Florentin en était la Ninon de Lenclos;

Que mesdemoiselles Robert, Dimier et Drouet en étaient les Jeanne d'Arc;

Et que M. Saint-Denys en était le plus médiocre chanteur. — Je le savais déjà.

C'est à elle aussi que je dois ce renseignement précieux :

Chaque fois que madame Stoltz chante un de ses grands rôles, la mère Crosnier s'habille avec une robe de soie flambante, et pose orgueilleusement sur sa tête un majestueux bonnet garni de fleurs écarlates et de rubans ponceaux.

Tout à coup l'on frappa trois coups à la porte de la loge.

— Vite, cachez-vous, dit Lélia.

Et elle me poussa dans une armoire en forme de portemanteau, où je m'abîmai au beau milieu d'une multitude de souliers de satin avachis, de couronnes de fleurs desséchées et de jupons de gaze tachés d'huile.

XV

— Qui est là? demanda ma danseuse.

— C'est moi! fit une voix tant soit peu aigre et passablement pointue, moi, Sidonie... Sidonie Toussaint... ouvre; ouvre vite, ma chère, j'ai à te parler.

— Ah! c'est toi, petite? dit Lélia d'un ton protecteur; attends un peu. — Dieu soit loué! continua-t-elle, en me parlant à travers la serrure du placard au fond duquel j'étais en train d'étouffer. — Dieu soit loué, ce n'est pas le baron!

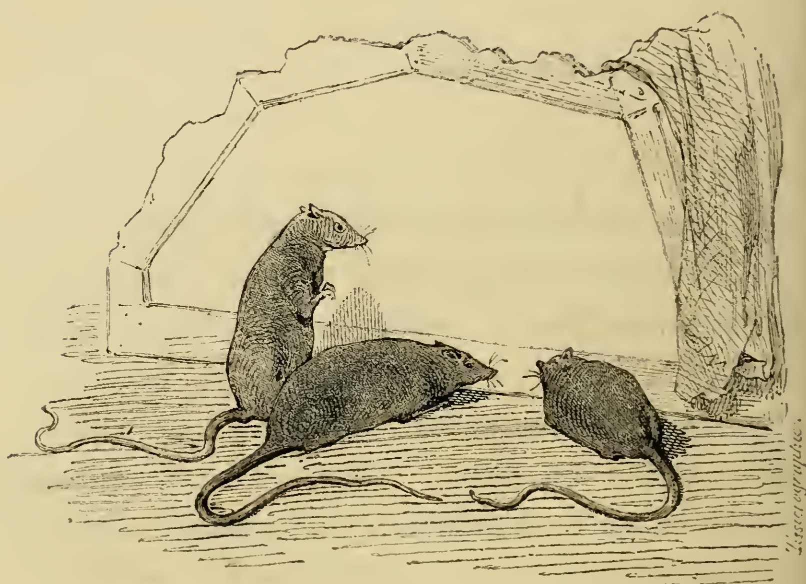
— Vous attendez un baron?

— Mon cher monsieur, une jolie femme attend toujours un baron — c'est son état. Cette fois, pour-

tant, j'en serai quitte pour la peur. Le baron est sans doute au Club, où il restera jusqu'à minuit.

— Alors si vous me rendiez la liberté!

— Impossible! Sidonie a une langue de vipère, et, pour une douzaine de cachemires, je ne voudrais pas qu'elle vous aperçût dans ma loge. Ainsi donc, fermez la bouche et ouvrez les oreilles; je vais vous donner une représentation extraordinaire de Sidonie Toussaint. — Vous allez pouvoir étudier le *rat*-type, le *rat*-prototype, le *rat* par excellence.



Lélia ouvrit la porte, et Sidonie fit irruption dans la loge. A partir de cet instant, ce fut, dans ce bou-

doir, naguère si tranquille, un bruit incessant, irritant et assourdissant. Le rat chantait, parlait et criait tout à la fois ; il faisait les demandes et les réponses, bouleversait les meubles et déplaçait les chinoiseries ; — le tout était accompagné d'entrechats interrompus, de roulades inachevées, de calembours burlesques et refrains égrillards.

— Pour Dieu ! Sidonie, dit à la fin Lélia impatientée, tais-toi, ou va-t'en.

— Oh ! les sujets ! s'écria le rat avec un accent d'indignation comique ; ils sont tous les mêmes, pétris d'orgueil et bouffis de vanité ! Tu me flanques à la porte sans la moindre périphrase et sans aucun ménagement, parce que je te semble une petite fille sans conséquence. Mais patience ; petit poisson deviendra grand. M. Théophile Gautier m'a promis un rôle dans son prochain ballet ; que ce bonheur m'arrive seulement et je passe sujet d'emblée, et alors, ma chère, alors, tout comme une autre, je ferai ma tête. J'aurai des diamants, des bas de soie, un loyer de trois mille francs, un parapluie neuf, plusieurs douzaines de chemises, et je connaîtrai des barons.

— Tu crois donc à ton avenir ?

— Si j'y crois ! Demande aux deux Dumilâtre si elles croient à la claque et aux claqueurs ! D'ailleurs, je me faisais encore les cartes avant-hier soir, et j'ai vu, à trois reprises différentes, un grand brun, le roi de pique, un homme très-comme il faut, qui

se mêlait à mon jeu d'une façon toute particulière.

— Tu es folle!

— Folle, parce que j'ai foi aux cartes, merci! Les plus grands hommes et les plus grandes femmes de tous les temps ont eu cela de commun avec moi, ma chère. Sans compter que je lis couramment dans le marc de café, et que les blancs d'œufs n'ont point de mystères que je ne déchiffre à première vue. — Veux-tu que je te fasse une *réussite?*

— Je n'ai point de cartes.

— Qu'importe, j'en ai.

— Où donc? dans ta loge?

— Non, sur moi, toujours sur moi, comme *Odette*-Stoltz dans *Charles VI.*

— Mais tu es vêtue en sylphide...

— Eh bien! après.... Elles sont là.... dans une poche que je me suis construite sous ma jupe de gaze. C'est joliment commode, — va, je t'assure..... D'abord, ça sert à fourrer un tas de petites choses dont on a besoin à chaque instant, et puis ça contribue à me donner une tournure espagnole.... et rien ne flatte les Guillaume de l'orchestre comme les tournures espagnoles.

— Je ne devine pas du tout, dit Lélia, quelles peuvent être ces petites choses dont tu as besoin lorsque tu es en scène. Fais-moi donc le plaisir de me les montrer.

Sidonie vida sa poche sur le tapis brodé d'un élé-

gant guéridon, — opération qui ne dura pas moins de plusieurs secondes.

— Quelle poche! s'écria ma danseuse. Mais c'est un gouffre, une caverne, un abîme! C'est pis que les poches proverbiales de Bertrand et des clowns anglais. Bonté divine! Qu'est-ce que c'est que toutes ces infamies? ajouta-t-elle en contemplant la collection interminable d'objets qui sortaient de cette nouvelle boîte de Pandore.

Poussé par un vif sentiment de curiosité et par un désir non moins vif de renouveler l'air de mon étroite prison, j'entrouvris la porte de l'armoire, et je hasardai dans la loge un regard timide et audacieux tout ensemble.

Voici ce que j'aperçus, pêle-mêle, sur le guéridon de Lélia :

Un citron à demi grignoté ;
Une livre de café rôti ;
Un cornet de tabac à priser ;
Deux tablettes de chocolat ;
Cinq ou six bouts de cigares ;
Une poignée de haricots secs ;
Une croûte de fromage de Gruyères ;
Un collier de verroteries ;
Deux brioches émiettées ;
Un morceau de savon rose ;
Une grappe de raisin de Corinthe ;

Un petit chat, âgé seulement de quelques semaines;

Un paquet de cartes crasseuses;

Et un pot de pommade, rempli, jusqu'aux bords, d'un épais et onctueux raisiné.

— Tu n'es pas encore gênée, toi, dit Sidonie; tu appelles ça des infamies!... Excusez... de l'excellent raisiné, à dix sous la demi-livre; — du bon gruyères comme le roi lui-même n'en mange pas; — des bouts de cigares, à vingt sous pièce, du Café de Paris; — du chocolat délicieux, issu de chez Marquis, — et du savon, qui a un arrière-goût de framboise, et qui fond dans la bouche comme une glace de Tortoni!

— Tu manges du savon?

— C'est un régal divin... Sans compter que c'est ça qui donne à mes dents la blancheur et l'éclat qui les caractérisent.

— Oh! oh! Sidonie, est-ce que tu serais coquette, ma fille?

— Eh bien, pourquoi donc que je ne le serais pas, coquette? Est-ce que je ne suis pas gentille, après tout? J'ai la bouche un peu grande, j'en conviens: mais je ne crois pas que grande bouche ait jamais déparé joli visage. C'est vrai, ça, vous êtes étonnantes, mesdames les premiers sujets; si l'on vous laissait faire, il n'y en aurait que pour vous. Je veux ma part de gâteau, moi; je suis rassasiée du bouilli paternel,

et il y a déjà longtemps que le potage trop maigre de mon honorée mère ne m'affriande plus du tout. J'ai des idées de grandeur, de luxe, de confortable et d'ambition, qu'il faudra bien que je finisse par satisfaire d'une manière ou d'une autre. J'éprouve le besoin de troquer la mansarde de mes ancêtres contre un appartement cossu. Je veux avoir une salle à manger, six couverts d'argent, du beau linge, un salon tendu en damas rouge, une chambre à coucher tapissée tout en glaces, et une baignoire en zinc, que je placerai dans ma cuisine. Je veux faire quatre repas par jour; j'aurai une volière pleine des oiseaux les plus rares : des bouvreuils, des chardonnerets et des serins; j'aurai deux perroquets verts et rouges, qui seront dressés à dire des sottises à mes paltoquets de créanciers, et surtout je ne porterai plus de socques. Le socque est un instrument barbare qui torture les pieds des danseuses, qui ruine leurs espérances et compromet leur avenir.

— Quel âge as-tu, Sidonie? demanda Lélia, qui profita avec empressement d'un instant où le rat prenait haleine.

— L'âge ne fait rien à l'affaire, ma toute belle.

> Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
> Le désir n'attend pas le nombre des années!

D'ailleurs, si l'âge se mesure à l'expérience, je suis

vieille, très-vieille, plus vieille que toi, si c'est possible. On n'est pas à l'Opéra depuis sa plus tendre enfance sans avoir grandi moralement comme une plante dans une serre chaude. Qu'est-ce qui me manque? C'est la pratique. Quant à la théorie, je me vante de la posséder aussi bien, sinon mieux que personne. Que M. Théophile Gautier me fasse le rôle qu'il m'a promis; que le roi de pique m'offre son cœur, et tu verras un peu quelle position j'emporterai à la pointe de mon ballon et de mon esprit?

— Tu as donc de l'esprit?

— J'admire l'impertinence de ton interrogation! Il me semble que tu aurais bien pu t'en apercevoir toute seule. J'ai de l'esprit ou je ne m'y connais pas, et j'ai l'amour-propre de croire que je m'y connais; ça te paraît bizarre, parce que la grande majorité de ces demoiselles n'a point inventé la poudre. Mais fais-moi l'honneur d'estimer assez mon intelligence pour penser que je ne suis pas du bois dont on fait les Pauline Laurent et les Palmyre Petit. — A propos de cette dernière, écoute un peu sa plus récente naïveté.

— J'écoute, dit Lélia; j'écoute même beaucoup.

— L'autre semaine, M. Lépaulle disait au foyer de la danse que Palmyre avait une tête de Greuze, un peintre du siècle dernier, qui avait beaucoup de talent, comme tu le sais probablement. Le mot eut du succès et se répandit de bouche en bouche.

« Palmyre sourit comme si elle comprenait. — Le fait est qu'elle n'y avait rien compris.

« Rentrée chez elle, Palmyre emprunta un dictionnaire à son portier, et passa consciencieusement en revue, l'un après l'autre, tous les mots qui commencent par la lettre G.

« Soins inutiles! peines perdues! notre héroïne s'endormit sur le substantif *gigot*, sans avoir trouvé ce qu'elle cherchait.

« Le surlendemain, elle rencontre dans les coulisses l'ex-préfet de la Dordogne, l'aborde mystérieusement, et l'entraînant dans un angle obscur :

— M. Romieu, dit-elle, voulez-vous me rendre un service?

— Certainement.

— Un très-grand service?

— A l'instant même.

— On m'a dit hier que j'avais une tête de Greuze; expliquez-moi si c'est un compliment ou une injure.

— C'est un compliment.

— Bien sûr?

— Parole d'honneur!

— Mais qu'est-ce que c'est donc qu'une Greuze?

— Une Greuze, ma chère enfant, réplique M. Romieu avec son flegme accoutumé, c'est un oiseau d'Italie, très-joli et très-rare, — auquel, effectivement, je trouve que vous ressemblez un peu.

— C'est rare?

— Excessivement rare.

— C'est sans doute pour cela que je n'ai pas trouvé son nom dans le dictionnaire de mon portier?

— Probablement.

— Voyez pourtant comme on s'instruit chaque jour, dit Palmyre avec un accent pénétré.

— Je croyais cependant que vous n'aviez plus rien à apprendre, réplique M. Romieu en dissimulant un sourire.

« Palmyre ayant ouï dire qu'un abonné allait partir pour l'Italie, vient de le charger officiellement de lui apporter une *Greuze*, — vivante si c'est possible, — empaillée si l'on ne peut pas s'en procurer autrement.

— Ne trouves-tu pas comme moi, ajouta Sidonie, que c'est cette bonne Palmyre qui mériterait de l'être.... empaillée. »

— Pardon, dit à son tour Lélia ; y aurait-il de l'indiscrétion à te demander ce qui m'a procuré, ce soir, l'honneur de ta visite?

— Tu ne devines pas? Je suis venue t'offrir des billets de loterie....

— Encore?

— Comment, encore! il y a au moins trois jours que je ne t'en ai pas proposé.

— Qu'est-ce que c'est que cette loterie?

— Oh! c'est une bien bonne œuvre, va; et ça ne pourra que te porter bonheur! Figure-toi que,

dans la maison où j'habite, rue Rochechouart, demeurait une malheureuse jeune femme qui est morte en donnant le jour à un petit garçon... Il s'agit de venir en aide à cette innocente créature, qui n'a reçu en héritage que la misère et le dénûment. J'ai donc organisé une loterie dont le produit est destiné à acheter deux voies de bois à ce pauvre chérubin, pour lui faire passer son hiver. Voyons, Lélia, un peu de courage, la main à la poche; il s'agit d'être bienfaisante, ma chère, et tu sais qu'un bienfait n'est jamais perdu.

— Je ne prendrai de billets qu'après avoir vu l'enfant.

— Mais puisque je t'affirme qu'il existe! à preuve qu'il a crié toute la nuit dernière comme un Canaple, ce qui m'a empêchée de dormir.

— Tiens, voici cinq francs, et laisse-moi un peu en repos à l'avenir. Les petites Danse, Lacoste, Jeandron, Hunter et Toutain, m'ont ruinée elles aussi avec leurs demandes; je ne serai plus charitable que le mois prochain.

— C'est ta faute aussi; pourquoi souscris-tu aux loteries premières venues? Certes, je ne veux pas dire de mal de ces demoiselles; et pourtant je dois convenir qu'elles abusent de la loterie; j'ai peine à croire qu'il y ait, dans Paris, autant de misères cachées qu'elles voudraient le faire penser. J'en connais une entre autres qui a organisé plus de cinquante

souscriptions au bénéfice d'un soi-disant orphelin qui avait en réalité une mère et plusieurs pères; une autre a récolté de grosses sommes en faveur d'un enfant de carton.

En ce moment une voix formidable retentit à travers les escaliers et les corridors de l'Académie royale de musique.

— Sidonie! criait la voix; Sidonie... où diable es-tu fourrée?

— C'est l'organe enchanteur de M. Desplaces, dit Sidonie. En voilà un qui devrait bien s'abîmer dans un troisième dessous, et n'en jamais sortir!

— Sidonie! hurla M. Desplaces, je te mets à l'amende de dix jours d'appointements pour avoir manqué tes deux entrées du second acte.

— Ceci me vaudra une fière danse de ma chère famille, dit le rat, en faisant une légère grimace.

Parlant ainsi, elle remit à la hâte, dans sa poche, tous les objets qu'elle en avait extraits, — à l'exception du raisiné, des tablettes de chocolat, du cornet de tabac, du raisin de Corinthe et de la croûte de gruyère qu'elle avait consommés tout en discourant avec ma danseuse. — Après quoi elle disparut.

A peine eut-elle les talons tournés, que je m'élançai hors de l'armoire, où véritablement je commençais à moisir ainsi qu'un pot de confitures oublié depuis des années.

— Vous pouvez vous vanter à présent, me dit

Lélia, de connaître à fond le rat, ses usages, ses goûts, ses habitudes et ses mœurs,— si mœurs il y a. Vous l'avez vu dans sa désespérante nudité. Puissiez-vous me pardonner le spectacle impromptu que je viens de vous offrir!

Je voulus protester de ma vive reconnaissance et de ma profonde gratitude.

—Le troisième acte ne tardera pas à commencer, interrompit-elle....... Mon coiffeur va venir, et j'ai tout juste le temps de m'habiller. — Adieu, monsieur; nous nous reverrons tout à l'heure dans les coulisses.

Elle dit, et me mit doucement à la porte de sa loge; je me trouvai donc perdu, encore une fois, au milieu de ce ténébreux et tortueux royaume où règne et gouverne M. Léon Pillet.

XVI

Les poëtes, — ces rabâcheurs économes qui vivent depuis trois mille ans avec une demi-douzaine de ronflantes métaphores, — les poëtes ne manquent jamais de citer les ruches d'abeilles lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un grand travail joint à une grande activité. Cela prouve une chose, à savoir que lesdits poëtes n'ont jamais franchi le seuil de cette porte bâtarde où veille l'inflexible mère Crosnier, et qu'ils ignorent ce que c'est que l'intérieur de l'Opéra, surtout au moment d'un entr'acte. — Jugez donc : en moins de quinze minutes, il faut planter une forêt sauvage là où, tout à l'heure, s'élevait un splendide palais. Il faut entasser des rochers escarpés, jeter des

ponts sur un torrent, construire des chaumières tapissées de lierre, préparer les décors et les fermes des prochains changements à vue, disposer les trappes et les trappillons, hausser ou baisser la herse du gaz, balayer le théâtre, visiter les cintres et surveiller les dessous. Voilà la besogne des machinistes.

Celle des sujets, des coryphées et des comparses est bien plus rude encore : — ils doivent se déshabiller et se rhabiller de la tête aux pieds; — ils étaient en moines, les voici en chevaliers; elles étaient en bergères, les voilà en sultanes. Celui-ci n'avait guère plus de vingt ans, c'était un beau jeune homme, à la brune chevelure, à la démarche hautaine, à l'œil plein d'une impatiente ardeur. O prodige! à présent il est courbé comme un vieillard, et sur sa tête dégarnie flottent, çà et là, quelques mèches argentées. Tout au contraire, celle-là était mère d'une famille nombreuse, et voici qu'à cette heure elle sautille, légère comme un oiseau. D'où sortent ces magnifiques seigneurs, habillés de velours et superbement empanachés? Ils sortent de ces petites chambres de quatre pieds carrés, et cinq minutes leur ont suffi pour se faire tels que vous les voyez, — pour teindre leurs sourcils, pour poser leur perruque, pour se bâtir des mollets, pour se construire une mâchoire et pour s'improviser une graisse galante et un aimable embonpoint. Cinq minutes, c'est-à-dire

deux fois moins de temps qu'il n'en faut à M. de Saint-Georges pour s'insinuer dans ses gants jaunes.

J'étais donc au cœur de l'Opéra, durant un entr'acte, et c'est là, je le répète, un spectacle tout à fait curieux. On allait et l'on venait de tous les côtés; on marchait et l'on courait dans tous les sens. Des portes, qu'il m'eût été impossible de soupçonner, s'ouvraient et se fermaient dix fois par minute. C'était à se croire dans le palais d'Angélo, tyran de Padoue, où, s'il faut s'en rapporter à M. Victor Hugo, l'on marchait dans les murs. Des voix invisibles retentissaient de toute part. On s'appelait et l'on se répondait. De blanches figures passaient et repassaient, semblables à des âmes en peine. J'entendais le frôlement des robes de soie, le cliquetis des épées battant la muraille des étroits corridors, le bruit des éperons sur des dalles de pierre, et mille autres bruits formant entre eux une harmonie passablement discordante, mais dont l'étrangeté même ne manquait pas d'un certain charme.

Je voyageai de la sorte pendant quelque temps, cheminant au hasard et à l'aventure. Je marchais timidement, et l'oreille au guet, ainsi que devait le faire Robinson Crusoé lorsqu'il prit possession de son île inconnue; m'égarant à plaisir au milieu de ces couloirs sinueux, et m'arrêtant aux portes pour y saisir au vol des lambeaux de phrases et des fractions de mots.

Tout en marchant ainsi, j'arrivai devant une porte sur laquelle le numéro 21 était tracé en chiffres noirs. Il s'y faisait un grand tapage qui fixa mon attention. Une fente assez large, qui semblait se trouver là tout exprès, me permit de voir ce qui se passait à l'intérieur. Je m'y établis comme dans un poste d'observation, et voici ce que j'aperçus :

C'était une pièce d'une dimension fort ordinaire, et nullement élégante, qu'éclairaient une dizaine de quinquets gras et huileux; la muraille, blanchie à la chaux, était ornée d'inscriptions en gros caractères et de dessins tracés au charbon par des mains spirituellement inhabiles. Il y avait des *bons hommes* qui fumaient leur pipe, et des profils d'auberge, avec la classique enseigne qui crie et qui grince au vent, tels que nous en avons tous dessiné sur les pages blanches de nos cahiers, au bon temps du collége. Ces divers croquis étaient entremêlés de charges passablement ressemblantes. Mademoiselle Louise Fitz-James y était représentée dans toute sa maigreur proverbiale, exécutant son fameux pas d'asperge dans un ballet de légumes. Non loin de là, mademoiselle Carrez luttait avec elle de coudes pointus, d'os saillants et de genoux anguleux. Boucher, haut de sept pieds, portait Duprez sous son bras, en manière de badine. Baroilhet tenait sa place dans ce musée grotesque, sous la forme d'un compas grand ouvert; ses deux jambes figuraient les branches du compas. On y voyait en-

core mademoiselle Sophie Dumilâtre sans le moindre vestige de nez, et M. Frémolle, le plus souriant des danseurs. Son sourire faisait quatre fois le tour de sa figure. L'une des caricatures les mieux réussies était celle de mademoiselle Pauline Pêche. L'artiste anonyme avait tant soit peu exagéré la propension qu'ont naturellement le nez et le menton du petit page à se rejoindre, et il en était résulté une silhouette qui ne ressemblait pas mal à celle du seigneur Polichinelle.

L'ameublement de la loge 21 me parut être fort simple. Il n'y avait que le strict nécessaire, et aucun vestige de superflu. Des toilettes en bois de merisier, des chaises rembourrées avec de la paille, des portemanteaux auxquels étaient suspendus des robes, des châles et des chapeaux, complétaient la physionomie de cette modeste cellule.

A l'Opéra, les sujets seuls ont droit à une loge particulière, qu'ils sont libres de faire décorer selon leur goût. Tout le reste s'habille et se déshabille dans des chambres communes, — avec cette restriction, bien entendu, qu'à l'Académie royale de musique, tout comme ailleurs, il y a le côté des hommes et le côté des femmes. — S'il en était autrement, si chaque figurant avait sa loge, ce ne serait plus un théâtre qu'il faudrait construire, mais bien un phalanstère, et l'Opéra devrait être transporté au milieu de la plaine Saint-Denis.

La loge que j'inspectais avec une attention minutieuse, grâce à la fente providentielle dont j'ai déjà parlé, compte dix locataires, appartenant toutes à l'honorable corps du ballet.

Je les reconnus au premier coup d'œil, en dépit de la façon singulière dont elles étaient accoutrées pour la plupart. C'étaient mesdames Caroline Lasciat, Lacroix, Leclerc, Josset, Pauline Laurent, Fanny Hunter, Dabas deuxième, Laurent deuxième, Courtois et Campan. Deux habilleuses et un coiffeur étaient affectés au service de ces dames. — Ainsi que je l'ai su depuis, le coiffeur s'appelle M. Pointe. Les deux habilleuses sont mesdames Pérès, cousine de la danseuse son homonyme, et madame Nonnon, épouse légitime du costumier de l'Opéra.

Rien n'égale la merveilleuse promptitude qui présidait à la toilette de ces demoiselles. Tandis que le coiffeur les accommodait, ajoutant des nattes par-ci, posant de fausses boucles par-là; — tandis que les habilleuses agrafaient leurs corsages, fixaient leurs voiles, consolidaient leurs ailes et leurs couronnes, elles se peignaient le visage, se blanchissaient les bras et se noircissaient les sourcils. Quelques-unes collaient sur leurs joues et aux alentours de leur bouche de petites mouches en taffetas, d'un aspect tout à fait irritant. D'autres, d'un coup de pinceau adroitement donné au coin des paupières, s'agrandissaient

l'œil et en doublaient ainsi l'éclat fascinateur. —



Mais ce qui me charmait par-dessus tout, c'était l'extrême rapidité de ces divers préparatifs que les femmes se complaisent d'ordinaire à prolonger le plus qu'elles peuvent. On eût dit que les épingles s'envolaient

toutes seules de la pelotte, et couraient prendre d'elles-mêmes la place qui leur était assignée. Et cependant, quelque rapide que tout cela ait été, j'ai eu le temps d'apercevoir bien des choses... mais rassurez-vous, ô séduisantes locataires du nº 21! Je serai discret comme un diplomate, muet comme la tombe. Dieu me garde de toucher à certaines illusions profondément ancrées! Que gagnerais-je à dire à M. Achille Brindeau que mademoiselle Pauline Laurent, par exemple...; mais non, je m'arrête, tout compte fait, je ne lui dirai rien.

A la manière pleine de sans gêne dont ces dames se comportaient devant le sieur Pointe, je me crus, et je me crois encore autorisé à conclure que pour elles le coiffeur est exactement — comme s'il n'était pas.

Tout en se laissant accommoder, la loge 21 causait avec une grande vivacité. On s'y entretenait de la nouvelle mesure que vient de prendre le directeur,— laquelle consiste à recommander à ces dames de ne plus rire en scène, de ne plus causer, et surtout de ne plus regarder amoureusement dans la salle, sous peine d'amende; cette ordonnance fut généralement blâmée. — On parla de despotisme, d'arbitraire, d'abus de pouvoir. On alla même jusqu'à décréter M. Léon Pillet un affreux Gessler — ce qui, en langage de *Guillaume Tell*, est le synonyme énergique de tyran.

— Mesdemoiselles, demanda tout d'un coup mademoiselle Pauline Laurent, a-t-on des nouvelles du début des petites Théleur à Lyon?

— Succès contesté, répondit madame Caroline Lasciat; elles auront beau faire, elles ne seront jamais aussi amusantes que leur illustre père.

— Qu'est-ce que c'est que leur père? dit une nouvelle venue, peu initiée encore aux cancans de l'Opéra.

— Au fait, reprit Caroline, tu dates d'hier dans nos rangs, et tu ne connais pas l'histoire de M. Théleur. Écoute l'histoire de M. Théleur.

Tout en passant son maillot-chair, madame Caroline s'exprima comme il suit :

« M. Théleur est un honnête professeur de danse, arrivé, il y a quatre ans, d'Angleterre, où il a gagné vingt-cinq mille livres de rentes à démontrer la pirouette et à enseigner l'entrechat.

« M. Théleur est venu se fixer en France; car si Londres est le seul endroit où l'on sache gagner sa fortune, Paris est la seule ville où l'on puisse la dépenser honnêtement.

« Malgré ses cinquante ans sonnés, M. Théleur est fou de son art. S'il ne donne plus de leçons, il s'occupe toujours de chorégraphie. A force d'enseigner la danse, M. Théleur s'est persuadé qu'il est un grand danseur. Il alla donc trouver M. Léon Pillet, lui demandant de l'engager à la place de M. Mazillier,

— qui commence à n'être plus un jeune premier, mais bien un *vieux premier*.

« Voyant à quel homme il avait affaire, et devinant quelque bonne mystification, M. Pillet répondit à M. Théleur :

— Monsieur, il y a bien longtemps que je vous connais. Je sais de quoi vous êtes capable. Je suis sûr que votre présence à l'Opéra ressusciterait la danse masculine, qui se meurt; mais il m'est impossible de vous engager. Mazillier, Petipa, Mabille, Frémolle, Desplaces deuxième, tous mes danseurs ne me le pardonneraient pas. — Attendons un moment plus opportun. — Néanmoins je vous accorde vos entrées dans mes coulisses, trop heureux si vous daignez les honorer souvent de votre présence.

« Depuis ce jour, M. Théleur fréquente assidûment les coulisses de l'Opéra. Nous avions tous le mot d'ordre. A peine se montrait-il, que chacun se découvrait. — Voici Théleur! — C'est Théleur! — Vive notre grand Théleur! — On se pressait, on l'entourait; on lui demandait ses conseils, on implorait ses avis; les maîtres du ballet le consultaient avec déférence. Nous autres, nous nous disputions l'honneur de porter sa canne et de tenir son chapeau.

« D'abord abasourdi de ces hommages, M. Théleur ne tarda pas à les considérer comme une dîme qui lui était due. Il finit par se croire le premier danseur des deux hémisphères. Rien n'égalait sa pré-

somption, — si ce n'est son aveugle crédulité.

« A la suite d'une représentation à l'Opéra, on imagina d'aller souper tous ensemble, un souper fin avec force truffes, primeurs, et vin de Champagne à indiscrétion. Arrive le quart d'heure de Rabelais. On apporte l'addition. Elle montait à cent quarante fr. et quelques centimes. Un convive l'arrache des mains du garçon :

— Diable! fait-il; c'est bon, mais c'est cher.

— Combien est-ce? demanda M. Théleur en tirant sa bourse.

— Cent quarante francs par tête.

« M. Théleur donna sept louis, et paya la consommation générale, alors qu'il croyait ne solder que son écot.

« Le plaisant de l'histoire, c'est que plusieurs journaux se mirent de la partie. — On fit des biographies de Théleur, on lui adressa des vers, on le célébra sur tous les tons, si bien que l'empereur Nicolas lui fit offrir un engagement superbe pour le théâtre de Saint-Pétersbourg; mais Théleur refusa. —Théleur appartenait à la France.

— Théleur, lui dit-on un jour, puisque la scène de l'Opéra vous est fermée, grâce à d'ignobles coteries et à de mesquines jalousies, il vous faut donner, sur un autre théâtre, un échantillon de votre beau talent.

« Une représentation fut bien vite organisée aux Folies-Dramatiques. Théleur y dansa un ballet poli-

tique de sa composition intitulé : *la Marseillaise* ou *la véritable union des peuples.* Il était vêtu d'une tunique de gaze, et il avait des roses dans les cheveux.

« Au dénoûment, Théleur devait traverser la scène dans un char traîné par deux tigres.

— Où donc prendrai-je mes deux tigres? demandait Théleur à une répétition.

— Au jardin des plantes, lui fut-il répondu.

— Croyez-vous que l'on consente à me les prêter?

— Le gouvernement n'a rien à refuser à un artiste de votre mérite.

— C'est juste.

« Théleur se rendit au jardin des plantes, et fut très-surpris qu'on n'accédât pas à sa demande. Il a été réduit à se faire traîner par deux figurants, revêtus de peaux d'ours pour la circonstance.

« Tout l'Opéra assistait à cette solennité, en loges découvertes. A la chute du rideau, Théleur fut rappelé, applaudi à trois reprises et enterré sous une avalanche de fleurs.

— Oh! mes amis! murmura-t-il, oh! mes amis! oh! mes amis!....

« Ce fut tout ce qu'il put dire, et il s'évanouit.

« Dernièrement on dit à Théleur :

— Vous ne savez pas, mon cher, le roi a entendu parler de vous; il veut absolument vous voir danser. La représentation aura lieu à la salle Chantereine.

Mais comme Sa Majesté, qui ne va pas aux grands théâtres, ne peut pas se montrer dans un petit, elle se tiendra, ainsi que toute la cour, dans les couloirs, regardant à travers les lucarnes des loges et par diverses fentes pratiquées aux cloisons. Au premier abord, vous croirez qu'il n'y a personne pour vous voir; mais, en réalité, jamais danseur n'aura été vu par un plus magnifique auditoire — invisible. — Apprêtez-vous.

« Théleur s'apprête. »

XVII.

L'entr'acte tirait à sa fin. Ces demoiselles redoublaient de prestesse et d'activité; les habilleuses ne savaient plus où donner de la tête; sollicité de tous côtés, M. Pointe faisait preuve d'une promptitude sans égale et d'un remarquable sang-froid. Ses doigts agiles, et sans cesse en mouvement, semblaient mus par un mécanisme intérieur; ce n'était plus un perruquier ordinaire, c'était une machine à coiffer, de la force de douze coiffeurs.

— Monsieur Pointe! disait mademoiselle Dabas, qu'est-ce que c'est que cette horreur de chignon qui se dandine sur mes épaules? On dirait le balancier d'une vieille pendule. Pour rien au monde, je ne consentirais à paraître devant mon public avec un chignon

si disgracieux... il y aurait de quoi me faire manquer mon avenir !

— Monsieur Pointe! s'écriait mademoiselle Lacroix, mes bandeaux ne collent point. Je n'aurai pas fait quatre entrechats que je serai toute décoiffée.

— Mon cher monsieur Pointe, interrompait madame Campan, vos ridicules anglaises me vieillissent de dix années. Faites-moi le plaisir de me restituer mon âge véritable; j'ai la faiblesse d'y tenir.

— Perdez-vous donc l'esprit, madame Pérès? disait à son tour mademoiselle Pauline Laurent; vous avez oublié de me passer mes sous-jupes! je vous demande un peu de quoi je vais avoir l'air?

— Tu auras l'air d'un échalas! cria mademoiselle Courtois.

— D'un manche à balai! dit mademoiselle Leclerc.

— D'un mât de cocagne! reprit madame Caroline Lasciat.

— C'est bon! c'est bon! fit mademoiselle Pauline Laurent; j'aime encore mieux ressembler à un mât de cocagne qu'à une grosse boule de graisse qui ne marche plus, mais qui roule.

— Est-ce pour moi que tu dis cela? demanda madame Caroline.

— Je n'ai nommé personne; si tu te reconnais, tant pis pour toi. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de lutter d'injures avec vous, mesdames; mon éducation ne m'y a point habituée.

Un long et bruyant éclat de rire retentit dans la loge 21. Tout le monde se mit à parler à la fois.

— L'éducation de mademoiselle... excusez du peu.

— Une éducation de millionnaire, j'aime à le croire.

— Dans quelle pension as-tu été élevée, princesse?

— Sans doute dans une pension bourgeoise?

— Descendrais-tu des Montmorency, par hasard?

— Pourquoi nous avoir caché si longtemps les splendeurs de ton origine?

— Oh! la profonde diplomate!

— Voyez-vous la grande dissimulée!

— Nous qui t'avions toujours supposée issue d'une marchande de galette du faubourg Poissonnière!

— Vis-à-vis la caserne des tourlourous.

— A gauche, en montant vers la barrière.

— Nous avait-on assez abusées!

— Et voilà justement comment on écrit l'histoire, mesdames, dit madame Josset d'un ton sentencieux.

Durant cette averse d'épigrammes plus ou moins acérées, les habilleuses s'étaient emparées de mademoiselle Pauline Laurent. En deux tours de main l'oubli fut réparé, et la danseuse ne tarda pas à se montrer, grâce à l'invention philanthropique de M. Oudinot, pourvue d'une tournure irréprochable et parée de hanches on ne peut plus voluptueuses.

J'en étais là de mon inspection, lorsque je sentis une main s'appuyer familièrement sur mon épaule.

Je me retournai, et je reconnus l'auteur d'*Ernelinde.*

— Par la sambleu ! s'écria-t-il, voici deux heures que j'emploie à vous chercher beaucoup, et à vous trouver très-peu. Dans quel trou de souris étiez-vous donc blotti, mon maître?

— Ne m'interrogez pas. J'ai juré de me taire, et je tiendrai mon serment.

— A votre aise, Dieu me garde de faire de vous un abominable parjure! Permettez-moi seulement une simple observation, ou mieux un conseil d'ami. Les deux heures que vous avez passées loin de moi, vous ne les avez sans doute pas employées uniquement à errer seul dans les couloirs. — Quelqu'une de ces dames, je le suppose, vous aura offert une hospitalité momentanée. S'il en est ainsi, vous ne sauriez être ni assez prudent, ni trop discret. Un mot, un seul, suffirait à perdre complétement votre généreuse hôtesse de ce soir. Dès demain, son protecteur en serait instruit par quelque amie charitable. Nous sommes ici dans le pays par excellence des médisances, des calomnies et des lettres anonymes. En vain protesteriez-vous de l'innocence de votre visite. Tarare! l'innocence est une chose à laquelle on ne croit point à l'Opéra; et, comme vous ne faites pas partie des abonnés du théâtre, vous exposeriez la pauvre femme aux chut, voire même aux sifflets coalisés de ces messieurs, — lesquels, depuis M. Vé-

ron, ont pris la douce habitude de regarder les coulisses de l'Académie royale comme leur sérail particulier. L'Opéra est à leurs plaisirs amoureux ce que le haras de Pompadour est à leurs plaisirs équestres; ils le considèrent comme un dépôt de remontes; et voilà tout. Ce n'est peut-être ni fort galant, ni très-moral; mais ces messieurs se préoccupent bien de la galanterie et de la moralité! — A présent que vous êtes prévenu, continua-t-il, fuyons sans plus tarder. La porte du n° 21 n'aurait qu'à s'ouvrir, et nous serions, vous et moi, dans de beaux draps! Il est une chose que les femmes ne pardonnent pas, c'est l'indiscrétion en matière de toilette. Trompez votre maîtresse, battez-la si vous voulez, sa miséricorde sera encore ouverte à votre repentir; mais, à coup sûr, elle ne vous pardonnera jamais d'avoir découvert qu'elle a de fausses dents ou de faux cheveux. Ceci explique tout naturellement la grande colère de la chaste Suzanne contre les deux vieillards. Probablement Suzanne n'a été chaste que parce qu'elle était cagneuse.

Il était temps. A peine avions-nous fait quelques pas, lorsque nous entendîmes la voix de l'avertisseur, lente et monotone comme celle des crieurs de nuit.

— Messieurs! mesdames, l'on commence *le trois!* disait-il :

A ces paroles sacramentelles, la porte du n° 21

s'ouvrit bruyamment; toutes ces dames s'élancèrent, glissèrent devant nous sans nous apercevoir, et descendirent aux coulisses.

—Quelle tournure supérieurement arrondie! Quelles hanches robustes et d'un puissant effet! s'écria l'auteur d'*Ernelinde*, lorsqu'il aperçut mademoiselle Pauline Laurent.

— Pauvre public! Comme on te vole, murmurai-je en moi-même, à cette observation naïve de mon cicerone.

— Entendez-vous ces roulades? reprit Poinsinet. C'est madame Dorus-Gras qui repasse, dans sa loge, son grand air du troisième acte. — Madame Dorus-Gras, comme vous le savez, est une cantatrice de premier ordre; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'elle est née à Valenciennes, et qu'elle y a fait ses premières études lyriques sous la direction de monsieur son père, chef d'orchestre du théâtre de cette ville.

« Les premiers succès de madame Dorus datent de sa plus tendre enfance. La municipalité de Valenciennes devinant à peu près quel brillant avenir lui était réservé, l'envoya au Conservatoire de Paris avec une pension dont la durée fut fixée à trois ans. On était alors au mois de décembre 1821. Dix mois plus tard, elle remportait le premier prix de chant, et elle était jugée digne d'entrer dans la musique de la chambre du roi.

« La Belgique, cette terre privilégiée qui, d'ordinaire, ne consomme que les épluchures parisiennes, cite avec orgueil le nom de madame Dorus parmi les rares exceptions à cette règle presque immuable. C'est à Bruxelles que la jeune artiste débuta; mais sa place était à l'Opéra; le 9 novembre 1830, elle y fit sa première apparition dans *le Comte Ory*, et, de ce soir, elle conquit une belle place à côté de madame Damoreau.

« Mariée en 1833 à M. Gras, l'un des premiers violons de l'orchestre de l'Opéra, madame Dorus appartient depuis treize ans à l'Académie royale de musique, et le public se souvient parfaitement des rôles qu'elle y a créés et des services qu'elle a rendus; depuis Thérésina du *Philtre* jusqu'à Battista du *Lazzarone*, quelle succession glorieuse de triomphes et de couronnes!

« L'une des meilleures actions de la vie artistique de madame Dorus, et en même temps l'une de celles qui sont le moins connues, c'est le noble et saint empressement qu'elle mit à apprendre et à jouer le rôle d'Isabelle, dans *le Pré aux Clercs* d'Hérold, lorsque la maladie de madame Casimir en arrêta subitement les représentations.

« Déjà Hérold se mourait, et cette interruption forcée dans le succès de son œuvre favorite ne pouvait que lui être horriblement fatale. Il se désolait, il fondait en larmes, ce grand artiste, car il pressentait

que le *Pré aux Clercs* était le chant du cygne; et il ne semblait renaître à la vie et à la santé qu'au théâtre de la Bourse, lorsque les applaudissements de la foule saluaient avec transport ses chants si doux et ses fraîches mélodies.

« Chaque jour, et deux fois par jour, Hérold se rendait chez madame Casimir ; mais madame Casimir ne se rétablissait point. Le temps se passait, et le compositeur, qui connaissait la mobilité d'esprit des Parisiens, tremblait qu'ils n'en vinssent bientôt à oublier sa musique à peine connue.

« Le désespoir était dans son âme, et une fièvre ardente le dévorait sans repos.

« Un soir, — il me semble y être encore, — je vis apparaître Hérold dans les coulisses de l'Opéra ; il était pâle et il se soutenait à peine. Il se dirigea vers mademoiselle Dorus :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante, sauvez-moi, ou je meurs !

« Alors il lui expliqua sa douleur de père, sa douleur d'artiste, et lui demanda de vouloir bien remplacer madame Casimir.

« Quarante-huit heures après, la jeune fille chantait Isabelle.

« Suivant l'expression d'une lettre qui lui fut adressée par la veuve d'Hérold, et qu'elle a précieusement conservée, « le pauvre malade retrouva dans ce succès un peu de force et de bonheur. »

Nous étions arrivés tout près de la loge de madame Gras, la porte s'ouvrit subitement, et un garçon du café de l'Opéra parut, tenant à la main un plat de porcelaine vide.

— Notre grande chanteuse vient de manger sa petite côtelette de veau, observa Poinsinet.

— Comment cela? repartis-je, elle va entrer en scène.

— Raison de plus. — Madame Dorus-Gras ne chante jamais mieux que lorsqu'elle a absorbé une grande quantité de ce quadrupède originaire de Pontoise. Aussi se nourrit-elle exclusivement de veau. Il y a plus de dix ans qu'aucune autre espèce de viande n'a figuré sur sa table. Les jours où elle doit chanter un rôle dramatique, tel qu'Alice de *Robert le Diable*, elle fait mettre un gros morceau de veau à la broche. S'agit-il d'un rôle léger comme celui de Marguerite des *Huguenots*, elle se contente de simples ris de veau. — Madame Dorus-Gras, et je le souhaite ardemment pour nos plaisirs à tous, chantera jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'est la femme des précautions constantes, continuelles et de tous les instants. Il n'y a pas d'exemple d'une imprudence commise, — Dieu merci, — par madame Dorus. C'est une excellente sœur, c'est une excellente épouse, et si ce n'est pas une excellente mère, cela tient à la persuasion où elle est qu'un enfant enlèverait une note à son gosier de chanteuse.

— Tous ces détails sont-ils bien vrais?

— Aussi vrais qu'un axiome géométrique. Oh! nous sommes bien loin des Sallé, des Guimard et des Camargo. Celles-là, du moins, étaient des *femmes d'Opéra* véritablement dignes de ce nom. Quant à vos femmes d'Opéra de 1844, ce sont, pour la plupart, d'honnêtes bourgeoises et de vertueuses citoyennes. Où diable la vertu et l'honnêteté vont-elles se nicher, ajouta-t-il en poussant un gros soupir immodeste.

« Ceci me rappelle qu'un très-jeune homme, récemment débarqué de sa province, et qui m'était recommandé par sa famille, me suppliait à chaque visite de le conduire chez une *femme d'Opéra*. — On s'exprime encore de la sorte dans les Basses-Pyrénées.

« Désireux de me débarrasser de ses importunités réitérées, je lui dis, un beau jour, de prendre son chapeau et de me suivre.

— Un autre, lui dis-je, vous mènerait chez quelque malheureuse figurante employée aux *espaliers* à raison de vingt-cinq sous par soirée; moi, je vais vous conduire chez l'une des premières chanteuses du théâtre, laquelle gagne quarante-huit mille francs par an.

« Un peu plus et mon provincial m'aurait embrassé; il se contenta de me serrer les mains avec effusion.

« Nous arrivâmes rue Olivier-Saint-Georges, n° 6, devant la maison qui touche à celle de M. Scribe.

« La femme d'Opéra demeurait au troisième étage au-dessus de l'entresol.

« Il y avait à la porte un paillasson et une patte de biche. Nous sonnâmes.

« Le cœur de mon provincial battait avec violence. Une vive rougeur colorait son front et ses joues.

— Qui est là? demanda-t-on.

— Amis, répondis-je.

« On nous introduisit dans le sanctuaire.

— Madame est-elle visible?

— Elle travaille avec sa cuisinière; mais si vous voulez attendre un moment, je vais la prévenir.

« Nous restâmes seuls dans une petite salle à manger, décorée d'un poêle en faïence. La table était couverte d'une toile cirée. — A notre droite se trouvait la cuisine.

— Elle est là, dis-je à mon provincial.

« On causait très-fort dans cette cuisine. Voici, entre autres choses, ce que l'on y disait :

— Marguerite?

— Madame!

— Avez-vous fait vos provisions?

— Oui, madame.

— Qu'avez-vous acheté?

— Dix livres de veau.

— C'est bien.

— Voyez, madame, comme il est blanc et rose. Ne dirait-on pas le camélia de M. Lautour-Mézeray?

— Comment me l'accommoderez-vous aujourd'hui, mon veau?

— A votre choix.

— Si vous le mettiez aux carottes?

— Je le mettrai aux carottes.

— Oui, c'est çà... mettez-le aux carottes... La carotte lui donne un parfum exquis, au veau.

— Ainsi, c'est entendu : je le mettrai aux carottes.

— Un instant; Marguerite?

— Plaît-il, madame?

— Si vous le mettiez aux petits oignons?

— Va pour les petits oignons.

— Je trouve que les petits oignons lui communiquent un goût ravissant, au veau.

— Je le trouve aussi, madame.

— Décidément, nous le mettrons aux petits oignons.

— C'est convenu.

— Marguerite?...

— Madame!...

— Une idée....

— Laquelle, madame?

— Vous dites que vous avez dix livres de veau?

— Oui, madame.

— Alors vous en ferez cuire cinq livres aux carottes et cinq livres aux petits oignons.

« La femme d'Opéra sortit enfin de sa cuisine et vint vers nous le sourire sur les lèvres.

— Eh bien, madame! demandai-je, qu'est-ce qu'on dit de neuf?

— On dit que le pain va encore augmenter.

— Ah! le pain va augmenter?

— D'un liard par kilogramme! — Et puis, vous ne savez pas?

— Quoi donc?

— La récolte s'annonce mal; je vais m'approvisionner à l'avance. J'ai déjà fait marché pour cinq douzaines de sacs de pommes de terre et de haricots. Je vous en céderai quelques-uns si ça vous fait plaisir.

— Vous êtes trop bonne!

— Que voulez-vous? Moi je suis pour l'économie. — Pardon si je ne vous reconduis pas.

« Le même soir, mon provincial désillusionné montait en diligence, et reprenait le chemin de ses Basses-Pyrénées. »

XVIII

— Rentrons dans les coulisses, me dit Poinsinet, notre rôle d'écouteurs aux portes ne laisse pas que d'être périlleux ; et d'ailleurs, il me reste à vous dévoiler encore certains mystères qui, là seulement, sont perceptibles à l'œil nu.

Je le suivis, et nous ne tardâmes pas à reparaître incognito dans ce petit royaume fantastique, borné au nord par une toile de fond et au sud par l'archet de M. Habeneck.

Il y avait beaucoup de monde sur la scène. Les journalistes privilégiés, les abonnés du théâtre, les familiers de la direction, les mères des jeunes personnes du chant et de la danse; les poëtes et les com-

positeurs habituels de l'endroit ne laissaient pas que de gêner le service et d'obstruer le passage. Je remarquai, non sans quelque étonnement, que tous ces messieurs avaient leur chapeau sur la tête, alors que la consigne du Vaudeville et de plusieurs autres théâtres secondaires exige absolument que l'on se découvre sitôt qu'on met le pied dans les coulisses. J'en fis l'observation à Poinsinet.

— De mon temps, me dit-il, du bon temps d'*Ernelinde*, il en était ainsi à l'Opéra. A présent que l'on ne sait même plus être poli en France, l'on garde son chapeau, et je ne désespère point de voir prochainement les abonnés arriver leur cigare à la bouche. Ces aimables beaux appellent cela avoir des mœurs de gentleman; moi, je prétends que c'est avoir des mœurs de palefrenier.

J'étais stupéfait du grand nombre de machinistes que je voyais grouiller dans tous les coins du théâtre, semblables à des fourmilières. Assurément, plus d'un prince de la confédération germanique, y compris le grand-duc Eugène-Rodolphe Sue de Gérolstein lui-même, ne compte pas dans son armée autant de soldats que l'Opéra compte de machinistes. Ces hommes obéissaient à un gros monsieur en lunettes, dont le sceptre était un sifflet, et qui me parut s'exagérer colossalement sa modeste importance.

Je demandai à mon cornac le nom de ce personnage.

— C'est le machiniste en chef de l'Académie royale de musique. On l'appelle M. Contant, et il est plus vulgairement connu sous le nom de M. Contant (de lui-même). Comme homme privé, on assure qu'il est plein des qualités les plus recommandables, et je n'ai aucune raison d'en douter. Comme machiniste, — ce qui est une tout autre affaire, — je n'hésite pas à déclarer qu'il n'est pas du tout à la hauteur de son emploi. Il est complétement dépourvu d'habileté et d'ingéniosité. Moyennant une somme annuelle que lui paie l'Opéra, il s'est engagé à fournir toutes les machines nécessaires au service du théâtre. M. Contant, qui entend l'économie autant qu'homme du monde, lésine sur les fournitures, et met la différence dans sa poche. Certainement l'économie est chose louable, mais encore faudrait-il qu'elle ne s'exerçât pas au détriment des plaisirs du public qui paie pour s'amuser. Vous vous souvenez sans doute d'un certain vase de fleurs dans les flancs duquel disparaît la Péri? Alors je ne vous parlerai pas du tapage ridicule que font, en se refermant, les deux côtés du vase. On dirait les battants d'une porte cochère. Combien de fois n'est-il pas arrivé que des forêts sont demeurées suspendues à cinq ou six mètres du sol, et que des palais ne se sont pas engloutis à la réplique! Interrogez les auteurs, et ils vous diront à quel point, grâce au mauvais vouloir de M. le machiniste en chef, la plupart de leurs œuvres ont été coupées,

mutilées et rapiécées ! Tout cela ne l'empêche pas d'être toujours, et plus que jamais, M. Contant (de lui-même).

« M. Contant commande à une légion de machinistes gagnant, les uns, de 1,000 à 1,500 francs, et les autres, de 750 à 850 francs. Son autorité s'exerce en outre sur les hommes du cintre et sur les hommes des dessous.

« Ces derniers, qui vivent dans des profondeurs considérables, sont les mineurs de l'Opéra. Il y en a, dans la quantité, qui ne sauraient plus endurer la lumière du jour. Ils ne croient plus au soleil ; mais ils croient aux becs de gaz et aux quinquets à l'huile, ces modestes doublures du gaz. — La seule distraction de ces pauvres diables consiste à jouer aux cartes et à boire du vin bleu.

« Les hommes du cintre sont infiniment plus civilisés. S'ils jouent beaucoup, ils chantent davantage. Ils ne vivent pas, comme leurs compagnons des dessous, dans un lugubre et continuel silence ; l'orchestre et les chanteurs leur envoient de larges provisions de mélodie. Ils n'est pas rare de les entendre mêler leurs voix puissantes aux cent voix des chœurs. On peut dire des cintres de l'Opéra que c'est une succursale du Conservatoire de Paris. Il y a, là-haut, des commencements de ténors fort agréables, et des éléments de basses-tailles qui ne sont pas à dédaigner.

« Quant aux machinistes de la scène, ils représentent la civilisation dans son expression la plus délicate et la plus avancée. A force de se frotter aux abonnés, ils leur ont emprunté une bonne partie de leurs allures élégantes et souverainement victorieuses. Il y en a trois ou quatre qui portent des cols de chemise comme M. Véron. D'autres fleurissent leurs boutonnières de pavots monstrueux et de soucis colossaux; ceux-là se sont évidemment inspirés du camélia de M. Lautour. Ce n'est pas leur faute si le camélia est une fleur à la mode et au-dessus de leurs faibles moyens. Presque tous ont entendu causer M. Scribe, M. Auber, M. Halévy, M. Casimir et M. Germain Delavigne, et ils raisonnent musique et poésie comme des académiciens de province. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'ils font représenter des vaudevilles et des mélodrames sur les théâtres du boulevard.

« Voyez-vous ces petites loges adossées au manteau d'Arlequin ? l'une est la loge du directeur, les autres appartiennent aux chefs du chant et aux maîtres du ballet. La loge de M. Contant est tout à fait là-haut ; c'est celle qui se perd dans les frises. La loge où vous apercevez l'officier de pompiers de service est réservée par l'administration aux doublures de la danse et du chant, forcées, aux termes du règlement, de se tenir là, toutes prêtes à remplacer les premiers sujets, en cas d'accident imprévu ou de subite indisposition.

« La loge de M. Léon Pillet n'est pas accessible à tout venant, tant s'en faut. Il y a fort peu de personnes qui possèdent le *Sésame, ouvre-toi !* Je ne connais guère que M. Noël et M. Chaudé qui y jouissent de leurs grandes et de leurs petites entrées. M. Noël est un ancien notaire qui, à force d'assiduité, a fini par se faire le factotum de la direction. Quant à M. Chaudé, c'est l'*alter ego* de M. Léon Pillet ; c'est son ami le plus sûr, son camarade le plus ancien et le plus dévoué. M. Chaudé, qui a, je crois, une belle place aux finances, est en outre chargé, à l'Opéra, de la distribution des billets de faveur ; mission délicate et qui exige nécessairement chez celui qui en est investi des mines fécondes d'adresse et d'inépuisables trésors de diplomatie.

« Les auteurs entrent fort rarement dans la loge de M. Pillet. La présence de l'un d'eux est aussitôt signalée par mille conjectures, qui d'abord s'en vont rasant le sol, et qui ne tardent pas à acquérir des proportions gigantesques. M. un tel a été aperçu dans la loge du directeur ; donc ses actions sont à la hausse, donc il est bien en cour, donc il va absorber le répertoire pendant une année ; et tout aussitôt ses confrères jaloux assiégent la loge de M. Pillet, le guettent au passage, l'arrêtent au collet, le saisissent par les pans de son habit, l'entourent, le pressent et l'obsèdent de leurs vœux égoïstes et de leurs prières intéressées. *Genus irritabile vatum !* disait-on du temps

d'Horace. — Race littéraire, sans noblesse et sans dignité ! devrait-on dire de nos jours.

« Seul parmi tous les auteurs, M. de Saint-Georges a ses grandes et ses petites entrées dans la loge de M. Pillet ; et à ce propos, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre d'où vient que ce trop fécond littérateur monopolise depuis un an l'affiche de l'Opéra. M. de Saint-Georges est intimement lié avec le marquis de Saint-Mar. Or, le marquis de Saint-Mar est ce même capitaliste qui a succédé à M. Aguado dans l'emploi de commanditaire de l'Opéra. Là est le secret de la fortune dramatique de ce parolier sans talent.

— Comment appelez-vous ce monsieur que je vois, là-bas, causant avec mademoiselle Célestine Émarot ? Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a des talons rouges à ses bottes ?

— C'est un de nos abonnés, M. le baron Vidil. Il a effectivement entrepris de ressusciter la mode des talons rouges. Malheureusement cette fantaisie n'a pas fait fortune. Il y a quelque temps je le rencontrai en costume de garde national ; par amour pour le dix-huitième siècle, et en mémoire des roués de la régence, il avait réussi à porter son sabre en verrouil.

« Non loin de lui, j'entrevois M. le marquis de San-Yago, un noble Castillan trente-deux fois plus noble que le roi. C'est ce jeune homme pâle et dé-

coré qui donne le bras à cet autre jeune homme, plus pâle encore, accoudé contre la cinquième coulisse de gauche ; celui-là est un Belge ; c'est un baron, et son nom est Kniff. M. Kniff porte toujours sur lui une boîte pleine de charmants bijoux qu'il offre à ces dames, comme M. Véron offre de la pâte de Regnault.

« Aux noms que je vous ai déjà cités, si j'ajoute ceux du capitaine Gronow, du marquis du Hallay, de M. de Louzada, de M. Caters, de M. de Cambis, de M. Achille Boucher, de M. de Vatry, de M. Belmont, de M. d'Etchégoyen, de M. de Montguyon, de M. Jules de La Grange, de M. de Lavalette et de M. de Vaublanc, je vous aurai à peu près fait connaître la fleur des pois des coulisses de l'Opéra. — Jeunes gens adorables, dont l'âge varie depuis vingt-quatre jusqu'à cinquante-neuf ans.

« Observez comme tous ces messieurs font bande à part, et comme le bon grain se sépare de l'ivraie. Il est bien entendu que le bon grain, c'est eux ; — quant à l'ivraie, c'est vous, c'est moi, ce sont les autres, c'est tout ce qui ne fait pas partie du club de la rue Grange-Batelière ; tout ce qui n'est pas inscrit sur le *stud-book*, tout ce qui ne figure pas sur le *turf*, tout ce qui ne possède pas dans ses écuries un descendant plus ou moins direct de *the chip of the old blook*, et enfin tout ce qui ne s'est pas cassé un peu les reins dans un *steeple-chase* de Chantilly ou de la Croix de Berny.

— Ah! çà, mon cher poëte, quel diable de langage me parlez-vous là? demandai-je à Poinsinet.

— C'est de l'anglais, et du meilleur. Un steeple-chase (prononcez : course au clocher) est une agréable plaisanterie, qui consiste à franchir à cheval un mur, deux murs, — une rivière, deux rivières, trois rivières, — un fossé, dix fossés, cent fossés.

« Le vainqueur de la lutte est couronné.

« Inutile d'ajouter que tous les chevaux qui y ont pris part sont comme le vainqueur.

« En Angleterre, les amateurs du steeple-chase ont été baptisés les *gentlemen riders*.

« En France, on les appelle des *gentilshommes ridés*, ce qui leur convient mieux, à cause de leur âge;

« Ainsi que vous pouvez vous en convaincre en contemplant ces messieurs.

« Le dernier steeple-chase auquel j'ai assisté avait attiré *tout Paris* à la Croix de Berny.

« Tout Paris et moi étions bien aises d'assister à cette lutte palpitante d'intérêt.

« Il y avait quatre chevaux engagés.

« Le premier s'arrêta en route ;

« Le deuxième resta en chemin;

« Le troisième fit comme les deux premiers ;

« Et le quatrième n'arriva pas au but.

« L'importation en France des courses au clocher (écrivez : *steeple-chase*) a eu un grand résultat.

« Elle a modifié la physionomie d'un proverbe.

« Autrefois, l'on disait :

« Au bout du fossé, — la culbute.

« Désormais, l'on dira :

« Au bout du fossé, — un gentilhomme ridé.

— Ne trouvez-vous pas, dis-je à mon tour, qu'on pourrait les appeler tout aussi bien des gentilshommes ruinés ? »

Tout à coup un strident coup de sifflet retentit à mes oreilles étonnées.

— Quel est ce bruit de mauvais augure ? demandai-je, et depuis quand siffle-t-on à l'Opéra ? Est-ce que mademoiselle de Roissy se serait permis quelque fabuleux point d'orgue de sa façon ? Ou bien M. Canaple se livrerait-il, sans vergogne, à l'une de ces horribles gargouillades qui rappellent assez bien les roulades harmonieuses d'un canard en belle humeur ?

— Vous n'y êtes pas du tout ; ce coup de sifflet a été lancé par M. Contant, et il nous annonce un changement à vue.

En effet, le théâtre se transforma avec une rapidité magique. Des murailles de cinquante pieds de haut s'envolèrent dans les frises, tandis que de grands arbres et des bosquets tout fleuris poussaient instantanément à travers les costières, et s'éparpillaient méthodiquement sur la scène. C'était à se croire égaré au beau milieu des labyrinthes galants du Petit-Trianon. Un portant de coulisses, poussé par une main

trop vigoureuse, sortit de ses rails, perdit l'équilibre et tomba lourdement, entraînant dans sa chute un pauvre diable de machiniste. Lorsqu'on le releva, on s'aperçut qu'il avait une blessure à la tête. Son sang coulait en abondance.

Trois personnages, tout de noir habillés et tous trois décorés de la Légion d'honneur, accoururent aussitôt et firent transporter le machiniste dans le petit foyer des rôles, où ils le saignèrent sans désemparer. C'étaient, à ce que m'apprit Poinsinet, trois médecins du théâtre, le docteur Sybille, le docteur de Guise et le docteur Vidal (de Cassis). — Poinsinet m'apprit, en outre, que cet homme serait conduit à l'hôpital Beaujon, où quatre lits sont constamment réservés aux gens de l'Opéra blessés durant le service du théâtre.

Cet épisode passa inaperçu, tant les accidents de ce genre se renouvellent souvent à l'Académie royale de musique! On emmena le machiniste à l'hospice; un garçon d'accessoires épongea le plancher à la place où il y avait du sang; les trois médecins renouèrent le fil brisé de leurs causeries avec ces demoiselles, et l'on n'en parla plus.

Une jeune dame passa tout près de nous. Elle s'appuyait sur le bras d'une femme de chambre qui paraissait la guider comme on guide une personne aveugle. Je demandai son nom à mon infatigable cicerone.

— C'est Rachel de *la Juive*, répondit-il, c'est Valentine des *Huguenots*.

— Mademoiselle Méquillet? m'écriai-je d'un ton surpris.

— En personne.

— Elle est donc aveugle?

— Pas tout à fait, mais peu s'en faut. Elle est myope comme on ne l'est pas, comme on ne l'a jamais été, comme on ne le sera jamais. En scène, où elle n'aperçoit rien, et où sa femme de chambre ne peut pas la suivre, — ce qui gênerait un peu l'illusion théâtrale, — elle est guidée uniquement par la voix de ses interlocuteurs. Cette infirmité ne l'empêche pas, du reste, d'être puissamment dramatique et d'avoir eu de très-beaux débuts, lesquels, par malheur, ne tiennent pas tout ce qu'ils avaient promis.

« Il n'y a peut-être en France que M. Paul Foucher qui soit aussi myope que mademoiselle Méquillet. Si vous saviez quels méchants tours cette fâcheuse myopie a joués au beau-frère, ou mieux au vilain frère de M. Victor Hugo! En voici un pris au hasard. Songez que je pourrais en citer plusieurs centaines de la même force.

« M. Paul Foucher visitait un jour la collection d'objets d'art de M. Aguado. Le hasard le conduit devant, ou plutôt derrière la statue de la Vénus Callypige. Alors notre homme de s'arrêter, de braquer son lorgnon sur les formes rebondies de la Vénus et

de s'écrier en se retournant du côté de la marquise de Las Marismas :

— Ah! madame la marquise, la superbe figure! Et les joues, donc... Les joues sont d'une fraîcheur parfaite et d'un admirable contour. C'est sans doute un portrait de famille?

— Il a dit cela?

— Il l'a dit; et, qui mieux est, il resta persuadé qu'il venait de dire une chose charmante.

Cependant un grand bruit d'applaudissements se fit entendre. Deux mille spectateurs criaient bravo de toute la force de leurs poumons.

Je glissai ma tête entre deux coulisses et je reconnus M. Duprez et M. Barroilhet, qui finissaient un duo.

— Quel beau et glorieux métier que celui de chanteur!... fit Poinsinet. Si j'avais à recommencer ma carrière, à coup sûr je me ferais chanteur, moi qui vous parle! Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait chanteur? ajouta-t-il en me regardant fixement.

— J'ai très-peu de voix, répondis-je avec une aimable modestie; et lorsque je chante, je suis à peu près sûr de chanter faux.

— Et vous vous êtes arrêté pour si peu?... insensé! N'aviez-vous pas l'exemple concluant de M. Molinier, de M. Hens, de M. Kœnig, de mademoiselle Drouart, de M. Brémond, de M. Raguenot, de M. Saint-Denis et tant d'autres? Où trouver, je vous le demande, des

voix plus éraillées et plus fausses? Mais, mon cher monsieur, si l'on ne souffrait sur les planches que des gens à talent véritable et à vocation évidente, le prix des bottes, des pantalons et des chapeaux baisserait immédiatement et d'une façon sensible. O chapellerie! ô botterie! ô couture! la fièvre dramatique et lyrique vous serre à la gorge; elle finira par vous étouffer, c'est sûr. Encore quelques années, et l'industrie manquera de bras; encore quelques heureuses transformations à la Poultier, et il n'y aura plus d'ouvriers. — Il n'y aura que des ténors. O *ut* de poitrine! ce sont là de tes coups. — Savez-vous ce que c'est qu'un *ut* de poitrine? reprit-il après un court silence.

— Je crois que c'est une note fort rare, et qui se trouve dans le gosier de M. Duprez.

Poinsinet haussa les épaules en signe de dédain.

— Votre définition est exécrable! s'écria-t-il. Un *ut* de poitrine! mais c'est la clef de voûte de notre édifice social; c'est le mot de passe qui enfonce toutes les portes, et j'entends les plus solidement verrouillées; c'est l'unique trésor vraiment inépuisable, la seule richesse qu'on doive ambitionner! L'*ut* de poitrine embrasse toutes les joies de la terre, tous les bonheurs du ciel, toutes les voluptés du paradis des croyants. Avec un *ut* de poitrine, un homme est plus fort que ne l'ont jamais été César, Mahomet, Attila, Gengis-Kan, Néron, Bonaparte, Tibère, Ro-

mulus et Tamerlan ; l'*ut* de poitrine, c'est l'esprit de Voltaire, la logique de Pascal, la profondeur de Machiavel, le sublime de Corneille, le charme de Racine, l'élévation de Bossuet, le génie de Molière et la grâce de Rousseau ! L'*ut* de poitrine résume en lui des baisers de femmes brunes et des caresses de femmes blondes. Grâce à cet *ut*, vous êtes couronné de roses et enivré de vins d'Espagne ; vous traitez d'égal à égal avec des ministres, des députés, des généraux, des professeurs de faculté, des notaires, des banquiers et des pairs de France ; vous avez une cour et un sérail ; on dételle votre voiture ; on vous traîne en triomphe ; on vous coule en plâtre, en bronze, en marbre et en chocolat. Vous régnez sur la cour et sur la ville ; vous tutoyez les fils du roi, vous faites porter votre bonnet de nuit chez les duchesses les plus huppées... — Et voilà, mon cher monsieur, ce que c'est qu'un *ut* de poitrine.

« Je dois rendre à M. Duprez la justice de dire qu'il est l'*ut* de poitrine le plus distingué que j'aie jamais rencontré. M. Duprez n'est point de ces musiciens qui ne connaissent que la musique, et il ne ressemble pas du tout à ces innombrables chanteurs qui ne savent que chanter. Ceux-là, — et c'est la plus grande quantité, — ceux-là ne sont pas seulement ridicules, ils sont insupportables. Ce ne sont plus des êtres organisés : ce sont des clarinettes, des petites flûtes, des contre-basses, des ophicléides ou des violons. Ils

ne font plus partie de l'humanité ; ils font partie d'un orchestre, et ils ont toujours trois dièzes à la clef, ou plutôt à la langue.

« C'est que l'étude de la musique, lorsqu'elle est exclusive, vous atrophie un homme de la plus leste façon du monde. Il n'y a pas d'intelligence, quelque bien organisée qu'elle soit, qui puisse résister à cet exercice purement mécanique. Enseignez le solfége à Cuvier et à Napoléon six heures par jour durant cinq ans, et, à la place d'un grand naturaliste et d'un grand empereur, vous n'aurez plus qu'un empailleur de reptiles et un obscur sous-lieutenant d'infanterie légère.

« Félicitons donc M. Duprez de ce qu'il n'est pas ténor de la tête aux pieds. C'est à mes yeux, je le confesse, l'un de ses mérites les plus éminents. Dans quelques années, Arnold se retirera probablement du théâtre avec une honorable fortune honorablement gagnée, et je suis bien sûr qu'on ne le verra pas alors, à l'instar de M. Ponchard, promener de porte en porte, dans tout Paris, les restes affligeants d'une voix caduque, branlante et ridée.

« En attendant que l'heure du repos sonne pour cet artiste, il continue deux fois, et souvent trois fois par semaine, ce rude et pénible travail, qui me semble égaler, à lui seul, les douze travaux d'Hercule. Les jours où il ne chante pas à l'Opéra, il se repose, en famille, dans son hôtel de la rue Turgot,

magnifique séjour qui ne lui coûte pas un sou, et qu'il n'a cependant pas gagné aux loteries allemandes des illustres banquiers Reinganus, Reingana, Reinganum.

« Vous vous rappelez M. Aguado, ce Mécène musical des temps modernes, de qui le nom ne sera peut-être pas perdu tout à fait pour l'avenir, non pas parce qu'il a laissé soixante millions de fortune, mais bien parce qu'il eut l'honneur d'être l'ami de Rossini? Il y a dix-huit mois environ, M. Aguado allait entreprendre ce fatal voyage en Espagne, où il devait mourir de froid dans une misérable auberge de village, lui qui regorgeait de palais, d'hôtels et de châteaux! Quelques jours avant son départ, il rencontra Duprez sur le boulevard Italien :

— Parbleu, mon cher Duprez, dit-il, il me prend envie de faire une petite affaire avec vous.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

— J'ai quelque part un hôtel, rue Turgot.

— Je le connais.

— Comment le trouvez-vous?

— Du meilleur goût, à coup sûr.

— Eh bien! il est à vous.

— A moi! un pareil cadeau!

— Ta! ta! ta! comme vous y allez!... Qui vous parle de vous en faire cadeau? Ne vous ai-je pas dit que c'est une affaire que j'entends traiter avec vous?

— C'est juste. Je vous écoute, monsieur le marquis. De quelle affaire s'agit-il?

— J'ai grande envie de vous céder mon hôtel de la rue Turgot moyennant une rente viagère.

— Brisons là, monsieur le marquis; je ne ferai jamais d'affaires de ce genre.

— Et pourquoi donc?

— Appelez-moi superstitieux si vous le voulez, mais je suis convaincu que cela porte malheur.

— Vous n'y songez pas, mon cher Duprez; j'ai bon pied et bon œil, comme on dit; l'estomac est bon et la tête est saine. J'ai encore trente ans à vivre, et je crois même que je suis homme à vous enterrer. Vous voyez bien que ce n'est pas un cadeau que je vous fais. Au train dont j'y vais, je me sens capable de vous faire payer mon hôtel trois fois plus qu'il ne vaut. Accepter, c'est me rendre service.

« M. Aguado fit tant et si bien, que Duprez, vaincu par ses instances réitérées, et en dépit de sa vive répugnance, accepta la proposition. — Le surlendemain, le marquis de Las Marismas partait pour l'Espagne. Trois semaines après il était mort, et M. Duprez entrait en légitime possession de l'hôtel Turgot.

« M. Barroilhet occupe, lui aussi, une maison entière, louée six mille francs, dans la rue de La Rochefoucauld. Cette maison est un musée. M. Barroilhet, qui aime sincèrement les arts et qui les comprend comme un grand artiste qu'il est, a rapporté d'Italie

des toiles précieuses dont il a tapissé son logis avec une royale profusion. M. Barroilhet est le prince des barytons français, cette branche cadette qui pousse dans l'ombre et dans le silence, et qui finira par prendre la place de l'*ut* de poitrine, autrement dit de la branche aînée. J'oubliais d'ajouter que ces deux gosiers sont payés, l'un, soixante mille francs pour dix mois, et l'autre, cinquante mille francs pour le même temps. N'est-ce pas ici le lieu de répéter, avec je ne sais plus quel vaudeville : « C'est peu, mais c'est bien. »

En ce moment, une dame au visage pâle et légèrement fatigué, mais d'une physionomie intéressante, passa tout près de nous.

— C'est mademoiselle Pauline Leroux, me dit Poinsinet; une danseuse de la bonne école, qui a, par malheur, moins de santé que de talent. Hélas! combien de fois le public, alléché par l'annonce du *Diable amoureux*, où elle remplissait le rôle principal, a-t-il dû se contenter de lui voir représenter le *Diable boiteux* au naturel! Mademoiselle Pauline Leroux est, de toutes les danseuses de l'Académie royale de musique, celle qui a le plus de courage et qui déploie le plus de fermeté dans ses tortures chorégraphiques. Il ne se passe guère de jour qu'elle ne se casse avec une conscience qui vous désolerait s'il vous était donné d'assister en spectateur aux mystères de la classe de M. Mazillier. — Mademoiselle Pauline Le-

roux a quinze mille francs d'appointements ; plus une représentation à bénéfice qu'on lui promet toujours, et qu'on ne lui accorde jamais.

« Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je me suis senti, de tout temps, un grand fonds de sympathie pour tous ceux que l'Envie égratigne de ses ongles les plus crochus et déchire de ses dents les mieux acérées. De ceux-là, ou de celles-là, — le sexe importe fort peu à la chose, — la Médisance fait sa pâture quotidienne. Pareille aux harpies de la Fable, vous la voyez meurtrir leurs chairs frémissantes et sucer leur sang avec une sauvage volupté. Mais ne vous y trompez point : il y a gros à parier que ces victimes de la malignité publique valent mille fois mieux que la méchante réputation qu'on leur a faite ou qu'on essaie de leur faire. — Ces réflexions me sont suggérées par le souvenir de madame Stoltz, dont précisément les belles notes graves retentissent en ce moment sur la scène. Je connais peu de femmes qui puissent se vanter de compter autant d'ennemis que madame Stoltz. Elle en a parmi ses camarades et parmi les journalistes. C'est seulement dans le public qu'elle n'en compte pas, et la raison en est facile à comprendre : le public, quoi qu'on dise, est un juge impartial, qui rend ses arrêts sans se préoccuper le moins du monde de tout ce qui est étranger à la question. Ou vous avez du talent, et il vous applaudit ; ou vous n'en avez pas, et il vous siffle. Or, madame

Stoltz a du talent, beaucoup de talent : donc on l'applaudit très-fort, et l'on fait bien. Pour moi, qui ai l'honneur de la connaître personnellement, lorsque je joins mes bravos à ceux de la salle électrisée, ce n'est pas exclusivement à la chanteuse remarquable et à l'excellente tragédienne que je les adresse, c'est aussi à la femme éminemment distinguée et par son intelligence et par son cœur ; à celle qui n'est pas moins prodigue de bonnes actions et de mots spirituels que d'élans passionnés et d'accents profondément sympathiques.

« L'histoire de madame Stoltz est un véritable roman ; malheureusement, ce n'a pas toujours été un roman comique. Elle a été élevée à l'école du malheur, cette triste école où l'on grandit si vite. Pour en venir où elle est arrivée, croyez-moi, il lui a fallu dépenser un courage et une énergie dont bien peu d'hommes seraient capables. Ses luttes avec la misère ont été longues et acharnées, — luttes sublimes, où, Dieu merci, elle a fini par terrasser son implacable adversaire. Dans ce pénible duel de plusieurs années, elle n'a pas cessé un seul instant de se montrer forte, vaillante, pleine d'audace, de patience et de résolution. Que lui importaient, à elle pauvre fille, les dures privations des premiers jours et les rudes aspérités des premiers pas ? Un feu sacré brûlait dans le fond de son âme et, une voix mystérieuse, la voix de l'avenir, murmurait à ses oreilles à demi consolées

des paroles d'espoir et de doux encouragements. Plus heureuse que Moïse, non-seulement il lui a été donné d'apercevoir cette terre promise des chanteurs appelée l'Opéra, mais encore elle s'y est installée, et elle y règne aujourd'hui par la grâce de son talent. Royauté fragile, il est vrai; mais quelles sont donc, au demeurant, les royautés durables de ce monde? Si les chanteuses restent exposées aux maladies du larynx, les rois ne sont-ils pas exposés aux révolutions, — qui sont, à bien considérer, les laryngites des monarchies?

« Pour moi, lorsque j'assiste, dans ma stalle, aux représentations de madame Stoltz, je me sens tout prêt à remercier le malheur et à bénir l'infortune qui se sont faits les compagnons assidus de sa triste jeunesse. A tort ou à raison, il me semble que la tragédienne y a gagné une plénitude de talent qu'elle n'eût jamais obtenue si la Parque ne lui avait filé que des jours de soie et d'or. Voyez-la dans son poétique personnage de Léonor, au quatrième acte de *la Favorite;* entendez-lui prononcer ces simples mots, qui, dans sa bouche, acquièrent une si déchirante expression :

Les ronces et la pierre ont meurtri mes genoux;

et vous conviendrez avec moi qu'il y a là-dedans mieux qu'une inspiration, il y a peut-être un souve-

nir! — Bizarre coïncidence, après tout, qui fait des deux plus remarquables intelligences dramatiques de ce temps-ci, madame Stoltz et mademoiselle Rachel, deux sœurs par l'infortune, comme elles sont sœurs par le génie.

« Madame Stoltz a été formée à l'école de Choron, école célèbre qui fut aussi le Conservatoire de M. Duprez. C'est à cette porte hospitalière que la jeune Rosine frappa un beau jour, sans autre recommandation qu'un vif désir d'apprendre et une grande volonté de s'instruire. Après quelques années d'études préparatoires elle s'expatria pour la Belgique, où l'attendait un engagement des plus modestes. A présent, le budget de la reine de Chypre, — j'allais dire de la reine de l'Opéra, — est de soixante mille francs pour onze mois. Tout en respectant le précepte de l'Évangile qui veut que la main gauche ignore ce que donne la main droite, je puis cependant bien vous dire que madame Stoltz fait de son argent l'usage le plus noble et le plus généreux. Elle est la providence des artistes besogneux, et je sais d'elle mille traits délicats et charmants que je vous raconterais bien si je ne craignais pas de choquer sa modestie. Mais ce que l'on peut vanter tout haut, car ce n'est là un secret pour personne, c'est son esprit brillant et rapide, d'une tournure toute française, prompt à la riposte et fécond en saillies pleines de grâce, de verve et de sens. — Un mot encore sur madame Stoltz; elle est

la filleule de la duchesse de Berry, et son nom, en allemand, signifie *fierté.* »

Poinsinet se tut; il ouvrit sa boîte dorée et savoura lentement une prise de tabac.

— Savez-vous, lui dis-je, que vous ne m'avez point accoutumé à des panégyriques si pompeux? Vive Dieu! quelle chaleur! quel enthousiasme!

— Que voulez-vous? il y a si peu de circonstances où il soit possible de louanger en toute conscience, que vous ne devez pas être surpris de mon empressement à saisir l'occasion aux cheveux. Après une critique loyalement et justement faite, rien ne me réjouit plus que de rendre aux gens la justice qui leur est due, surtout lorsque, d'autre part, cette justice leur est contestée par une foule de faux aveugles qui s'obstinent à nier le soleil en plein midi.

« Le fardeau du répertoire se partage entre madame Stoltz, le plus souvent possible sur la brèche, mademoiselle Méquillet et madame Treilhet-Nathan, la meilleure élève qu'ait faite M. Duprez. Madame Treilhet est une enfant de la Cannebière, et, à ce titre, tous les littérateurs-ramoneurs marseillais lui sont dévoués corps et plumes. Mais ce qui vaut encore mieux que cette faveur phocéenne, c'est l'estime où le public parisien tient cette artiste pour ses louables travaux, ses efforts consciencieux et ses remarquables progrès. Chose surprenante, et qu'il n'est pas inutile de noter en passant : madame Treilhet est

modeste, — et pourtant elle est Marseillaise, — et elle a du talent.

« Aimez-vous les yeux bleus? poursuivit Poinsinet.

— Sans doute.

— Les jolis yeux bleus?

— J'en raffole.

— Les incomparablement jolis yeux bleus?

— J'en suis fou.

— S'il en est ainsi, les yeux de mademoiselle Dobré ont dû, plus d'une fois, troubler votre repos. Comme femme charmante, mademoiselle Dobré est irréprochable et complète; comme chanteuse, elle ne tardera pas à le devenir. Sa voix est pure, suave et flexible, d'un timbre doux et cristallin, qui ravit le cœur après avoir caressé l'oreille. Je ne doute pas que, dans un temps donné, mademoiselle Dobré ne recueille l'héritage de madame Dorus, héritage lourd à porter, mais sous lequel ne faibliront point ses épaules; car, n'en déplaise aux Jérémies du feuilleton, l'art est immortel. Nourrit disparaît, et Duprez surgit; mademoiselle Falcon meurt à la peine, et madame Stoltz apparaît aussitôt. Madame Dorus, qui a succédé à madame Damoreau, sera remplacée par mademoiselle Dobré. C'est la loi de ce monde. Mademoiselle Dobré, dont les appointements sont de mille francs par mois, a vu le jour à Versailles, cette ville momifiée qui n'est habitée que par des ombres.

J'interrompis mon cicerone.

— Montrez-moi donc M. Hippolyte Royer-Collard. Il passe pour être l'un des familiers de l'endroit.

— Parbleu! s'écria-t-il, je suis ravi que vous ayez prononcé ce nom. Vous me donnez l'occasion de redresser encore un stupide préjugé populaire. M. Royer-Collard est un excellent garçon, un savant distingué et un homme d'esprit, qui a été, et qui est encore en butte aux sarcasmes de la petite presse et aux injures de certains mirmidons qui ne lui vont pas à la cheville. Les uns lui font le grave reproche d'être le neveu de son oncle, M. Royer-Collard, député doctrinaire; les autres lui adressent le reproche bien plus grave encore de porter des gants jaunes, des bottes vernies, de dîner au Café Anglais et de passer sa soirée à l'Opéra. Car nous sommes ainsi faits, dans le beau pays de France : nous sommes impitoyables pour les gens heureux; ce qui n'empêche pas que nous ne demeurions parfaitement insensibles aux plaintes de ceux qui souffrent. — O logique, si tu étais bannie du reste de la terre, ce ne serait certes pas dans le cœur d'un Français que tu trouverais un refuge!

« M. Hippolyte Royer-Collard, qui est, je vous le répète, un savant distingué, a été nommé, il y a quelques années, professeur d'hygiène à l'école de médecine de Paris. — Aussitôt la meute d'aboyer et de faire retentir les échos environnants de cris d'imprécation et de rage.

— Professeur à l'École de médecine! un homme dont la chaussure n'est pas éculée!

— Professeur à l'École de médecine! un sybarite qui ne se nourrit pas exclusivement de pois chiches et de brouet noir!

— Et voilà les modèles qu'un gouvernement corrupteur ose offrir à la jeunesse!

— Mais la jeunesse se révoltera!

— Elle se révoltera, cette brave jeunesse!

— Oui, brave jeunesse, tu te révolteras!

— Tu renverras le beau-fils chez son tailleur!

— La seule chaire qui lui convienne est une chaire de cuisine.

— Ou bien une chaire de musique.

— Ou bien encore une chaire de ballet.

— Mais d'hygiène, jamais!

— Ce serait une profanation!

— Ce serait un scandale!!

— Ce serait une honte!!!

« Bref, les aboyeurs hurlèrent si fort et si bien, que le jour où M. Royer-Collard voulut commencer son cours, il fut assailli par une bordée de sifflets qui dura deux heures. La brave jeunesse s'était révoltée. Elle s'était révoltée, cette brave jeunesse!

« A la fin, abasourdi par ce tapage, le professeur leva la séance, se dépouilla de sa robe, remit ses malencontreux gants jaunes, et se dirigea vers son domicile.

« La brave jeunesse le suivit en chantant *la Marseillaise*, en criant : *Vive la Pologne!* et *à bas Royer-Collard !*

« En sortant de l'École de médecine, ils pouvaient bien être cinq cents environ.

« Arrivés à la rue de l'Ancienne-Comédie, ils n'étaient plus que quatre cents.

« Arrivés à la rue Mazarine, ils n'étaient plus que trois cents.

« Arrivés devant le pont des Arts, ils n'étaient plus que cent.

« Alors, M. Royer-Collard tira de sa poche un écu de cent sous, et le jetant sur le bureau du receveur,

« Ces messieurs sont avec moi, dit-il à l'invalide de service.

« La brave jeunesse fut atterrée; elle fit trois pas en arrière et se dispersa aussitôt sans trompettes ni tambours.

« Ce visage pâle et barbu, au milieu duquel flamboient deux yeux noirs, vifs et brillants comme des escarboucles, est un spirituel Italien de Paris. M. Pier-Angèlo Fiorentino, l'un de nos journalistes les plus féconds, les plus littéraires et les plus ingénieux. Je vous recommande ses articles *Causeries*, insérés hebdomadairement dans *le Corsaire*. Ce sont de véritables nouvelles à la main, remplies de finesse attique et de charmante malice. »

L'auteur d'*Ernelinde* me montra successivement M. Édouard Monnais, commissaire du roi près les trois théâtres lyriques; M. Albert Cler, fondateur et rédacteur du *Charivari*, un bon, un spirituel et excellent homme, qui demande, tous les matins, la tête des tyrans, et qui serait bien désolé qu'on la lui servît; M. Gabriel Lépaulle, un peintre doué de qualités réelles et sérieuses, et qui possède encore plus de détracteurs que de talent, — ce qui n'est pas peu dire; — M. Louis Lurine, l'un des esprits les plus distingués qui honorent la jeune littérature, et plusieurs autres qu'il avait déjà eu l'occasion de me désigner dans la salle.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre derrière moi :

— Pstt! pstt! faisait une voix qui ne me sembla pas inconnue.

Je me retournai, et je reconnus Lélia, ma danseuse.

XIX

Lélia était véritablement charmante dans son costume de bayadère. Elle était aussi peu vêtue qu'il est possible de l'être, et j'aurais cent fois plus vite fait de vous dire ce qu'elle ne montrait pas, que d'énumérer les jolies choses qu'elle laissait voir. Si le pudique M. de Larochefoucauld l'avait rencontrée dans cet équipage, à coup sûr il se serait voilé la face en marmottant quelque formule d'exorcisme. Pour moi, qui ne partage en aucun point les chastes idées de ce primitif gentilhomme, lequel mesurait la vertu du corps de ballet à la longueur des jupons, je lorgnai tout à mon aise la cambrure de son pied, la finesse de sa jambe, la rondeur de son bras et l'admirable perfection de sa gorge et de ses épaules.

— Père Poinsinet, dit-elle familièrement à l'auteur d'*Ernelinde*, prêtez-moi votre ami pour quelques instants.

Elle passa sans façon son bras sous le mien, et m'entraîna dans un angle obscur du théâtre.

— Vous ne savez pas? reprit-elle, on vous a vu entrer dans ma loge, et, qui pis est, il paraîtrait que vous avez eu la maladresse d'éternuer en présence de Sidonie Toussaint. Le rat n'a eu rien de plus pressé que d'aller raconter à tous les échos de l'Opéra que je cachais des amants dans mes armoires. A l'en croire, vous n'étiez pas moins de sept ou huit, disséminés dans toutes les cachettes de ma loge.

A cette révélation imprévue, je demeurai anéanti.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que tous ces méchants petits propos me laissent parfaitement indifférente.

— Et le baron! interrompis-je; ne redoutez-vous pas sa colère?

— Je lui prouverai que j'étais seule. Parbleu! fit-elle avec un adorable haussement d'épaules, je lui en prouverais bien d'autres, à ce cher baron.

Du moment où Lélia le prenait sur ce ton délibéré, j'aurais eu mauvaise grâce à m'inquiéter outre mesure. Je crus pourtant de mon devoir de lui adresser encore une simple observation.

— Séparons-nous vite, lui dis-je; si l'on nous rencontrait ensemble dans ce lieu écarté, on ne man-

querait pas d'insinuer que je suis en bonne fortune.

— Vous raisonnez comme un élève de rhétorique. Loin de vous quitter brusquement, je m'attache à votre personne. Je veux que toutes ces demoiselles jouissent de ce spectacle inusité. Et d'ailleurs, il n'y a que les coupables qui se cachent.

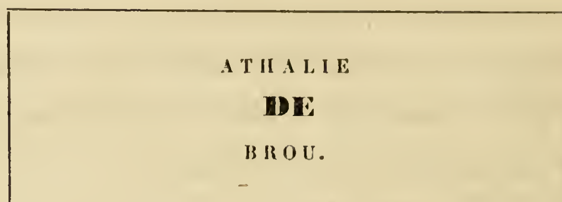
— Mais le baron?...

— Soyez calme : le baron connaît mes principes inflexibles. Il sait bien qu'il ne sera jamais détrôné par un homme de lettres. Qu'est-ce que vous m'offririez, vous, mon cher? Votre cœur et des phrases; le baron m'offre son cœur escorté de cent mille francs de rentes, dans lesquels je puise à pleines mains, jusqu'aux coudes; là est sa force et sa sécurité. Je m'aime trop pour le tromper.

Lélia se suspendit à mon bras, et nous nous promenâmes de long en large dans les coulisses de l'Opéra. Tout en marchant, elle continua le rôle de cicerone qu'elle avait commencé si spirituellement dans sa loge.

« Voyez-vous cette grande fille noire et maigre? c'est l'une des coryphées de la danse qui usent le plus de blanc de céruse et de rouge végétal. Lorsqu'elle arriva à l'Opéra, elle s'appelait tout simplement Athalie Debrou. Plus tard, elle se fit appeler mademoiselle Athalie de Brou. Aujourd'hui, cette modeste intersection ne lui suffit plus ; elle a tellement peur qu'on la suppose roturière, qu'elle vient de se commander

des cartes de visites ainsi conçues et disposées :


ATHALIE
DE
BROU.

« Au lieu d'apprendre à danser, Athalie fréquente assidûment la salle Chantereine. Elle y joue avec un aplomb remarquable les rôles du grand répertoire, les Célimène, les Sylvia, les Elmire. Malheureusement, chez elle, l'aplomb seul est remarquable.

« Cette superbe personne, avec laquelle M. Édouard Monnais s'entretient depuis près d'un quart d'heure, figure en tête des deuxièmes dessus de l'Académie royale de musique. Elle répond au nom d'Héloïse Florentin. Avec un peu plus d'orthographe et un peu moins d'embonpoint, Héloïse Florentin serait femme à se faire épouser légitimement par un duc et pair. Telle qu'elle est, je ne doute pas qu'elle ne soit incessamment demandée en mariage par quelque riche baronnet anglais, plus ou moins membre de la chambre des communes. On se perd rien qu'à songer à tout ce qu'Héloïse a dû dépenser d'esprit, de courage, de beauté et de diplomatie, pour en arriver où elle est à présent. Il y a sept ans à peine, elle était figurante au petit théâtre du Panthéon, gagnant vingt francs

par mois, occupant une humble mansarde sur la place Saint-Michel, et vêtue d'indienne toute l'année. A cette heure, — et cette heure se prolonge depuis trois ans, — Florentin a une voiture, des gens et un appartement, rue Pigale, arrangé et meublé avec un goût exquis. Florentin touche à la fortune : elle seule pourrait nous dire si la fortune lui est venue en dormant. Au demeurant, nature intelligente et spirituelle, elle a fait une douzaine de mots qui sont restés célèbres dans les annales du théâtre. Il est à regretter que la nature même de ces mots m'interdise le droit de vous les répéter. Quelques-uns sont tout à fait charmants.

« Faites place à cette bande de figurants qui se



disposent à entrer en scène. Ils en sont déjà à leur

quatrième costume de la soirée, et la représentation n'est pas finie. Ces hommes, qui sont presque tous vieux et laids, suivent l'exemple des petits abbés de l'autre siècle. Ils dînent de l'autel et soupent du théâtre; ils sont chanteurs à Saint-Roch, à Saint-Eustache ou à Notre-Dame-de-Lorette. Parmi eux vous voyez M. Clavé, qui a dû au procès de madame Lafarge une lueur de célébrité. Cet humble artiste, qui n'a jamais eu la moindre prétention sur la personne de madame de Léotaud, a, en revanche, exercé une très-grande influence sur le cœur de la trop sensible madame Widemann, actuellement première chanteuse au théâtre de Bordeaux.

« J'aperçois un tartan, deux tartans, trois tartans, quatre tartans. Ces quatre tartans vous représentent quatre mères de danseuses. Les mères de danseuses participent beaucoup de la femme de chambre et de la sentinelle en faction. Elles semblent avoir été créées et mises au monde pour porter la pelisse de leur fille, le mouchoir de poche de leur fille, le bouquet de leur fille, et pour veiller sur la vertu de leur fille. La présence de ces quatre respectables tartans, dont l'un recouvre les épaules de madame Robert, l'autre les épaules de madame Dimier; dont le troisième s'étale majestueusement sur les épaules de madame Dabas, et le quatrième sur celles de madame Fleury, démontre clairement que mesdemoiselles Fleury, Dabas, Dimier et Robert vont exécuter un

pas de quatre. Quel métier que le nôtre ! Considérez ces quatre jeunes filles : elles sont proprement et coquettement attifées ; leurs chaussons de satin sont d'une blancheur immaculée ; leurs cheveux sont lisses et bien peignés ; leur bouche sourit doucement... Attendez un peu ; laissez-les seulement entrer en scène, danser et revenir dans la coulisse, et vous verrez dans quel état les aura mises cette impitoyable torture qui se cache traîtreusement sous le doux nom de chorégraphie. Elles vous reviendront haletantes, couvertes de sueur, rouges sous leur blanc, violettes sous leur rouge, brisées de fatigue, toutes décoiffées, et traînant à leurs pieds endoloris des lambeaux de satin qui étaient souliers quelques instants auparavant. On s'est souvent, et beaucoup, moqué de l'éternel sourire des danseuses. Hélas ! monsieur, si nos professeurs n'avaient pas grand soin de nous imposer, dès l'abord, ce sourire stéréotypé, ce serait, la plupart du temps, avec des larmes dans les yeux que nous paraîtrions devant le public, notre gracieux maître.

« Vous vous souvenez, sans doute, de Caleb, cette immortelle création de Walter Scott ? Immortelle parce qu'elle est vraie, et vraie parce qu'elle est immortelle, ainsi que le dirait M. Jules Janin. Presque tous les théâtres ont leur Caleb. Celui de l'Opéra est un avertisseur de chant, nommé Cauzette, chargé, en outre, de mettre les parties d'orchestre sur les pupi-

tres des musiciens. Depuis combien d'années Cauzette est-il attaché à l'Académie royale de musique? Voilà ce que je ne saurais vous apprendre qu'à la condition, désagréable pour moi, de compter un aussi grand nombre de printemps que mesdames Victorine Saulnier, Sèvres, Laurent ou Delacquit. Dans l'ignorance où je suis d'une date certaine, je ne suis pas éloignée de penser que Cauzette est né à l'Opéra, un soir, dans un entr'acte, derrière une toile de fond. A coup sûr, il ne mourra pas ailleurs. En parlant de l'Académie royale de musique, il ne manque jamais de dire *nous* et *notre* théâtre.

« — M. Meyerbeer est à Paris, disait-il récemment; nous finirons peut-être par lui arracher son *Africaine* et par lui dérober son *Prophète*. Ça nous coûtera les yeux de la tête. Mais que voulez-vous? Dans notre position, il faut savoir faire des sacrifices. Ce qui a perdu l'empereur Napoléon, monsieur, ç'a été de ne pas savoir ou de ne pas vouloir faire de sacrifices. Nous serons plus forts que l'Empereur, monsieur!

En ce moment passa près de nous un jeune homme aux allures pleines de timidité et de modestie; une paire de petites moustaches blondes ornait sa lèvre supérieure; il était simplement vêtu, et sa physionomie, quoiqu'elle ne fût pas d'une suprême distinction, ne manquait pourtant pas d'un certain agrément.

— Vous voyez, dit Lélia, une des inventions de M. Duponchel, et celle-là n'est pas la plus mauvaise.

— Ce monsieur a été inventé par M. Duponchel?

— Ne reconnaissez-vous donc pas mon camarade Poultier? Poultier était ouvrier tonnelier à Rouen. Le soir, après une journée de travail bien remplie, il chantait, sur les bords fleuris de la Seine, les airs qu'il avait entendus au théâtre. Quelle brise providentielle porta l'écho de ses chants jusqu'à l'oreille du directeur de l'Opéra, c'est ce que j'ignore; toujours est-il que M. Duponchel, qui cherchait des ténors, comme un alchimiste cherche la pierre philosophale, se dirigea vers la capitale de la Normandie, braqua son lorgnon sur le jeune tonnelier, lui fit passer en revue tout son modeste répertoire lyrique, et, sans désemparer, il le ramena précieusement dans sa chaise de poste. Je ne suis pas très-sûre qu'il ne l'eût pas, au préalable, enveloppé dans du coton, et cloué entre quatre planches, en inscrivant sur son dos la recommandation de rigueur : *Marchandise fragile.*

« Arrivé à Paris, Poultier fut mis entre les mains d'un éleveur de ténors.

— Il y a donc des éleveurs de ténors?

— Certainement, et ce n'est point une profession à dédaigner. Avez-vous vu quelque part, au coin des rues, une affiche rouge, ainsi conçue : « L'art d'élever les lapins et de s'en faire mille écus de revenu ? »

Eh bien! mon cher monsieur, je n'hésite pas à le déclarer, cette affiche est un mensonge, une illusion. un leurre. Moi qui vous parle, j'ai essayé d'élever des lapins; j'en ai élevé, ma foi, et beaucoup, mais, hélas! je n'ai jamais réussi qu'à en faire des gibelottes. Ah! si j'avais élevé des ténors, c'eût été bien différent. Donc, Poultier fut confié aux soins empressés d'un éleveur de ténors, qui se chargea, moyennant une grosse somme convenue à l'avance, de lui enseigner, en douze mois, tout ce qu'il faut pour faire un ténor accompli.

« Poultier fut installé dans un joli appartement communiquant avec celui de son professeur par une porte pratiquée dans l'épaisseur d'une armoire.

« Le lendemain, de grand matin, la porte de communication s'ouvrit avec fracas, et l'éleveur fit irruption dans la chambre du ténor.

— Eh quoi! dit-il en le secouant rudement par le bras, nous dormons encore, à six heures moins un quart; hé!... hé!... ceci ressemble furieusement à de la paresse, mon cher!

— Hein? que me veut-on? qu'y a-t-il? demanda l'élève, tout en se frottant les yeux et en cherchant à rassembler ses souvenirs épars.

— Il y a qu'il se fait tard, et que l'heure du manége est arrivée.

— L'heure du manége! repartit l'ex-tonnelier; c'est l'heure du solfége que vous voulez dire?

— Nullement; j'ai dit l'heure du manége et je maintiens le mot. Un ténor, mon cher ami, doit savoir monter à cheval, ceci est de première nécessité. — Après la leçon d'équitation viendra la leçon d'escrime; puis, la leçon de rhétorique française, la leçon de mathématiques, la leçon de prosodie, la leçon de déclamation, la leçon de pantomime, puis enfin la leçon de musique. Cette dernière leçon ne figure là que pour mémoire... Ah! si vous n'aviez pas un *ut* de poitrine, ce serait tout autre chose.... Mais vous avez un *ut* de poitrine, et il ne s'agit plus à présent que de vous enseigner la manière de vous en servir. Allons, vite, habillez-vous.

« Poultier se dirigea vers le fauteuil où, la veille, en se couchant, il avait posé ses hardes quotidiennes.

« L'éleveur lui saisit le bras et l'arrêta tout court.

— Que faites-vous, malheureux! dit-il, et quelle mauvaise habitude vous entraîne? Pensez-vous donc qu'un ténor ait le droit de se vêtir comme un maître d'études ou comme un clerc d'huissier? Noblesse oblige, mon cher... et l'*ut* de poitrine, c'est aussi de la noblesse... Que dis-je? c'est la seule noblesse vraiment impérissable! Veuillez chausser ces bottes vernies... elles vous gênent?... bravo! vous ne pouvez pas marcher? Très bien! qui est-ce qui marche aujourd'hui?

— Monsieur, dit Poultier en pâlissant d'effroi, jamais je n'entrerai dans ce pantalon.

— Je l'espère bien ainsi, il n'y a que les cochers de fiacre, entendez-vous, qui se logent du premier coup dans leurs chausses. — Une, deux et trois! vous le voyez : Voici déjà un bouton accroché, et pourvu que vous effaciez vos épaules, que vous dissimuliez votre poitrine et que vous escamotiez votre ventre, le reste ira comme sur des roulettes.

— J'étouffe! soupira Poultier.

— Vous vous y ferez... on se fait à tout.

— O ciel!

— Quoi donc?

— Vous m'étranglez!

— Vous êtes fou : je mets votre cravate. — Et maintenant, regardez-vous dans cette glace, et dites-moi si vous n'avez pas tout à fait la bonne mine et les excellentes façons d'un prince du sang ou d'un agent de change.

« L'éleveur de ténors connaissait tout Paris. — Il faut dire aussi que *tout Paris* se laisse connaître avec une désolante facilité. Donnez quelques soirées, offrez quelques dîners, et c'est à qui se glissera dans votre salon et se faufilera dans votre salle à manger. A voir l'empressement que tout Paris met à aller dîner chez les autres, on serait en droit de penser que ce pauvre tout Paris n'a pas, tous les jours, de quoi dîner chez lui. L'hospitalité de l'éleveur jouissait de quelque réputation dans un certain monde. Il s'est fait parmi les journalistes, vos honorés confrères, une position

de Mécène qui lui donne accès dans un grand nombre de feuilletons. Grâce à cette petite autorité digestive, le nom du jeune chanteur ne tarda pas à se répandre dans le public. On commença à se préoccuper de Poultier. — Qu'est-ce donc que ce Poultier? — Connaissez-vous Poultier? — On dit que sa voix ressemble à celle de Rubini? — L'an dernier, il s'habillait de bure et portait des sabots! — Est-il joli garçon? — Et mille autres questions qui, souvent répétées, vous conduisent tout doucettement, à Paris, un inconnu à la plus éclatante célébrité.

« Peu de temps après, Poultier débutait à l'Opéra dans le rôle d'Arnold, dans celui d'Éléazar, et enfin dans le rôle de Mazaniello. L'éleveur, ou plutôt la nature, avait fait un prodige. Tout ce que l'on pouvait espérer, c'était qu'il fût supportable; il se montra excellent dans ces divers rôles. Je me souviens d'avoir pleuré en lui entendant chanter l'air classique du *Sommeil*. Poultier est de l'école de Duprez pour la façon nette et exquise de prononcer les mots. Avec lui le public ne perd pas une syllabe, sa voix est douce, harmonieuse et sympathique; sa pantomime est encore un peu inexpérimentée, mais elle est simple et naturelle. Le jour où l'on voudra bien écrire un rôle pour lui et dans ses moyens, il obtiendra, je n'en doute pas, un éclatant succès. Poultier est engagé aux appointements de mille francs par mois, durant huit mois de l'année. Le surplus du

temps lui appartient, et il en use pour donner en province des représentations qui lui rapportent quatre et cinq fois ses appointements de Paris. A Rouen, sa patrie, on l'a traîné en triomphe, et on lui a donné une sérénade qui a duré un jour et une nuit. Les musiciens se relayaient de deux heures en deux heures. Après trois années de roulades et de points d'orgues, Poultier n'a pas loin de cent mille francs d'économies, placés chez un notaire qui, fort heureusement pour lui, n'est pas M. Lehon. »

Lélia fut interrompue par des applaudissements. Je prêtai l'oreille, et je reconnus la voix vibrante de M. Massol qui faisait merveille.

— Voilà, sans contredit, poursuivit-elle, la plus belle voix que j'aie jamais entendue, voix énergique et fière, tenant le milieu entre le ténor et la basse, et la seule qui soit véritablement digne de sortir d'un gosier masculin. Le ténor participe de la femme; la basse-taille participe du taureau. Massol, du moins a l'organe de son sexe. Massol est l'unique sujet remarquable issu du Conservatoire. C'est là que ses premières études se sont faites. En sortant des bancs de l'école, il fut admis à débuter à l'Académie royale de musique, et, depuis ce temps, il n'a pas cessé d'en être l'un des pensionnaires les plus zélés, les plus consciencieux et les plus applaudis. Lorsque j'entends chanter Massol, je tressaille malgré moi comme le cheval de bataille au bruit du clairon. Il a des notes

pénétrantes qui donnent la chair de poule, et qui font froid au cœur. L'un des grands mérites de cet artiste, c'est le soin extrême qu'il apporte dans le choix et l'arrangement de ses costumes, qui sont toujours d'une ponctuelle exactitude et d'un superbe effet. Les jours où Massol doit chanter, il ne fait qu'un seul repas, à midi, composé de deux côtelettes grillées et de quatre pommes de terre bouillies. Les autres jours, c'est un sportsman des plus distingués, et vous avez dû le rencontrer, plus d'une fois, descendant, à fond de train, l'avenue des Champs-Élysées, sur l'un des pur-sang du marquis de Beaumont.

« Tout au rebours de Massol, Duprez a, pour ainsi dire, la bouche encore pleine lorsqu'il entre en scène. Après le second acte de *Guillaume Tell*, Duprez mange assez généralement pour se donner des forces nouvelles, et c'est par la grâce de son talent, d'un blanc de volaille et d'un verre de Madère, qu'il revient vous séduire avec son sublime *Suivez-moi!*

« Un ex-artiste de l'Opéra, qui obtient en ce moment de grands succès en Italie, Dérivis, avait une autre façon de se maintenir en voix. Été comme hiver, un grand feu était allumé dans sa loge, et il employait ses entr'actes à se rôtir la plante des pieds. Grand, vigoureux, coloré, il se plaignait toujours et à tout venant. Tantôt c'étaient des maux de gorge et tantôt des *chats*, enrouements passagers qui ne cèdent

qu'à des *hem! hem!* répétés. Il passait sa vie au sein des gargarismes et des tisanes, aussi l'avions-nous surnommé *Argan, ou le Dérivis imaginaire.*

« Et à propos d'ex-artistes de l'Opéra, j'en entrevois deux qui ont quitté leur villa des Thernes pour venir fraterniser avec leurs anciens camarades. Apercevez-vous, là-bas, le couple Alexis Dupont? M. Alexis Dupont est né enfant de chœur; enfant de chœur il a vécu, et il mourra enfant de chœur. En attendant, il vit grassement de ses rentes, à quelques portées de fusil du faubourg du Roule. Le suffrage de ses concitoyens l'a surchargé d'honneurs. Il est membre du conseil municipal de la commune, commandant de la garde nationale, marguillier de la paroisse et bien d'autres encore. Les dimanches et jours de fêtes, il redevient enfant de chœur comme devant, et il chante les louanges du Seigneur avec cette voix blanche que vous lui connaissez. — Sa femme, madame Dupont, est dame de charité, couronne des rosières et démontre la *cachucha*, en cinq leçons, aux jeunes demoiselles à marier de la haute société. — Vous n'avez pas oublié, j'aime à le croire, que ce fut madame Dupont qui enseigna le *pas styrien* à madame Pouch-Lafarge, alors Marie Capelle.

« La sœur de madame Dupont, mademoiselle Noblet, vit tout à fait retirée du monde et de l'Opéra; elle porte le deuil d'un général, pair de France et comte de l'Empire, M. de Claparède. D'aucuns

prétendent qu'elle le portera treize mois, en sa qualité de veuve légitime. Ce mystère n'a jamais été parfaitement éclairci. On sait seulement que l'honorable défunt ressentait pour mademoiselle Noblet une affection sérieuse et profonde, à ce point qu'il n'appuya, dit-on, de son vote au Luxembourg la loi sur les fortifications, qu'à la condition expresse, acceptée par le ministre de l'intérieur, du rengagement de mademoiselle Noblet.

« Et tandis que ces dames se reposent tranquillement sur leurs lauriers, que fait madame Damoreau, et où est donc madame Damoreau, ce flexible et poétique gosier qui fut, durant des années, l'honneur et la gloire de l'Académie royale de musique? Hélas! madame Damoreau parcourt le monde, et même le nouveau monde. Les Athéniens de Paris se sont lassés d'entendre chanter juste.

« On reproche souvent aux chanteurs et aux chanteuses l'exagération de leurs appointements; c'est un tort. On ne considère pas assez combien leur carrière est souvent courte et promptement brisée. C'est surtout d'un chanteur que l'on peut dire : « Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. » Vous souvenez-vous des débuts de deux toutes jeunes filles, sur lesquelles l'Opéra fondait à juste titre de grandes espérances? Que sont devenues, à cette heure, mesdemoiselles Dolorès Nau, et Marie Flécheux? Mademoiselle Nau, dont les moyens se sont sensiblement

altérés, n'est plus à l'Opéra et n'est pas encore à l'Opéra-Comique. Mademoiselle Flécheux est morte de la poitrine. C'est une victime de la musique infernale de M. Meyerbeer; c'est son rôle de début qui l'a tuée, — le rôle d'Alice, dans lequel elle avait mis toute sa passion, toute son intelligence et toute son énergie. »

XX

— Lélia, dit une voix que je reconnus pour être celle de M. Desplaces, le régisseur de la danse, Lélia, vous allez manquer votre entrée.

— C'est pourtant vrai, s'écria-t-elle, j'allais manquer mon entrée ! Par la Guimard ! c'eût été drôle.

Et s'adressant au régisseur avec un sourire que le baron eût payé bien cher :

— Père Desplaces, dit-elle, homme trois fois estimable, soyez béni ; vous m'épargnez une grosse amende et une fière bordée de sifflets. Je vous embrasserai pour vos étrennes.

Tout aussitôt elle tendit, l'un après l'autre, ses deux pieds mignons à une manière de femme de

chambre qui avait les allures vives et les façons dégagées d'une soubrette de Marivaux. Celle-ci, avec une dextérité et une légèreté de main qui attestaient une longue habitude, enduisit d'une couche de craie la semelle des chaussons de sa maîtresse. Cette opération terminée, Lélia s'abandonna aux soins d'un machiniste qui assujettit un très-grand fil de fer dans un anneau fixé solidement à la taille de ma danseuse, et que dissimulaient, autant que possible, les plis flottants de sa tunique lamée d'or. Le fil de fer se perdait dans les frises. A un signal donné par M. Contant, je vis, non sans un certain effroi, Lélia prendre son vol; mais elle me rassura d'un signe de la main. Arrivée à une hauteur de dix mètres environ, les hommes du cintre changèrent leur manœuvre; le vol cessa d'être vertical et devint horizontal. Lélia exécuta donc son entrée sur la scène comme si elle fût descendue directement des nuages. A peine eut-elle touché la terre, ou pour mieux dire le plancher, qu'elle se débarrassa fort adroitement de son fil protecteur et dansa, sans désemparer, un de ces jolis pas qu'elle danse si bien. Lorsqu'elle eut achevé sa dernière pirouette, une trappe s'ouvrit et elle s'y abîma comme un feu follet. Deux minutes après, elle avait repris sa place à mes côtés, un peu essoufflée, il est vrai, mais toute prête à recommencer son divertissant bavardage.

— Le hasard, me dit-elle, a rassemblé ce soir

dans nos coulisses la plupart des compositeurs attitrés de l'Opéra. Connaissez-vous M. Meyerbeer?

— Non; mais je connais M. Gouin. Poinsinet me l'a montré.

— C'est déjà quelque chose, mais ça ne suffit pas. Vous montrer M. Gouin sans vous faire voir M. Meyerbeer, c'est absolument comme si l'on vous faisait voir M. Meyerbeer sans vous montrer M. Gouin. Autant vaudrait enseigner à un enfant une partie de l'alphabet et lui en laisser ignorer l'autre. Si M. Gouin représente les consonnes, on peut dire que M. Meyerbeer représente les voyelles. Or, de même que, prises séparément, les voyelles n'ont point de valeur et les consonnes ne signifient rien; de même que, pour arriver à former des mots, il faut absolument combiner ensemble les consonnes et les voyelles, — de même M. Meyerbeer ne se complète réellement que par l'association de M. Gouin, tout comme M. Gouin reste sans signification morale lorsqu'il n'est plus accouplé avec M. Meyerbeer.

— Il me semblait que l'auteur de *Robert le Diable* n'était pas à Paris?

— Il vient d'y arriver, et vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux. C'est ce personnage de cinquante ans, verdâtre et en lunettes, que vous voyez causant avec M. Chaudé. Si vous n'apercevez pas M. Gouin, c'est que M. Gouin se tient modestement tapi derrière l'illustre redingote de son i lustre

ami. M. Meyerbeer reparaît ce soir rue Lepelletier, parce qu'il trouve qu'on commence à ne plus s'occuper assez activement de sa personne dans les feuilletons et dans les nouvelles diverses des journaux. Et d'ailleurs, c'est sa tactique ordinaire de se remontrer immédiatement avant, ou immédiatement après chaque grande pièce nouvelle représentée à l'Opéra. M. Gouin lui aura écrit que *Dom Sébastien* était sur le point de voir le jour de la rampe, et il a bien vite commandé des chevaux de poste. Vous comprenez le fin mot de cette politique astucieuse ? Absent, les critiques auraient tout simplement rendu compte de l'œuvre de M. Donizetti. Présent, il a, j'imagine, réuni les Minos de la presse dans un grand festin, à l'hôtel des Princes, et voyez un peu l'à-propos de cette invitation spirituelle ! Je gage que le festin a eu lieu deux heures avant la première représentation de *Dom Sébastien ;* si bien que, tout en écoutant les cavatines, les duos et les trios de l'auteur de *Lucie*, messieurs les feuilletonistes ruminaient encore les blancs-manger, les salmis de perdreaux et les faisans truffés de l'auteur des *Huguenots*. Si l'un les abreuvait d'harmonie et de mélodie, l'autre, quelques instants auparavant, les avait inondés de Xérès et de vin d'Aï. Aussi avez-vous dû observer que, dans bon nombre de feuilletons, après l'analyse plus ou moins bienveillante de *Sébastien*, suivaient immédiatement, et en forme de post-scriptum, quelques lignes annonçant à Paris, à

la France, à l'Europe, à l'univers et aux îles Marquises, l'arrivée de M. Meyerbeer, la présence de M. Meyerbeer, etc. etc. etc. etc., de M. Meyerbeer.

« Et ils en ont sans doute conclu, ces journalistes primitifs, que le célèbre *Prophète*, ou tout au moins la déjà glorieuse *Africaine*, ne tarderait pas à resplendir à l'horizon lyrique. Car c'est là le talent profond, la science éminente de M. Meyerbeer. A force de réclames, les unes gratuites et les autres payées ; grâce à une multitude infinie de poignées de main, de coups de chapeau et de compliments à brûle-pourpoint, il parvient, dix années d'avance, à populariser les titres d'opéras qu'il n'a pas encore faits, et qu'il ne fera peut-être jamais. Pour en venir à son but, qu'emploie-t-il et que n'emploie-t-il pas, en y comprenant ou sans y comprendre les dîners de l'hôtel des Princes ? — On enlève tant de choses à la pointe d'une fourchette ! — On ne peut pas nier que M. Meyerbeer ne soit du bois dont sont faits les plus habiles diplomates. Si, au lieu d'étudier la fugue et le contre-point, il s'était, dès sa jeunesse, adonné au grand art des roueries politiques, vous l'eussiez vu briller d'un vif éclat aux Congrès Européens. Ses protocoles n'auraient pas obtenu moins de succès que n'en obtiennent ses opéras. La question d'Orient eût été son *Robert le Diable*, et le droit de visite eût pris la place de ses *Huguenots*.

« Les amis de ce maëstro ont eu le tort grave, dans

divers almanachs, de vouloir lui imprimer un caractère fantastique. Peu s'en est fallu qu'ils ne fissent de lui l'héritier direct de ces adorables maîtres de chapelle si joliment mis en scène par l'immortel Hoffmann. Ils nous l'ont dépeint composant sa musique dans un grenier à peine éclairé, tandis que le vent souffle dans les tuyaux des cheminées, comme un trombone dans son instrument, et tandis que la pluie exécute sur les toits mille gambades folles avec son petit clapotement continu, en guise d'accompagnement de castagnettes. Les Italiens ont un proverbe ainsi conçu : « Si ce n'est pas vrai, c'est du moins bien trouvé. » Je ne pense pas que, dans cette circonstance, le proverbe italien soit de mise.

« La vérité vraie est que M. Meyerbeer, musicien archimillionnaire, compose, soit en Allemagne, dans son palais, soit à Paris, dans un splendide appartement de l'hôtel des Princes. Mais si sa manière de composer n'est aucunement fantastique, elle n'en est pas moins curieuse. Chaque jour, que le temps soit brumeux et chargé de nuages, ou que le soleil roule son globe de feu à travers l'azur du ciel, chaque jour M. Meyerbeer s'assied devant son piano ; là, durant trois heures, il cherche des idées, c'est-à-dire qu'il frappe au hasard, et comme un sourd, sur toutes les touches de l'instrument, jusqu'à ce qu'elles produisent des accouplements de sons bizarres et impossibles. Lorsque le hasard ou la continuité de ses coups

de poing l'a conduit à un résultat, il s'interrompt et transcrit sur le papier sa précieuse trouvaille.

« En ce moment, il cause avec M. Chaudé, l'ami intime de notre directeur, et je suis d'avance persuadée que M. Chaudé l'interroge au sujet de *l'Africaine* et du *Prophète*. Approchons-nous tout doucement, afin que vous puissiez, avant de mourir, raconter à vos enfants et aux enfants de vos enfants comme quoi les dieux justes et bons permirent à vous, simple mortel, d'entendre la voix de M. Meyerbeer. »

— Ne craignez-vous pas que ce ne soit un peu indiscret ?

— Ce n'est pas être indiscret que d'espionner les grands hommes. On doit à ses contemporains et à la postérité de ne pas perdre un seul de leurs mots, de ne pas laisser s'égarer la moindre de leurs pensées. Où en serions-nous, juste Dieu ! et qui de nous se ferait, à cette heure, une idée convenable de la grandeur et du génie de Napoléon, si M. Emile Marco de Saint-Hilaire n'avait pas scrupuleusement appliqué son œil investigateur sur toutes les serrures impériales. — Bannissez donc une délicatesse exagérée, et suivez-moi.

Nous nous approchâmes de M. Meyerbeer. Au même instant, M. Chaudé salua et s'éloigna.

M. Meyerbeer resta donc seul avec son ami Gouin.

— Gouin ! dit-il avec un accent nasillard très-prononcé.

M. Gouin parut sortir de la poche du maëstro ; il fit un demi-tour à gauche et avança à l'ordre comme un tourlourou bien dressé.

— Gouin ! répéta M. Meyerbeer.

— Plaît-il ?

— Ce monsieur qui nous quitte est très-aimable.

— Effectivement, il est très-aimable.

— En outre, il est très-poli.

— Effectivement, il est très-poli.

— Il m'a parlé du *Prophète* avec beaucoup d'intérêt.

— Ça ne m'étonne pas.

— Il m'a également entretenu de mon *Africaine*.

— Je n'en suis pas surpris.

— Je ne le connaissais pas.

— C'est pourtant une bonne connaissance.

— Je ne l'avais jamais vu.

— A l'avenir vous le verrez souvent.

— Est-il pour quelque chose dans la direction de l'Opéra ?

— Il y est pour beaucoup.

— Et tu le nommes?

— M. Chaudé.

— Et qu'est-ce que M. Chaudé? demanda M. Meyerbeer.

M. Gouin réfléchit quelques minutes.

Puis, après avoir suffisamment réfléchi, il répondit naïvement :

— C'est le Gouin de M. Léon Pillet.

M. Meyerbeer s'éloigna, toujours accompagné de son Gouin fidèle; quand je dis accompagné, je me trompe : M. Gouin n'accompagnait pas M. Meyerbeer, il le précédait d'une demi-enjambée, comme un suisse de paroisse précède une procession, pour chasser les chiens et pour écarter la foule. — Vous eussiez dit un Bélisaire des rues, conduit par ce quadrupède, souvent hydrophobe, que M. de Buffon a défini néanmoins le meilleur ami de l'homme. La ressemblance était quasi frappante; il ne s'en fallait que d'une clarinette entre les lèvres de l'un, et que d'une sébile dans la bouche de l'autre.

Lorsqu'ils furent partis, je priai Lélia de me montrer M. Berlioz. Curiosité fatale, et qui m'a coûté une illusion!

— Je ne l'ai jamais vu, lui dis-je, et j'ai souvent pensé que c'était un personnage purement imaginaire. Il me répugne de supposer que l'auteur d'*Harold* et de *la Reine Mab* puisse être vulgairement couvert d'un paletot et coiffé d'un chapeau Gibus. J'aime à croire qu'il est tout au moins aussi maigre que l'était Paganini; je ne dis pas plus maigre, parce que c'est tout simplement impossible. Vous m'affirmeriez qu'il est doué d'un ventre pointu, de joues pendantes et de mollets de chanoine, que je refuserais positivement d'ajouter foi à ces allégations mensongères. L'ouverture des *Francs Juges* n'est certes pas l'œuvre d'un homme gras et qui se nourrit de bif-

tecks aux pommes; le cerveau qui a conçu la marche funèbre en l'honneur des victimes de Juillet ne peut pas, ne doit pas ressembler au cerveau de tout le monde. Je ne serais point surpris que M. Berlioz exhalât une légère odeur de soufre, et je suis bien persuadé que sitôt après son trépas il sera institué grand maître de chapelle de monseigneur Satan.

— Parlez plus bas, me dit Lélia, il pourrait vous entendre; et elle me désigna un monsieur ni trop gras, ni trop maigre, ni trop grand, ni trop petit, ni trop vieux, ni trop jeune, vêtu d'un habit bleu à boutons de métal, — l'habit classique de M. Berryer et de M. Jules Janin, — décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et qui, en un mot, n'avait dans toute sa personne qu'une seule chose qui fût un peu bien fantastique, à savoir une épaisse chevelure blonde souverainement ébouriffée. Il riait aux éclats, et avec une joie tout enfantine, d'un énorme calembour dont il venait de se rendre coupable. Je m'approchai de lui; mais aucun parfum infernal ne frappa mon nerf olfactif. Il n'exhalait qu'une seule odeur, celle du cigare.

— C'est là M. Berlioz? demandai-je à Lélia.

— En chair et en os; et vous voyez qu'il a plus de l'une que des autres, tout maigre que vous le supposiez pourtant. — Comment se fait-il que vous, un homme de lettres dont le métier, m'a-t-on dit, consiste à observer, vous en soyez encore à vous

figurer que les gens ont le physique de leur talent? Vous ignorez donc ce qu'est M. de Balzac? Cet historiographe juré et breveté du luxe parisien, de l'élégance parisienne et des femmes de Paris, a l'air d'un marchand de bœufs de la basse Normandie; — un des vaudevillistes dont les pièces sont le plus complétement bouffonnes, M. Duvert, ressemble à un croque-mort, vu dans un temps où l'inhumation ne donne pas. Je pourrais vous citer des milliers d'exemples de cette nature. Mais qu'importe? Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et je ne vois pas trop ce que nous gagnerions, vous et moi, à ce que M. Berlioz fût décharné comme un squelette, et lugubre autant qu'un cinquième acte de tragédie.

« Je n'ajoute qu'une foi médiocre à toutes ces belles vocations innées dont il est fait mention dans les livres. Je me défie autant des futurs peintres qui dessinent des chefs-d'œuvre sur les murailles avec un bout de charbon ramassé dans le foyer paternel, que de ces jeunes futurs poëtes que les biographes nous représentent bégayant des fragments de poëme épique au berceau. Il y gros à parier que les uns mourront dans la peau d'un pharmacien, et les autres dans l'enveloppe d'un confiseur. Brillat-Savarin a dit qu'on devenait cuisinier, et qu'on naissait rôtisseur. C'est un paradoxe : on ne naît rien, et l'on devient tout. Il n'y a pas de vocation; il y a un hasard qui, un

jour donné, vous fait sortir d'une voie et vous pousse dans une autre. Vous aviez pris à droite, et voici que, tout d'un coup, vous prenez à gauche, sans trop savoir pourquoi. Vous déraillez comme un convoi de wagons, comparaison d'autant plus juste qu'on risque beaucoup de culbuter dans une ornière durant cette périlleuse opération.

« Pendant les dix-huit premières années de sa vie, M. Hector Berlioz rêva de médecine, mais de musique, pas le moins du monde. M. Scribe dirait que c'est exactement la même chose, lui qui a fait chanter dans un de ses vaudevilles, *la Mansarde des Artistes*, ces deux vers devenus célèbres comme modèle de logique, et ils le méritaient à tous égards :

La médecine est *sœur* de la musique,
Car Esculape est le *fils* d'Apollon.

« Par quel hasard l'apprenti-Hippocrate s'éveilla-t-il, un matin, avec une aversion profonde pour ses études médicales, et dévoré de mille feux pour l'art de la fugue et du contre-point? Qui sait? peut-être, la veille, et pour la première fois de sa vie, avait-il entendu exécuter une œuvre de Mozart ou quelque symphonie de Beethoven.

« A dater de ce moment, M. Berlioz abandonna ses cours et ses amphithéâtres, et il se livra à l'étude de la musique avec toute la sainte ardeur d'un néophyte.

Plein de force et de patience, parcequ'il croyait en lui-même, il supporta sans se plaindre, et avec un courage héroïque, la rude misère des premiers temps. Son père, qui ne se souciait pas d'avoir un musicien dans sa maison, lui avait coupé les vivres, espérant réduire l'ennemi par la famine. Mais l'ennemi tint bon ; il se créa de petites ressources qui l'aidèrent à vivre, ou mieux qui l'empêchèrent de mourir de faim. Chose honorable à dire, M. Berlioz s'engagea comme chanteur dans les chœurs du théâtre des Nouveautés, et le modique salaire qu'il retirait de ce travail de manœuvre lui servait à continuer ses études d'artiste.

« Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce dut être le bon temps pour M. Berlioz. Il était jeune, il avait la foi, il vivait avec quelques amis, jeunes comme lui, qui lui criaient bravo et qui l'encourageaient du geste et de la voix. Obscur, inconnu, ignoré, les critiques le laissaient vivre tranquillement dans son coin. Mais à présent, quelle différence, juste ciel ! et quel artiste pourrait se flatter d'avoir été plus que lui injurié, vilipendé, travesti, caricaturé et charivarisé dans des journaux de toutes couleurs et de tous formats.

« Aussi, pourquoi vouloir marcher le premier dans un sentier qui n'est pas battu ? Dans les arts, comme dans l'industrie, les novateurs ne réussissent pas : — l'inventeur des Omnibus s'est brûlé la cervelle après s'être ruiné ; les propriétaires actuels de

son idée touchent, année commune, trente pour cent de leurs actions. M. Berlioz, qu'on a si amèrement critiqué, sera peut-être, dix ans après sa mort, le chef illustre d'une école qui portera son nom révéré. Pourquoi pas? chaque jour le nombre de ses partisans augmente et le nombre de ses détracteurs diminue; et ses concerts annuels du Conservatoire, où je me rappelle avoir vu jadis trois spectateurs parmi lesquels figurait le concierge de M. Berlioz, — ses concerts, à présent, regorgent d'auditeurs.

« M. Hector Berlioz n'est pas seulement un compositeur plein de verve, d'audace et d'originalité ; c'est aussi un littérateur spirituel, et vous avez pu vous en convaincre en lisant le feuilleton du *Journal des Débats.* J'ignore s'il se ressouvient de son ancien métier de carabin lorsqu'il prend sa plume de critique ; mais le fait est qu'il dissèque ses malheureux confrères avec une dextérité merveilleuse et un impitoyable sang-froid. Ces jours-là, le rez-de-chaussée des *Débats* ressemble fort à une succursale de la Clinique ou de l'amphithéâtre de Clamart. »

XXI

— Attendez-moi un instant, me dit Lélia; j'ai à causer avec M. Coralli, et je crains qu'il ne quitte le théâtre avant la fin du spectacle. Je n'en ai pas fini avec les compositeurs. Il me reste à vous entretenir de M. Auber, de M. Donizetti, de M. Halévy, de M. Adam, de M. Burgmüller, et du très-petit nombre d'autres maëstri privilégiés admis à figurer sur l'affiche de l'Académie royale de musique.

La danseuse s'éloigna, et je demeurai seul, assez embarrassé de ma contenance, et ne sachant trop comment faire pour me donner une apparence assurée. Dans ce petit monde où chacun se connaissait,

je ne connaissais personne, ce qui est la situation morale la plus gênante qui se puisse imaginer. Une figure inconnue dans les coulisses de l'Opéra, c'est presque un événement; aussi me regardait-on quasiment comme une bête curieuse. Tant que j'avais été sous le patronage de Lélia et de Poinsinet, la chose était encore supportable; mais sitôt que je demeurai abandonné à moi-même, mon embarras s'accrut de moitié. J'avais beau tenir mon regard modestement cloué sur le plancher, je devinais qu'on me considérait avec une curiosité qui n'était rien moins que bienveillante. Alors je me sentis mouillé par une sueur froide; et ce petit phénomène connu vulgairement sous le nom de *la chair de poule* se manifesta sur la surface de mon épiderme. Par un examen aussi rapide que la pensée, je passai en revue tout mon modeste équipage. Mes bottes étaient-elles convenablement vernies et mes gants suffisamment jaunes? mon habit avait-il cette tournure idéale et capricieuse que j'avais tant admirée dans les habits des abonnés de l'endroit? mon gilet n'était-il pas trop court et trop étroit? et cent autres points d'interrogation qui entrèrent dans mon cœur comme le fer d'une lance.

Oh! combien j'enviai l'aplomb de tous ces superbes habitués qui allaient et venaient autour de moi, appelant ces demoiselles par leur nom, les tutoyant, leur pinçant la taille, se posant victorieuse-

ment devant elles, et les considérant le lorgnon dans l'œil, comme s'il se fût agi d'estimer une jument.



Obéissant malgré moi à je ne sais quelles influences magnétiques, je levai la tête et je reconnus avec terreur que je ne m'étais point trompé dans mes conjectures. Un groupe de jeunes filles de tout âge

(depuis quinze ans jusqu'à trente-neuf et au-dessus) s'était arrondi autour de moi, et je ne ressemblais pas mal au duc Robert de Normandie au moment où, pour mieux le séduire, les nonnes damnées l'enlacent, comme ferait un serpent, dans leurs mille replis voluptueux. Seulement, dans cette circonstance, il ne s'agissait ni de volupté, ni de séduction, mais tout simplement de curiosité. Enhardies par mon silence et par la timidité de mes allures, ces demoiselles s'approchèrent peu à peu, pareilles à des souris qui reconnaissent qu'elles ont affaire à un chat empaillé.

— Connais-tu ce monsieur? demanda la jolie Olympe Saint-Georges à mademoiselle Sidonie Toussaint.

— Ma chère, répondit le rat avec une feinte pruderie qui fit beaucoup rire l'assistance, je n'ai jamais connu que deux messieurs : mon portier et papa; l'un qui me tire le cordon, et l'autre qui me tire les oreilles.

— A-t-il été salué par M. Véron? demanda mademoiselle Laure Lechêne.

— Je ne crois pas, dit mademoiselle Dimier.

— Alors, ça ne doit pas être quelque chose de bien cossu, dit mademoiselle Julie Dabas avec une petite moue significative.

— Son pantalon est la mode de l'année dernière, observa mademoiselle Mathilde Marquet.

— A quel titre a-t-il pu pénétrer dans nos coulisses? fit l'imposante mademoiselle Laurent.

— C'est peut-être l'ami d'un des pompiers de service... répliqua mademoiselle Courtois.

— Après ça, c'est si mal composé ici, qu'il n'y aurait rien d'impossible, exclama madame Blangy.

— On y fait bien bonne mine aux gens de la Bourse, fit observer mademoiselle Palmyre Petit.

— Tu mens! s'écria mademoiselle Passe-Lacet, ce n'est pas aux gens de la Bourse qu'on fait bonne mine; — c'est à la bourse des gens.

— A coup sûr ce monsieur est muet, dit mademoiselle Drouart.

— Sans doute il a déposé sa langue au vestiaire, dit mademoiselle Cellarius, qui rit longtemps de son bon mot.

— Mesdames, interrompit mademoiselle Célestine Emarot, je trouve que vous en usez un peu trop librement avec monsieur. J'ai vu Lélia causer pendant une heure avec lui; or Lélia, vous le savez toutes aussi bien que moi, connaît trop le prix du temps pour perdre soixante minutes avec un premier venu.

Cette observation parut frapper vivement mon entourage.

— Ceci est juste! s'écria mademoiselle Baillet.

— Où avions-nous donc l'esprit? dit mademoiselle Courtois; il n'est pourtant pas difficile de voir que monsieur est très-bien.

— Je parie que monsieur ne va jamais en omnibus.

— Je gage qu'il ne fume que des cigares à cinq sous.

— Monsieur, un vieux bonhomme de savant qui demeure sur mon carré m'a priée de vendre sa bibliothèque en détail. Voulez-vous vous arranger des œuvres complètes de M. Ducis, un de nos premiers poëtes de tragédie? ça lui sera agréable, et à moi aussi.

— Monsieur, dans quinze jours je donne un bal dans les salons de Durand, place de La Madeleine. La meilleure société de Paris y sera... On dansera la *Polka*... et l'on mangera toute la nuit... ça ne coûte que vingt francs, et il y aura des cabinets particuliers.

— Silence, mesdames, dit mademoiselle Olympe Saint-Georges. Voici venir Héloïse Florentin; demandons-lui le nom de monsieur. Si quelqu'un ici doit le connaître, c'est assurément Héloïse, la femme du monde qui possède le mieux son Paris.

La belle Florentin s'étant approchée du groupe qui m'entourait, cinquante bouches l'interrogèrent à la fois sur mon compte.

— Est-il noble?

— Est-il riche?

— Est-ce un diplomate?

— Est-ce un fils de pair de France?

— Ce n'est rien de tout cela, répondit mademoiselle Héloïse Florentin.

— Qu'est-ce donc?

— Un journaliste.

A cette révélation inattendue, ces demoiselles s'éparpillèrent dans le plus grand désordre et de tous les côtés. Deux ou trois mères de danseuses, qui semblaient me dévisager avec une certaine complaisance, s'enfuirent aussitôt en faisant un geste d'horreur.

Fort heureusement, j'avisai Poinsinet; je me dirigeai vers lui et je me suspendis à son bras.

— Que faites-vous là? lui demandai-je.

— J'écoute causer quelques-uns de vos illustres confrères. C'est un plaisir que je me donne de temps à autre; cela me dispense de lire les œuvres contemporaines.

Effectivement, à deux pas devant nous, je reconnus M. Jules Janin, M. Victor Hugo, M. de Balzac, M. Théophile Gautier, M. Alphonse Karr et quelques autres.

Comme Poinsinet, je prêtai l'oreille et j'entendis ce qui suit :

— Hugo! disait M. Jules Janin avec cette verbeuse loquacité qui n'ôte rien à son talent; Hugo, vous êtes poëte... heureux sont les poëtes! Le poëte, c'est la fleur qui s'épanouit au soleil, c'est l'oiseau qui chante sur la branche, c'est l'abeille qui s'enivre dans le calice des roses, c'est le papillon qui s'endort sur le sein parfumé des lis au front d'argent. Pourquoi Dieu ne

m'a-t-il pas créé poëte? Hélas! hélas! il s'en faut bien que Dieu m'ait créé poëte! Oh! si j'étais poëte.... mais je ne suis pas poëte! Poëte, je fuirais la ville en toute hâte, sans perdre une minute, au grand galop de deux bons chevaux, qui galoperaient vite, les nobles bêtes; et je tomberais dans une campagne, quelque part, où l'on voudrait, ça m'est égal, ici ou là, n'importe où, pourvu qu'il y eût des bois bien sombres, des prés bien verts, des ruisseaux bien limpides, de beaux agneaux bêlants, de beaux troupeaux paissants, et de belles filles aux mains rouges, aux pieds solides, au teint hâlé aux robustes appas. Et je verrais le soleil se coucher et la lune se lever, sublime spectacle! et je verrais la lune se coucher et le soleil se lever, radieux spectacle! et je me roulerais à l'ombre des grands arbres, *sub tegmine fagi*, lisant Horace le divin poëte, Virgile le divin poëte, Homère le divin poëte, et tous ces autres divins poëtes qui sont poëtes parce qu'ils sont divins, et qui sont divins parce qu'ils sont poëtes!

« Mais non, je ne suis pas poëte, je suis un critique; critique... entendez-vous bien? Critique! oh! le misérable métier que celui de critique! Et combien vous nous plaindriez, vous tous, si vous saviez ce que c'est que d'être un critique. Mais vous ne savez pas, mais l'on ne saura jamais les souffrances qu'endure le critique. Croyez-vous, par hasard, que le critique soit encore un homme? Erreur! ce n'est plus

un homme que le critique, c'est un paria, c'est un esclave, un domestique, une chose aux ordres de ceux-ci et de ceux-là, et des uns et des autres, pourvu qu'ils s'appellent le drame, la comédie, le mélodrame, le ballet, l'opéra, le vaudeville et la tragédie. A ces causes, ô Victor, puisque je ne suis pas poëte, et puisque je vous rencontre, — un grand malheur et un grand bonheur, — je vous prie, je vous adjure, je vous conjure et je vous supplie de nous dire quelques-uns de ces beaux vers que vous faites si bien. »

Ainsi parla M. Jules Janin.

Après s'être fait prier un peu, comme il convient à un grand poëte, M. Hugo s'écria d'une voix sourdement retentissante :

LE DOUTE.

I

Pourquoi
Le roi
Assis sur son trône,
Avec la couronne
Que le ciel lui donne,
Pourquoi
Le roi
Sent-il dans son âme
Brûler une flamme
Qui soudain l'enflamme ?
Pourquoi ?

II

Comment
L'amant
Qui près de sa belle
Dont l'œil étincelle,
Dont l'amour l'appelle ;
Comment
L'amant,
Au lieu de lui dire :
Aimons-nous, Palmyre,
S'en va-t-il maudire?
Comment?

III

Mystère! mystère!
Dieu, dans sa colère,
N'a pas voulu faire
Un parfait bonheur
A sa créature
Qui tout bas murmure,
Sentant la blessure
Qui saigne en son cœur.

IV

Cette blessure, quelle est-elle?
C'est une blessure mortelle
Dont chacun de nous doit périr.
Oui, c'est le Doute qui talonne
Le prince, malgré sa couronne,
Et l'amant, malgré son désir.

V

Car le roi se dit : — En dépit de ma puissance,
Bien que je sois le roi de Navarre et de France,
Suis-je sûr que là-bas, là-bas, dans le silence,
L'assassin n'arme pas son bras ?
Et l'amant se dit : — En dépit de ma tendresse,
Et malgré mon amour, et malgré ma jeunesse,
Suis-je sûr, mais bien sûr, que ma belle maîtresse,
Chaque nuit ne me trahit pas?

VI

C'est le Doute
Qui nous broute,
Nous déroute
Et cœtera.
Plus de doute
C'est le Doute
Qui sans doute
Tout tuera.

— Assurément, la poésie est une belle chose, reprit M. de Balzac ; je l'ai du moins entendu souvent répéter par un confiseur de la rue des Lombards, appelé César Biroteau. Ce César était marié, et formait avec sa femme le contraste le plus complet qu'on puisse rêver. Du reste, sa boutique était fort achalandée. Rastignac y venait beaucoup ; un peu, je le suppose, pour les encore beaux yeux de madame César. Henri de Marsay, Ferdinand du Tillet, Lucien

de Rubempré et d'Adjuda Pinto, s'y montraient fréquemment, ainsi que madame de Listomère, madame de Nucingen et la princesse de Blamont-Chauvry, toujours accompagnée de son fidèle Vidame de Pamiers.

« Pour en revenir à ce César, il avait la lèvre lippue, une verrue sur la joue gauche, indice infaillible d'un tempérament bilieux, et de petits bouquets de poil sur les phalanges de ses dix doigts, ce qui témoigne sûrement d'un égoïsme démesuré. Son nez avait, pour ainsi dire, une voix humaine. La voix de ce nez avait des notes comparables à celles du cornet à piston, et c'est surtout lorsqu'il lui arrivait d'être enrhumé du cerveau que son nez était le plus en voix. Enfin, il portait toujours des habits marrons. On ne s'est pas encore suffisamment préoccupé de l'influence occulte exercée par l'habit marron sur ceux qui le portent constamment. »

— Tout cela est bel et bon, dit M. Alphonse Karr, en interrompant l'auteur de *la Peau de Chagrin*, mais c'est vieux et rebattu.—Laissez-moi parler à mon tour.—Les choses que je dis ,—moi,—pas un seul des carrés de papier—qui s'impriment à Paris — n'oserait les dire.—Moins de phrases et plus de faits. —Vous faites—des discours—et le peuple a faim.— Du temps—où j'avais encore Freyschutz —mon terre-neuvien —qui voulut—un jour—déjeuner avec moi— et de moi—je l'ai déjà crié—par-dessus—les

maisons.—Plus le pain—est cher—plus—le pauvre a—de peine à se nourrir.—Demandez aux pêcheurs d'Étretat,—mes amis,—ce qu'ils en pensent.—Demandez à Gatayes ce qu'il pense—des pêcheurs d'Étretat.—Là-bas,—j'ai une barque—je rame—je soigne les fleurs—de mon jardin – et je—ne viens à Paris que—lorsque je ne puis pas—faire autrement.—Voilà de ces choses—hardies – que pas un seul—des carrés de papier—qui s'impriment à Paris—n'oserait dire.

Lorsque M. Alphonse Karr eut fini, un jeune homme chevelu prit la parole. Il n'avait pas encore prononcé trois phrases, que j'avais déjà reconnu M. Théophile Gautier, le feuilletoniste excentrique du Journal *la Presse* :

— Je ne sais au monde rien de plus abrutissant que la morale, rien de plus *embêtant* que la vertu. A quoi bon nous entretenir de vertu et de morale, ô Alphonse ? Que me fait à moi le peuple et sa misère? Que m'importe que mon bottier doive son terme, et que mon portier grelotte dans son bouge? Toute cette canaille-là ne devrait pas exister : si elle existe, ce n'est pas ma faute, ni la tienne assurément, je suppose. Il n'y a qu'une seule chose respectable, ici-bas, c'est la Beauté. Foin des pédants qui prétendent que la race humaine ne sera complétement civilisée que le jour où elle aura une queue de trois mètres, vissée au bas des reins. Si vous tenez absolument à élever

l'homme jusqu'aux sublimes hauteurs où il lui est peut-être donné d'atteindre, rendez un culte public et permanent à la Beauté. Commandez aux sculpteurs et aux peintres des milliers de toiles et de statues, où seront fidèlement reproduits les plus beaux types des temps passés et des temps modernes. Qu'on les suspende à chaque coin de rue, qu'on en inonde les places publiques et les carrefours. La vue d'une belle jambe d'un puissant ragoût, ou d'une belle gorge sautelant dans des flots de dentelle, fait cent fois plus pour l'amélioration des races que tous les discours des professeurs et que toutes les âneries des philosophes. Je donnerais les œuvres complètes de M. de Voltaire pour une mèche de cheveux de la Cléopâtre.

En ce moment survint un sixième littérateur. Les cinq autres le saluèrent assez légèrement.

— De Russie est-il vrai, Balzac, que vous arriviez? fit-il en s'adressant au compatriote de Rabelais. De vos relations avec l'autocrate, satisfait avez-vous été, dites-moi? Dans un somptueux et vaste palais, logé par son ordre, avez-vous été comme moi? Quel beau, à ma disposition, palais on avait mis! Surtout, il y avait une certaine du nord tourelle où, de minuit à l'heure solennelle, à promener j'aimais de mon cœur les rêveries, lorsque de la lune sur les flots amoureusement gambadaient les tremblotants rayons.

— Venez... venez... me dit Poinsinet, fuyons ces lieux. Il y a là de quoi asphyxier un honnête homme.

Quel ennuyeux gentilhomme de lettres que ce vicomte d'Arlincourt! il me semble toujours, lorsque je l'écoute, lire une page du *Solitaire*. Or, je n'ai jamais pu en lire deux lignes.

Nous fûmes arrêtés dans notre fuite par Lélia, qui me cherchait.

— Ravissante sauteuse, lui dis-je, ô vous qui n'avez pas moins d'esprit dans la tête que dans les jambes, ne me ferez-vous pas connaître l'auteur de *Lucie*, de *Lucrèce Borgia*, de *la Favorite* et de tant d'autres partitions devenues justement populaires?

— Rien n'est plus facile; le voici en personne. C'est ce grand monsieur décoré, au teint fleuri, à l'œil brillant et à l'imposante encolure, qui vient d'entrer dans la petite loge du directeur. M. Donizetti, qui est encore dans toute la force de l'âge, a déjà composé un nombre formidable d'opéras. C'est l'Alexandre Dumas de la musique, tout comme l'auteur d'*Antony* est le Donizetti de la littérature. Il écrit véritablement à la vapeur, et passe une moitié de sa vie en chaise de poste; à Paris aujourd'hui, dans quinze jours à Vienne, et le mois suivant à Naples, à Turin, à Rome, à Venise, à Milan ou à Florence, partout enfin où il y a un impressario, un théâtre, un orchestre et des chanteurs.—M. Poinsinet, quelle est donc la déesse du vieil Olympe, qui sortit un jour tout armée du cerveau de Jupiter?

— C'est Minerve, chère belle.

— A ce compte-là, reprit-elle, M. Donizetti n'est pas seulement l'Alexandre Dumas de la musique, il en est aussi le Jupiter. Si jamais sa chaise de poste vient à verser,—ce qu'à Dieu ne plaise,—et s'il se fend la tête sur un caillou du chemin, je suis bien sûre qu'il sortira de son cerveau une soixantaine d'actes tout armés comme Minerve, c'est-à-dire orchestrés et tout prêts à entrer en répétition. L'autre soir j'ai entendu dire à ce maëstro un mot qui le représente au naturel.

— Est-il vrai, lui demandait-on, que Rossini ait fait son *Barbier de Séville* en quinze jours?

— C'est encore possible, répondit-il naïvement; il est si paresseux!

« Depuis la mort du tant regrettable Bellini, et depuis le mutisme obstiné de Rossini, M. Donizetti est l'unique, le véritable représentant de l'école italienne, école charmante, école bénie des dieux, qu'on dirait éclose par un beau jour de chaud soleil, et que je ne saurais mieux comparer qu'à une harmonieuse couvée de rossignols chantant leurs joies et leurs amours dans une touffe d'aubépines fleuries. Les adeptes de cette école me paraissent être les seuls musiciens qui accomplissent dignement la sainte mission que le bon Dieu leur a confiée. Ils se font les esclaves de la Mélodie, cette jeune fille aux tresses blondes, aux formes pures, au doux sourire, qui a tant de grâce, tant de séduction, tant d'ardeur et de

poésie. Ils ont le bon esprit et le bon goût de laisser, pour ce qu'elle vaut, cette vieille femme jaune, sèche et ridée, qui a nom l'Harmonie, courtisane sans passion et sans divines tendresses, qui n'offre à ses amants que des appas flétris, des baisers glacés et des caresses au-dessous de zéro.

« M. Donizetti s'est voué, corps et âme, au culte de la Mélodie. De plus habiles que moi dans l'art du contre-point vous diront sans doute qu'il se montre envers elle d'une tendresse un peu trop exclusive. Les rigoristes intraitables, les critiques farouches, les feuilletonistes humanitaires, vous prouveront par A plus B qu'il se conduit avec la science d'une trop irrévérencieuse façon. Laissez-les dire : ils sont de cette insupportable famille de gens qui passent leur vie à découvrir des taches dans le soleil. De quel droit, je vous le demande, ces littérateurs hargneux veulent-ils refaire ce que Dieu lui-même a fait? Astreindre M. Donizetti aux règles froidement compassées de l'école germanique, cela me paraît être aussi ingénieux que si l'on attelait à une diligence Laffitte et Caillard un pauvre papillon aux ailes d'or. Ce maëstro a écrit, en une seule nuit, tout le quatrième acte de *la Favorite*, cet acte sublime que je n'entends jamais sans pleurer. Vingt fois sur le métier il eût remis son ouvrage, que nous n'y aurions rien gagné, ni lui non plus.

« Quoiqu'il ait affronté un grand nombre de ba-

tailles qui, pour lui, ont presque toujours été d'éclatantes victoires, M. Donizetti n'en est pas moins resté on ne peut pas plus sensible aux émotions des premières représentations. Ces jours-là, il s'établit dans les couloirs obscurs du passage de l'Opéra, et il s'y promène depuis sept heures jusqu'à minuit. Vous diriez le juif errant ou un écureuil dans sa cage. Quelques amis dévoués lui portent, de cinq minutes en cinq minutes, des bulletins consolateurs. Ce n'est guère que vers la cinquième représentation de son œuvre, alors que le succès en est solidement établi, que M. Donizetti se hasarde dans nos coulisses.

« Ce personnage blond, un peu chauve, en habit noir, verni et ganté jaune, c'est M. Burgmüller, le gracieux auteur de la partition de *la Péri*. Aujourd'hui vous le voyez dans sa grande tenue d'apparat. Il ne s'habille ainsi que les soirs où l'on exécute sa musique ; le reste du temps il se montre au théâtre en redingote un peu crottée et avec des gants de couleur. M. Burgmüller est d'origine prussienne, mais il arriva un jour où il n'était plus d'aucune nation. — Le roi de Prusse ne concède à ceux de ses bien-aimés sujets qui veulent pérégriner que des permissions temporaires. Faute de revenir à temps ou de les faire renouveler dans le délai de rigueur, on s'expose à être rayé des registres de l'état civil prussien. C'est justement ce qui advint à M. Burgmüller, lequel s'empressa de se faire naturaliser Français. Le len-

demain du jour où sa demande fut accordée, notre nouveau compatriote, incorporé dans la milice citoyenne, recevait un billet de garde..... Il y avait bien de quoi lui faire regretter de n'être pas resté Prussien toute sa vie ! — De grands succès attendent M. Burgmüller sur la scène de l'Opéra-Comique.

« Voici M. Auber, esprit toujours charmant et toujours jeune, inspiration toujours féconde, verve que rien ne ralentit. M. Auber, c'est le Rossini de l'école française, avec la paresse de moins, fort heureusement pour nous. M. Auber est encore plus peureux que M. Donizetti ; il n'a pas vu jouer un seul de ses ouvrages. Un soir, il vint à l'Opéra ; l'affiche annonçait *Guillaume Tell*. Mais si l'affiche propose, l'*ut* de poitrine dispose. Un subit enrouement avait forcé l'administration de substituer *la Muette* à *Guillaume Tell*. C'étaient toujours, comme vous le voyez, de nobles chants patriotiques et de saintes hymnes à la Liberté. M. Auber, qui ne savait rien de ce changement à vue, entre à l'amphithéâtre et prend place dans une stalle inoccupée. Cependant le régisseur a frappé les trois coups, M. Habeneck donne le signal, et l'orchestre entonne triomphalement l'ouverture de *la Muette*. A la quatrième mesure, M. Auber s'était déjà enfui comme une avalanche, bousculant, renversant tout sur son passage. — M. Auber a trouvé, dit-on, ses plus jolis motifs et ses plus heureuses inspirations dans les allées du bois de Boulogne, où il est visible

trois ou quatre fois par semaine, tantôt à cheval et tantôt en voiture. M. et madame Thillon sont souvent admis à l'honneur de se promener avec lui. — C'est M. Auber qui a succédé à M. Chérubini comme directeur du Conservatoire royal de déclamation et de musique. La comparaison est tout à l'avantage du successeur. Puisqu'on doit la vérité aux morts, j'ai bien le droit de dire que M. Chérubini était un personnage désagréable, qui avait plus de bile que de talent. Ce n'était qu'un père Genty musical.

« Apercevez-vous, à ma droite, ces deux messieurs en lunettes ? L'un est M. Adolphe Adam ; l'autre est M. Fromental Halévy. M. Adam est un musicien et un littérateur également spirituels. Il n'a qu'un seul défaut à mes yeux, celui de ne pas assez se souvenir, lorsqu'il compose pour M. Crosnier, de toute la grâce et de toute la distinction dont il fait preuve lorsqu'il compose pour M. Pillet. En d'autres termes, je voudrais que la musique de ses opéras fût aussi charmante que celle de ses ballets. Quant à M. Halévy, c'est à coup sûr un homme de talent, *la Juive* et *l'Éclair* le démontrent suffisamment ; mais ne trouvez-vous pas que cet homme de talent a beaucoup de revanches à prendre ?

« Connaissez-vous MM. Ambroise Thomas et Diestch… »

— Assez, assez, interrompit Poinsinet, *De minimis non curat prætor*.

XXII.

— Voici le cinquième acte qui s'achève, me dit Lélia. Je n'ai plus que deux pirouettes à faire, et je redeviens libre de mon corps et de mes jambes. D'ici à une demi-heure, je me serai complétement débarbouillée, déshabillée et rhabillée. Que ferai-je cette nuit? Je n'en sais trop rien, en vérité. On m'attend à souper à la Maison-Dédorée; et, d'autre part, je suis conviée au grand bal que donne M. Guillaume. Vous y verrai-je?

— Je ne suis pas invité.

— Qu'importe? Je vous apprendrai le mot de passe; vous le jetterez au concierge, et tout sera dit. Aujourd'hui le mot d'ordre est *Tortillard*. Au dernier bal, c'était *la Louve;* au prochain, ce sera *la Chouette*

et ainsi de suite jusqu'à extinction du carnaval et des personnages des *Mystères de Paris*. Grâce à ce mot magique, vous serez le bien reçu. Venez donc, vous trouverez bon nombre de gens de votre connaissance. Aux bals de M. Guillaume, tout le monde se connaît; il n'y a que M. Guillaume qui n'y connaisse personne.

A ces mots, Lélia jeta au nez de sa caméristc la pelisse de satin rose, brodée d'hermine, qui couvrait ses jolies épaules. D'une main vigoureuse elle se suspendit à un portant, et se prit à exécuter quelques pliés et cinq ou six entrechats, afin de rendre à ses petits muscles d'acier leur souplesse endormie; puis elle entra en scène. Elle n'y demeura guère que trois minutes, juste le temps de couronner, entre deux ronds de jambes, la flamme amoureuse de M. Petipa, après quoi l'on chanta un chœur final, et la toile tomba au milieu des applaudissements du parterre.

Aussitôt je vis plusieurs de ces demoiselles se précipiter vers ces deux trous parallèles, percés aux deux angles du rideau, et qui sont pour ainsi dire le binocle des coulisses. Si j'en crois l'auteur d'*Ernelinde*, on se livre, chaque soir, au moyen de ces innocentes ouvertures, à un langage de sourd-muet qui, pour être des plus concis, n'en est pas moins très-explicite. Il y a de simples mouvements de doigts, parfaitement compris par les Œdipes de l'orchestre et

du balcon, qui signifient : « Attendez-moi dans le passage noir, » ou : « Il m'est impossible d'aller souper avec vous. »



— Partons, dit Poinsinet, le théâtre va être livré aux pompiers et aux machinistes. Nous risquerions de recevoir une douche en pleine poitrine ou une forêt au milieu du dos.

Il prit mon bras, poussa une petite porte et me fit

traverser un long corridor obscur. Nous arrivâmes devant une vaste pièce froide et nue où régnait un grand désordre. Des hommes allaient et venaient dans tous les sens, se pressant, s'appelant, se bousculant.

— Ce sont, me dit-il, les musiciens de l'orchestre ; ils serrent précieusement leurs divers instruments dans ces armoires numérotées où ils viendront les reprendre après-demain, à l'heure de la représentation. Reconnaissez-vous M. Tulou, M. Dorus, M. Schiltz, M. Delvedez, M. Gras, M. Landormi, M. Mathieu, et tant d'autres dont j'ignore les noms? Entendez-vous cette voix qui glapit désagréablement? c'est celle de M. Habeneck ; il se livre à ses catilinaires accoutumées. Je ne sais pas s'il trouve qu'on a ralenti le mouvement ou pressé la mesure ; mais soyez certain qu'il trouve quelque chose. Le fait est qu'il est chargé de conduire un troupeau assez difficile à diriger. L'orchestre de l'Opéra est essentiellement insoumis et gouailleur. Il n'applaudit que Duprez et madame Dorus. Le côté droit encourage beaucoup Adèle Dumilâtre. Les sympathies du côté gauche appartiennent à Sophie. — Outre les charges qu'on y invente quotidiennement, telles que la plaisanterie qui consiste, pour tous les instruments à cordes, à imiter, avec leur archet, le geste de Duprez au cinquième acte de *la Reine de Chypre*, au moment où il tire son épée, il est d'autres charges traditionnelles qui se

perpétueront jusqu'à la fin des siècles et des orchestres. Au premier acte de *Guillaume Tell*, lorsque Ferdinand Prévost apparaît se soutenant à peine sur sa rame de nautonier, selon la formule poétique de M. de Jouy, et qu'il s'écrie en brandissant sa hache : « *Voyez ce sang !* » l'orchestre, d'une voix unanime, pousse une exclamation d'horreur.—Au premier acte du même ouvrage, lorsque Guillaume chante, en contemplant le ciel, ce qui, au théâtre, se traduit par un regard oblique, lancé du côté du lustre :

Les dangers sont bien grands, mais le pilote est là !

l'orchestre tourne la tête, et jette sur ce même lustre un coup d'œil narquois et tout à fait voltairien ;—et beaucoup d'autres charges que je passe sous silence, parce que j'aurais peur que mon bavardage nous fît manquer le curieux spectacle d'une sortie de l'Opéra.

Nous reprîmes notre course à travers les couloirs. Mon cicerone me montra la porte bâtarde qui sert de communication entre la salle et les coulisses, et près de laquelle rôde sans cesse une foule de gens qui viennent y brûler leurs ailes comme font les papillons aux rayons d'une bougie flamboyante. Cette porte est percée par une sorte de meurtrière, laquelle sert au dragon,—à qui la garde en est confiée,—à reconnaître les audacieux assez osés pour y frapper. On n'ouvre qu'après une inspection préalable.

En passant, je regardai la salle. Elle était déjà vide. Les ouvreuses tendaient sur les loges et sur les balcons de longues toiles grises destinées à protéger les dorures. Le lustre était remonté dans sa cage ; la toile avait été relevée et faisait place à un rideau en fil de fer qui se déroulait avec un bruit assourdissant. A travers les mailles étroites et serrées de ce rideau, destiné à couper les flammes en cas d'incendie, on voyait s'agiter une légion de machinistes empressés à déblayer la scène de tous les portants, de toutes les coulisses, de toutes les fermes et de tous les accessoires employés pendant la représentation.

Parvenus au vestibule de l'Opéra, nous nous accoudâmes contre l'une des barrières du contrôle. La foule encombrait les deux grands escaliers, et descendait avec une lenteur majestueuse. Sur les marches se pressaient des femmes élégamment parées ; vous eussiez dit l'échelle de Jacob,—cette échelle merveilleuse dont chaque échelon portait un ange.

— Vous voyez devant vous, me dit Poinsinet, ce qu'on est convenu d'appeler *tout Paris*. Outre ceux et celles dont je vous ai déjà parlé, et dont je ne vous répéterai pas les noms, voici la princesse de Beauffremont et la princesse de Ligne, la belle ambassadrice de Belgique, ambassade privilégiée où les ambassadrices se suivent et se ressemblent;— la vicomtesse de Noailles; sa fille, la duchesse de Mouchy; la duchesse de Poix et madame Sabine de Noailles, la Grisi des

salons. — Voici la marquise d'Osmond, madame de Crillon, la charmante madame Pozzo di Borgo et madame de Lauriston, escortée de M. de Belmont. Voici M. et madame Thiers et madame Dosne. — Madame Thiers, cette charmante fleur blonde qu'on se prend à aimer rien qu'en la voyant, donne le bras au baron de Maussion, un si excellent homme qu'il est resté bon quoique diplomate. M. de Maussion est le beau-père de Marochetti, le Benvenuto de notre siècle. — Voici encore la duchesse de Valençay, madame de Liadières, madame de Coussy, madame de Pontalba et la comtesse Merlin. — Cette dame, qui porte un abat-jour vert sous son chapeau, c'est une princesse russe, la princesse Radziwill ; ses yeux ne peuvent supporter l'éclat des lumières. Cette autre, c'est la princesse Bagration. — Ce groupe qui se tient à gauche, attendant ses voitures, vous représente les Thorn et les Tudor, ces richissimes étrangers qui se sont implantés dans la société parisienne par la toute-puissance de leur argent. — Voici les Demidoff; le duc de Coigny, président de la commission des théâtres lyriques, et le prince de Konitz, tonneau des Danaïdes qui absorberait le Pactole. — Cette belle personne, c'est mademoiselle Amigo, la chanteuse des Italiens, abonnée de l'Opéra, où elle trône dans la première baignoire, à gauche du spectateur. — Saluez le prince Tufiakin et madame Georges, cette seconde édition des Némorin et des Estelle.

« Les quatre personnes qui viennent de nous coudoyer résument le journal *le Siècle* : l'un est le directeur, M. Louis Perrée ; l'autre est le rédacteur en chef littéraire, M. Louis Desnoyers ; les deux autres sont MM. Charles de Matharel et Hippolyte Lucas, les feuilletonistes assermentés de l'endroit. Derrière eux, voici M. Émile de Girardin, le rédacteur de *la Presse*. La dame blonde qui lui donne le bras s'appelle le vicomte de Launay.—Cette physionomie mobile et intelligente, cet œil d'aigle, appartiennent à un orateur éminent et à un écrivain distingué, M. Paillard de Villeneuve, le rédacteur en chef de *la Gazette des Tribunaux*.

« La Comédie-Française est représentée par MM. Brindeau et Firmin, le jeune premier qui arrive et le vieux premier qui s'en va ; la peinture, par M. Eugène Delacroix, le fougueux coloriste ; la poésie par M. Arsène Houssaye ; le drame par MM. Frédéric Soulié et Félix Pyat, et la presse musicale par M. Emile Dardonville, rédacteur du *Monde Musical*, le spectateur assidu de l'Opéra, plus assidu que les claqueurs, plus assidu que les chanteurs, plus assidu que les danseurs,—aussi assidu que le souffleur.

« Le grave Institut est représenté par M. Raoul-Rochette, ce savant décoré de tous les ordres connus et inconnus, à ce point qu'on l'a surnommé M. Raoul-Brochette. »

Cependant la foule s'écoulait peu à peu ; Poinsinet

quitta son poste d'observation et je le suivis. En traversant la rue Lepelletier, nous vîmes madame Doche qui montait dans sa voiture, mademoiselle Ozy qui montait dans sa voiture, mademoiselle Nathalie qui montait dans sa voiture, madame Arsène Chaumont qui montait dans sa voiture, madame Marie Duplessis qui montait dans sa voiture, madame Cressin qui montait dans sa voiture,—et plusieurs autres des plus jolies Madeleines de Paris qui montaient dans leur voiture.

Comme nous touchions au boulevard, une forme légère glissa près de moi, en murmurant à mes oreilles ce seul mot : *Tortillard !* — C'était Lélia qui se rendait au bal de M. Guillaume.

Lorsque nous fûmes arrivés à la hauteur du Café de Paris, Poinsinet s'arrêta brusquement, et me prenant à partie :

« Ah! çà, mon cher monsieur, dit-il, convenez avec moi que Paris n'est pas habitable en ce moment! il pleut, il neige et il vente; les rues sont odieusement crottées; nous touchons au saint temps du Carême, des loteries et des bals par souscription au profit des indigents; et, qui plus est, nous entrons dans la saison des concerts, qui est la pire des saisons.

« Si vous êtes bien avisé, vous suivrez mon exemple : vous fuirez Paris; vous viendrez avec moi. Où cela? quelque part où il n'y a pas de pauvres qui

vous attristent la vue, pas de grands pianistes qui vous attristent les oreilles, pas de politique qui vous attriste l'esprit. Le lieu dont je vous parle est entouré de forêts giboyeuses où l'on peut chasser le chevreuil sans craindre les gardes champêtres; on y danse avec de charmantes personnes, on y cause avec des gens spirituels, on y lit tous les romans et toutes les revues; on y mange mieux qu'au Rocher, on y loge dans des palais, on s'y promène dans des serres chaudes, et l'on est exposé à y devenir millionnaire en moins de trois semaines.

— Et quel est le nom de ce pays féerique? Serait-ce l'île de Ceylan ou quelque autre de ces contrées qui ne se trouvent mentionnées que sur les cartes géographiques des *Mille et une Nuits*?

— Nullement. La ville en question se nomme Hombourg; elle est à deux lieues de Francfort-sur-le-Mein; en un mot, c'est le seul endroit de l'univers où l'on joue durant les douze mois de l'année. Tandis que Bade, Ems, Spa et les autres s'endorment paresseusement à l'instar des marmottes, la banque de Hombourg va toujours, distribuant à ses fidèles les billets de banque, les frédérics, les guillaumes et les louis d'or. — Tout bien considéré, je partirai demain, et je vous engage fort à venir avec moi.

Là-dessus, nous nous séparâmes.

Poinsinet est parti depuis un mois, et déjà il m'a

écrit deux lettres. Il m'assure que le climat de Hombourg lui est on ne peut plus favorable. — Je le crois sans peine : dans sa dernière épître, il m'annonce qu'il a gagné soixante mille francs!

Hélas! hélas! que n'ai-je suivi ses conseils!

Tandis que Poinsinet s'amuse et s'enrichit à Hombourg, je suis resté à Paris, où j'ai eu la malencontreuse idée de publier le livre que vous venez de lire.

C'est bien le cas de m'écrier avec l'immortel Figaro: « Me fussé-je mis plutôt la corde au cou! »

Paris. — Mars 1844.

Post-scriptum. — Depuis que ces lignes ont été écrites, diverses choses ont eu lieu qui méritent d'être enregistrées dans cette très-véridique histoire de l'Opéra en 1844.

Madame Aguado a repris possession de son avant-scène. Elle continue à se retirer dans le fond de sa loge durant le troisième acte de *Dom Sébastien de Portugal*, — dont la pompe funèbre lui rappelle sans doute l'enterrement de première classe de feu le marquis, son époux.

Le roi a tout à fait abandonné sa loge de face, au-dessus de laquelle est peint son chiffre, un L colossal et un P gigantesque. Le chiffre a néanmoins été conservé. Ces deux initiales, ne désignant plus S. M. Louis-Philippe, ne peuvent désigner désormais que S. M. Léon Pillet.

Les avant-scènes de MM. Schikler et Claparède sont occupées par de nouveaux locataires.

M. le marquis de Louvois, membre de la commission des théâtres royaux, est mort. Sa succession a été conférée à un député, M. de Vatry; aussi offre-t-on de parier qu'avant une semaine le nom de Mlle Olympe Saint-Georges brillera sur l'affiche en petites capitales.

M. Habeneck s'est cassé le poignet, — ce qui est triste. Il a été remplacé par M. Battu, — ce qui est doublement triste.

M. Dietsch, atteint et convaincu de détournement de ténor mineur et italien, a passé quinze jours dans les cachots de l'inquisition. Il n'a dû sa liberté qu'à son titre d'auteur du *Vaisseau fantôme*. La police milanaise ayant déclaré qu'un pareil compositeur était bien capable de troubler l'harmonie publique et de faire naître le désaccord dans les esprits, on nous l'a renvoyé sain et sauf.

MM. Boucher et Saint-Denys ne font plus partie de l'Opéra, Dieu merci! — On a également congédié Mme Roland et Mlle Forster, danseuses âgées de quatre-vingt-trois ans, — à elles deux.

M. Poultier nous a écrit pour nous dire qu'il est beaucoup moins riche que nous l'avons supposé. Depuis que nous avons imprimé qu'il a cent mille francs placés chez un notaire, il ne se passe pas de jour qu'on ne cherche à lui emprunter de l'argent.

M. Véron (*le vrai*) vient d'acheter *le Constitutionnel*. M. Véron (*le faux*) a dû couper ses favoris, afin de ressembler un peu moins à son frère. — M. Véron agit avec son cadet comme l'Empereur agissait avec ses proches; seulement il néglige de lui donner la couronne d'Espagne ou le trône de Westphalie.

ALB. S.

